Plaisir de France

MARS 1959

VARIATIONS SUR L'ANTICHAMBRE

NOTRE COUVERTURE :

Nous sommes ici dans l'antichambre d'un grand amateur chez qui chaque pièce doit servir de cadre à de très belles collections. Les murs sont peints en trompe-l'œil comme l'écaille intérieure d'un cabinet italien et soulignés de moulures noires. Dans ce coffret précieux, les plus beaux objets prennent plus d'éclat. (Delbée, décorateur.)
(Phot. Génia Rubin)

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

MARS 1959 — Nº 245

Sommaire

Pages

D'un mois à l'autre
PRINTEMPS QUAND MÊME, par Olivier Quéant 1

Un reportage à l'Observatoire de Paris
LA FRANCE VOIT LOIN, par Roger Baschet 4

Impressions mexicaines
BACCHANALE A METEPEC, par André Pieyre de Mandiargues 12

Votre voyage de Pâques
LE VAL DU LOIR, par René Briat 14

Du cinéma au théâtre
RENÉ CLAIR, DIALOGUE AVEC MUSSET.. .. 24

Peints par eux-mêmes
LE NARCISSISME DANS L'ART, par Paul Lorenz 26

Porcelaines de Saxe
LA MANUFACTURE DE MEISSEN, par A. de Say.. 32

De la décoration
VARIATIONS SUR L'ANTICHAMBRE 38

Chez l'antiquaire
L'ART DE BOIRE DANS LES 5 PARTIES DU MONDE, par Saint-Sère 46

Les enchères
GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem 50

Nos chroniques : la sélection du mois
THÉATRE, par Robert Kemp, *de l'Académie française*.. 52
CINÉMA, par Marcel Lasseaux 54
EXPOSITIONS, par René Barotte 56
LIVRES, par Yves Gandon 58

Plaisir de la Maison, par Anne Fourny
AUX ARTS MÉNAGERS 59
RALLYE-BOUTIQUE 66
SAVEZ-VOUS ce qu'était le « porte plume » de nos ancêtres, par La Mazère 67
La 3e et dernière épreuve de notre grand concours touristique 1959 68
L'album de mon père 71
Disques de jazz et de variétés .

DANS NOTRE NUMÉRO D'AVRIL

PETITE HISTOIRE DE L'ART NÈGRE, *préfacée par Jean Cocteau, de l'Académie française.* UN VOYAGE EN NORVÈGE, *par René Briat.* UNE AVANT-PREMIÈRE : *les Floralies Internationales de Paris.* DE LA TOUR DE BABEL AU PALAIS DE LA DÉFENSE : *une composition de Luc Simon.* LUMIÈRE SUR UN CHEF-D'ŒUVRE : *les Jardins de Vaux-le-Vicomte.* LA MODE DE PRINTEMPS. DÉCORATION : *à Auray, la maison de Jean Royère.* CHEZ L'ANTIQUAIRE : *jardinières et porte-bouquets.* ET NOS CHRONIQUES.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1959. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

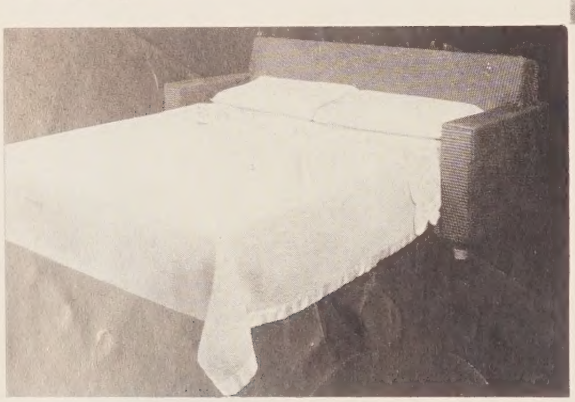
LANVIN PARFUMS

une révolution

dans la technique
des canapés transformables

l'Hydramatic
King Koil

s'ouvre et
se ferme
électriquement



Le canapé transformable, élément indispensable de la vie moderne est une solution logique à l'exiguïté des appartements.

est édité en moderne,
Louis XV, Louis XVI, etc...

EXCLUSIVITÉ
m. flachet
DÉCORATEUR

PARIS : 6, Bd MALESHERBES, ANJ. 43-14 • **NICE** : 2, RUE RAYNARDI

WD

Comme les Maîtres-Artisans d'autrefois

MAURICE
RINCK
signe tous ses meubles

CRÉATIONS
DE GRAND STYLE
ANCIEN ET MODERNE

exportation tous pays

ÉBÉNISTERIE D'ART, DÉCORATION
115, FAUB. SAINT-ANTOINE, PARIS-11e
TÉL. ROQ. 42-67, 45-60

SAISON 1959

LA BAULE

LA PLAGE ÉLÉGANTE DE L'ATLANTIQUE
AU MIDI DE LA BRETAGNE

RASSEMBLEMENT DU YACHTING INTERNATIONAL

De Pâques à Octobre.

Avec les cloches de Pâques, les derniers nuages de l'hiver disparaissent aux rayons du soleil que le printemps dispense au-dessus de La Baule, dont la plage immense, ourlée de fleurs et de verdure, se baigne dans les eaux chaudes du Gulf-Stream bienfaisant. Et c'est ensuite l'été, le bel été aux multiples agréments avec tout son cortège de sports et de fêtes. Mais voici que, dans la tiédeur d'un été qui s'attarde, septembre s'anime à La Baule de manifestations sportives, de galas au Casino et de tournois, cependant que les plaisirs de l'eau, que le Gulf-Stream réchauffe, assurent à la plage élégante de l'Atlantique, aux destinées de laquelle préside Mme François André, la primauté de la vie au grand air en consacrant définitivement le « Rendez-vous de Septembre » à La Baule.

●

COUPE D'OR DE TENNIS (50 COURTS) ET DE GOLF
CONCOURS HIPPIQUE
20 CLUBS DE SPORTS SUR LA PLAGE
PREMIÈRES THÉATRALES ET CINÉMATOGRAPHIQUES

●

150 HOTELS DE TOUTES CATÉGORIES
HERMITAGE HOTEL
CASTEL MARIE-LOUISE
HOTEL ROYAL
7.500 VILLAS

●

PAR *AIR FRANCE, LONDRES ET PARIS*

Pour tous renseignements : Syndicat d'Initiative, La Baule.

PIERRE PAGÉS

OPÉ. 53-32

MAPLE DÉCORATION

AMEUBLEMENT

5, Rue Boudreau, PARIS-9e (OPÉRA)

CATALOGUE sur demande

*

HAVAS INTER SERV.

Créations de :
H. CAILLON
P. SCHALL
G. JACQUEMARD

Le grand confort et l'élégance de ses modèles placent Erton au premier rang des spécialistes du Siège. Exposition unique de 300 modèles de sièges : fauteuils de relaxation, salons, canapés-lits. Livraison franco dans toute la France. Facilités de paiement.

ERTON
LA MARQUE DE QUALITÉ

RELAXERTON

PARIS :
16, r. Fabre-d'Églantine XIIe
LILLE :
63, bd de la Liberté
Concessionnaires :
TOULOUSE : ROUBY, 19, rue Ozenne
BORDEAUX : PRUILH, 59, Cours de Verdun

Documentation complète n° 28 sur demande.

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

AMEUBLEMENT DÉCORATION

ANTIQUITÉS

100 FAUBOURG SAINT-ANTOINE · PARIS XII^e

DID 89. 20-21-22

« AUX ILES D'AMÉRIQUE »

CHINTZ ET TOILE ÉDITÉ PAR **SUZANNE FONTAN S.A.**

PAPIER PEINT ÉDITÉ PAR **NOBILIS**

CHEZ TOUS LES DÉCORATEURS DE CLASSE

ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VI^e - DAN. 94-95

Lampas Directoire à fond cramoisi

TASSINARI & CHATEL

LYON — 11, place Croix-Paquet

PARIS — 26, rue Danielle-Casanova, 2^e

Impression sur toile **« ÉTRUSQUE »**. Patron 1169. Largeur 130 cm.

Descheemaeker

12 et 14, rue Thérèse — Paris-1^er

Les Décorateurs et Tapissiers disposent des différents coloris de nos tissus.

« Promenade romaine », toile imprimée, grand teint, largeur 130 cm.
Existe en camaïeu sépia, gris, bleu, sanguine.

CRÉATION

VOCANCE

Exposition : 9, rue Rameau, Paris-2^e — Ric. 97-64

EN VENTE DANS LES BONNES MAISONS DE DÉCORATION

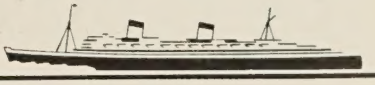
MAITRE RENARD
EST FORT BON CONSEILLER...

Cunard line

6, RUE SCRIBE - PARIS 9e — TÉL. : RIC. 41-12
ET LES AGENCES DE VOYAGES

SERVICES DIRECTS
DE CHERBOURG ET DU HAVRE
POUR NEW YORK ET LE SAINT-LAURENT

C 158



" QUEEN MARY " et " QUEEN ELIZABETH ", les plus grands paquebots du monde

Le drink du couple élégant

Schweppes
INDIAN TONIC

DELICIEUSE BOISSON PETILLANTE, SE SERT NATURE OU AVEC UNE TRANCHE DE CITRON, PARFAIT COMPLÉMENT DU GIN ANGLAIS.

Un fauteuil d'une série de quatre. Hêtre ciré. Estampille de Gautier. Époque Louis XV.

Phot. P. Francetti.

MARC REVILLON D'APREVAL

OBJETS D'ART ET MEUBLES
DU XVII[e] ET XVIII[e]

1, rue Montalembert, PARIS (7[e]) — LIT. 54-35
(entre les rues du Bac et de Beaune)

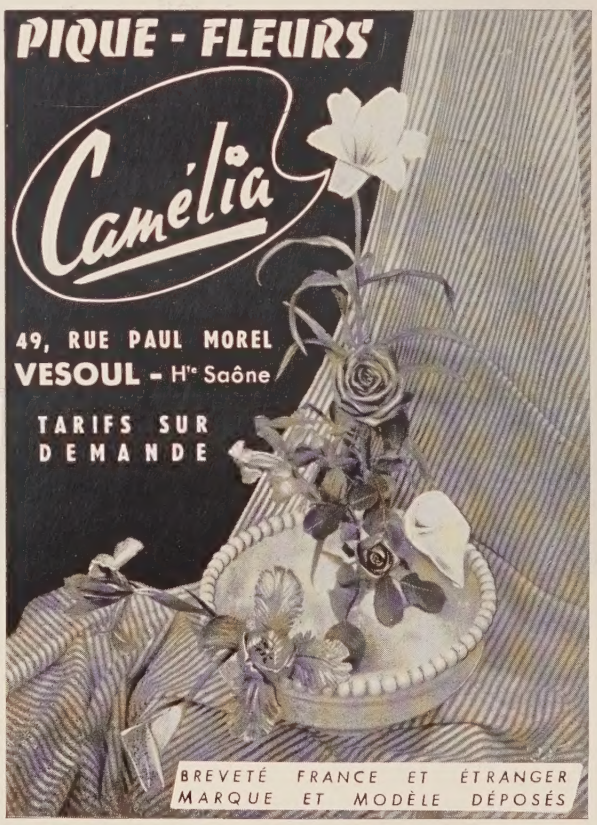


Photo SELVES

ROMANEX, *Ottoman Versailles "Babylone"*

Pour tapisser les murs
de cette chambre de style, RAOUL GUIRAUD, antiquaire, a choisi

ROMANEX
TISSU GARANTI BOUSSAC

Dunlopillo

EN MOUSSE DE LATEX

MATELAS *"relax" complet*

OREILLERS *meilleur sommeil*

COUSSINS SIÈGES *confort total*

PHOTO WILLY RIZZO

PRODUCTION DUNLOP

SERVICES COMMERCIAUX : 48 bis, BOULEVARD VICTOR-HUGO, NEUILLY-SUR-SEINE - TÉL. MAI 94-02 ET SAB 60-20

EXPOSITION ET VENTE DANS LES GRANDS MAGASINS ET MAGASINS D'AMEUBLEMENT

Carugati

ROYALE

la cigarette par excellence

MÉLANGE AMÉRICAIN

GRAND FORMAT

BOUT FILTRANT

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

LE GRATTE-CIEL n° 1

VUE ADMIRABLE SUR TOUT PARIS

Le premier gratte-ciel de Paris élèvera ses 21 étages à deux pas des Gobelins, entre la rue Croulebarde et l'avenue Sœur-Rosalie. Sa hauteur correspondra exactement à celle des tours de Notre-Dame.
Un petit immeuble de 5 étages l'accompagnera. Le tout sera situé au cœur d'un îlot de verdure : les deux façades donneront, l'une sur l'admirable square René-Le Gall, l'autre sur la perspective plantée d'arbres de l'avenue Sœur-Rosalie. Un quartier en plein essor : un lycée s'élèvera bientôt - une vaste esplanade sera réalisée devant l'immeuble par la Ville de Paris.
L'exposition très étudiée de cet immeuble permettra à chaque façade de recevoir le soleil. Quelle que soit la position de votre appartement vous aurez l'une des plus jolies vues qui soient : Paris, ses monuments et ses bois, la Seine.

DES APPARTEMENTS ULTRA-MODERNES

Isolation thermique et phonique absolue.
Baies en glaces « TRIVER » avec allèges en « THERMOLUX ».
Chauffage central collectif par rayonnement.
Distribution d'eau chaude toute l'année, système collectif.
Sols revêtus de parquets mosaïque chêne.
Dalles thermoplastiques dans les cuisines et salles de bains.
Bloc évier-égouttoir posé sur un broyeur à ordures électrique.
Vide-ordures automatique à chaque étage.
Salles de bains entièrement installées : baignoire encastrée, lavabo, bidet.
Interphone reliant chaque appartement au portier robot du rez-de-chaussée.
3 ascenceurs-descenseurs à portes coulissantes automatiques.
En cas de panne de l'E. D. F. un groupe électrogène se mettra en marche automatiquement, conservant l'usage d'un ascenseur et la lumière dans les parties communes.

DU STUDIO AU 5 PIÈCES

GARAGES - CHAMBRES DE SERVICE

JARDIN

PRIME A 600 F - PRÊT 40% ENVIRON

Renseignements sur place : 33, rue Croulebarde
tous les jours de 14 h. à 18 h. 30 (samedi et dimanche compris)
et dans nos bureaux :

MANERA & Cie

9. AV. MILLERET-DE-BROU, PARIS-16e

BAG. : 95.00 - MÉTRO RANELAGH

LELEU

DÉCORATEUR

NEW-YORK
55, EAST 57 th STREET - NY 21

PARIS
65, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT

A TOUS LES ÉCHOS

75e anniversaire de l'Alliance française.

A l'Institut pédagogique national de la rue d'Ulm s'est ouverte, à l'occasion du 75e anniversaire de l'Alliance française, une exposition intitulée : « Le français, langue universelle ». Dans les salles de l'Institut étaient présentés, par chacune des sections de l'Alliance française à l'étranger, des tableaux graphiques accompagnés de photographies montrant les résultats d'une action si utile à notre pays. L'exposition fut ouverte par M. Émile Henriot, président de l'Alliance française, sous la présidence du ministre de l'Éducation nationale. M. Marc Blancpain, secrétaire général de l'Alliance, y fit une conférence très applaudie.

Le XIVe Salon des Artistes-Décorateurs.

La Société des Artistes-Décorateurs prépare activement son XIVe Salon, qui se tiendra au Grand Palais, du 29 mai au 28 juin 1959. Le thème « Formes et Présentations d'aujourd'hui » prévu pour le Salon 1958, qui n'a pu avoir lieu par suite des événements de mai dernier, est repris cette année. Il sera présenté sur une surface considérablement agrandie, permettant d'accueillir des exposants nouveaux parmi lesquels des étrangers.

Les pionniers de l'aviation commerciale à l'honneur.

A l'occasion du quarantième anniversaire des transports aériens français, M. Max Hymans, président du conseil d'administration d'Air France, et M. Louis Lesieux, directeur général, ont convié, dans les locaux de l'Aéro-Club de France, en présence de la presse française et étrangère, trente pionniers qui, en 1919, 1920, 1921, assurèrent les premières lignes régulières.

Un répertoire des Thèses.

La revue de l'Enseignement supérieur vient d'entreprendre l'édition de fiches de thèses appelées à rendre de grands services aux chercheurs. Désormais, toutes les personnes abonnées à ces fiches auront les renseignements concernant : les thèses soutenues devant les facultés des sciences et des lettres, de droit, de médecine, de pharmacie. Ces fiches comporteront une analyse de l'ouvrage en trois lignes.

La Société des Architectes diplômés.

Le Bureau de la Société des Architectes diplômés par le gouvernement est ainsi composé, pour l'année 1959 : Jacques Duvaux, président ; Stéphane Claude, président-délégué ; Jean Dorian, premier vice-président ; Pol Jean, deuxième vice-président ; Robert Boitel, vice-président provincial ; Albert Blanchard, vice-président provincial délégué ; Charles Rambert, secrétaire général ; Noël Boutet de Monvel, trésorier ; Pierre Bourget, bibliothécaire ; Gérard Beau de Lomenie, archiviste ; Pierre Jung, Pierre Blatter, Jules Cahour, secrétaires.

Les textiles scientifiques.

Sous le titre « Les textiles scientifiques », l'édition illustrée de l'*Opinion économique et financière* vient de publier un ouvrage sur le thème de « La chimie au service de l'homme », où Charles de Cizancourt conte l'histoire passionnante d'une technique qui, en moins d'un siècle, permit d'inventer une nouvelle laine, un nouveau coton, une nouvelle soie. Le livre retrace les progrès de cette conquête en même temps qu'il apporte des notions utiles aux chefs d'industrie et même aux savants. De très nombreuses illustrations en noir et en couleurs, des documents, des tableaux, des statistiques uniques expliquent et éclairent le texte.

Quelques dessins de Yann Lebris Durest.

Yann Lebris Durest a exposé chez Bignon une vingtaine de dessins, paysages de sa Bretagne natale. Depuis 1947, il n'avait rien présenté, perfectionnant son métier, s'efforçant de mettre toutes les couleurs de la vie dans des contrastes de noir et de blanc et de dégager la poésie des choses : carcasse d'épave qui sent le varech, cheminée insolite, planche qui s'évade sur la mer.

Aux quatre coins du monde.

« Noël aux quatre coins du monde... partout où flottent nos trois couleurs. » Tel est le titre de la revue de Noël éditée par l'Association générale de Prévoyance militaire qui nous rappelle combien est grand sur les deux hémisphères le rayonnement de notre pays. Pour recevoir gratuitement ce numéro, les militaires, anciens militaires ou veuves de soldats peuvent écrire au siège de l'Association, 7, rue d'Uzès, Paris (2e).

Les Rendez-vous du Diable.

Nous précisons que les initiales M. L. figurant à la fin de l'article sur « Les Rendez-vous du Diable », paru dans notre numéro de février, sont celles de notre collaborateur Marcel Lasseaux.

Le Boom H. E. C.

Sous le haut patronage du général de Gaulle, président de la République, et sous la présidence de M. Raymond Mery, président de la Fédération française de la Publicité, a eu lieu l'avant-première du Boom H. E. C. 1959, ayant cette année pour thème la Publicité. Les invités, sous la conduite des élèves, visitèrent les quelque trente salles aménagées pour le grand bal du lendemain et dont chacune était décorée d'une manière originale et pleine d'humour. Deux séances de music-hall complétèrent la soirée.

DANS L'ÉDITION

■ « Ces châteaux ont joué leur rôle, ils ont rassemblé à leur ombre les premiers fragments de la patrie. » Cette phrase de Michelet figure en tête de l'ouvrage consacré par François Enaud, inspecteur des Monuments historiques, aux *Châteaux forts* de France ; évoquant

Phot. Ottoni.

une époque de luttes incessantes, elle explique l'extraordinaire densité de forteresses dont est encore hérissé notre sol. Deux cent quarante et un châteaux forts, classés par province, sont décrits et photographiés dans cet ouvrage fort bien présenté, qui est à la fois un document et un beau livre d'images (Éditions des Deux Mondes).

■ La revue *Belles-Lettres*, publiée à Neuchâtel par les sociétés de Belles-Lettres de Lausanne, Genève, Neuchâtel, Fribourg, Zurich et Bâle, vient de consacrer, en tirage à part, un très bel hommage à Valéry Larbaud. Outre plusieurs portraits de l'écrivain, des études de Jacques Chenevière, Marcel Arland, Robert Mallet, Jean Nicollier, Auguste Martin, etc., présentent sous divers éclairages l'œuvre de celui qui fut non seulement Barnabooth mais un grand lettré et un styliste accompli.

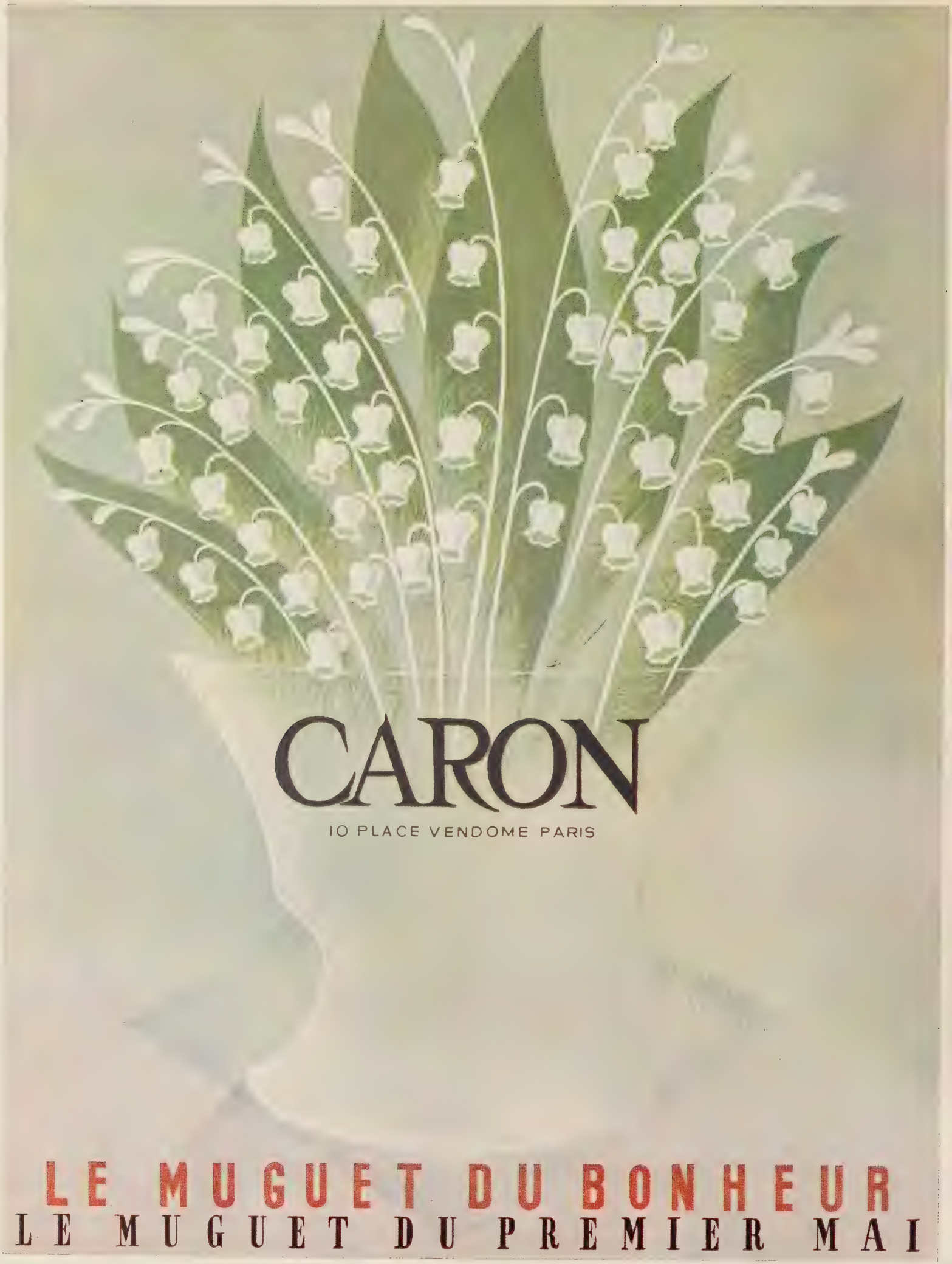
■ Gallimard, dans le premier album de sa nouvelle collection « La Galerie pittoresque », présente *la Chasse*, où sont reproduites en couleurs ou en noir les plus significatives des œuvres d'art qu'inspira l'instinct cynégétique à travers les siècles. Dans un avant-propos, La Varende fait l'apologie de la chasse, et P.-L. Duchartre, conservateur du musée de Gien, en écrit l'histoire.

■ Henry Vallotton publie chez Arthème Fayard un *Pierre le Grand* qui est une passionnante enquête sur une des figures les plus légendaires et les plus discutées de l'histoire. Certains auteurs déclarent que la Russie n'existait pas avant lui, d'autres, qu'il a méconnu les traditions anciennes et que son œuvre est maudite. Ce livre, enrichi de documents inédits, met impartialement sous les yeux du public les pièces du procès.

■ *La Peinture flamande, de Van Eyck à Brueghel*, par Pierre Courthion (édit. Aimery Somogy), est un petit ouvrage illustré de quarante-sept planches en couleurs marquant les différentes étapes de l'évolution d'un art qui eut tant d'influence en Europe. Il fait suite à une série d'albums groupés dans la collection : Panorama des arts.

■ *L'Architecture française* vient de consacrer un important numéro à la maison familiale de quatre à huit et même douze pièces. Quarante maisons de tous ordres, de conceptions très diverses, mais toutes dues à de très bons architectes, sont présentées au public, avec de nombreuses photographies et des plans détaillés.

■ *La Fiancée morte* (Nouvelles Éditions latines), d'André Arnoux, est un roman dont le cadre est la Bretagne. Aux duretés du climat, à la hantise de la lande, à l'envoûtement de la science, à la folie, l'auteur oppose l'appel intérieur et la recherche d'une souffrance enrichissante. « Si vraiment, écrit l'auteur en terminant son livre, il y avait eu un moyen meilleur et plus utile pour le salut des hommes que de souffrir, le Christ l'aurait certainement enseigné par la parole et par l'exemple. » C'est, évoqué, le problème de la mission de chaque être sur la terre.


CARON
10 PLACE VENDOME PARIS
LE MUGUET DU BONHEUR
LE MUGUET DU PREMIER MAI

PRINTEMPS QUAND MÊME

Cette tranquille indifférence de la nature au regard de la turbulence névrosée des hommes, cet inexorable éclatement des bourgeons, cet éternel retour de la vague de sève qui blanchit les pommiers, rosit les pêchers, ils nous rappellent le vrai rythme de la vie. Le tic tac de ce métronome, à peine si son bruit perce à travers le brouhaha des disques de la cacophonie moderne ; il se perd dans cette orchestration infernale des instruments à informer ou à scandaliser, à mentir ou à persuader.

Parmi les folies qui de tout temps ont égaré les hommes loin des richesses véritables qu'ils ont à portée de l'esprit, du cœur ou des yeux, la course à l'argent me semble connaître de nos jours une vogue particulière.

A une époque où, souvent, des films émouvants ou comiques nous donnaient à penser, l'un d'eux rappelait aux spectateurs : « Vous ne l'emporterez pas avec vous ! » Il est vrai que quelqu'un, près de moi dans la salle, à cette admonestation avait répondu par cette boutade : « Oui, mais partout où vous allez, il vous faut l'apporter avec vous ! »

Ouvrez donc à présent un journal : vous la verrez à chaque colonne, cette course à l'argent. Tout de suite, j'en exclus ceux qui réclament, pour vivre, un salaire minimum ou un peu plus d'égards pour de faibles retraites, de minimes rentes tout juste permettant de finir sa vie tranquillement.

A l'antipode de ces doléances tragiques, une « affaire » qui, elle, se chiffre par milliards, est à l'ordre du jour de ce printemps. Avec quelle minutie vigilante, quel déluge de lignes imprimées, la presse, heureuse de cette aubaine, s'en donne à cœur joie pour ne rien nous cacher de ce tripotage écœurant !

Et ne pense-t-on pas que notre prestige national aurait pu faire l'économie de cet autre scandale, soudain révélé à un fâcheux moment ? Pour nous, ce n'est pas un genre de « ballet » dont nous consentirions à rendre compte dans nos colonnes, bien qu'il se pare des couleurs de la fleur choisie par nous pour emblème.

On fait argent de tout au temps que nous vivons. Tous les moyens sont bons. L'un d'eux est l'indiscrétion. Le public l'aime. Alors on lui en sert avec, comme on dit, un gros titre « à la une ». Un sadique a été condamné pour des motifs que l'on précise : mais on va plus loin. On publie les photographies de deux de ses victimes ligotées, prises par l'individu lui-même avant d'accomplir ses crimes. Cette publication choquante — pas pour les enfants seulement — s'imposait-elle ? Il faut croire qu'on la jugea de nature à augmenter la vente de la feuille, ce qui en dit long sur l'estime qu'on a pour les lecteurs.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'économique prime le politique, que l'on se bat

pour des puits de pétrole, que la conquête des marchés profile sa silhouette sur les tapis verts de la diplomatie. Mais lorsqu'il s'agit de faire l'Europe et de créer une communauté entre plusieurs pays de l'Occident, on pourra regretter qu'à ces mariages d'amour préludent d'interminables discussions sur les dots, que les échanges sur quoi se fondent ces amitiés reposent en priorité sur des matières avec lesquelles on fabrique des lavabos ou des casseroles, alors que, me semble-t-il, ces considérations purement commerciales eussent pu être évoquées après les interférences des cultures et les rapports de l'esprit.

Qu'il me soit permis à ce propos d'ouvrir une parenthèse et de m'étonner de ceci. Sur l'échiquier mondial, des rois — ou des fous — s'en vont d'une case à l'autre proclamant un désir de paix, de rapprochement entre les peuples. Là encore, on parle surtout de vendre et d'acheter, de questions d'argent. Il s'agit de savoir si le fameux rideau de fer pourra être franchi par un train de sucre ou de blé, par une expédition de cotonnades ou une exportation d'automobiles. Mais comprendra-t-on pourquoi dans quatre ou cinq pays très démocratiques, on continue d'empêcher la vente de revues occidentales qui ne traitent, dans leur pages, que d'art ou de tourisme, de mode ou d'ameublement ?

A quoi sert que ces pays aient des délégués qui siègent en permanence à Paris dans cette brillante institution philanthropique internationale, si les échanges culturels sont limités à des parlotes de bureau à bureau, certaines frontières restant fermées aux publications accueillies par toutes les autres nations du monde ?

Je n'oublie pas que mon propos était la course à l'argent. Comment, pour être sincère, n'ajouterait-on pas que l'Etat lui-même s'y livre éperdument ?

Course est même un mot faible. Hantise serait plus juste. J'imagine, dans des bureaux, solitaires ou groupés, ces centaines, ces milliers de fonctionnaires spécialisés, l'esprit tendu sans cesse vers cette quête nationale. Chaque matin, une idée nouvelle, applaudie, qu'un mois ou une semaine plus tard on fustigera. Tel impôt efficace le lundi cesse le mardi de l'être : on découvre qu'il se dévore tout seul. Cette taxe ? L'Etat y perd plus qu'il n'y gagne. Ou bien son seul recouvrement coûte plus cher que son revenu. Indexer un emprunt sur le prix de l'acier, du courant électrique ? Garantie alléchante, mais preuve de pessimisme. Allons ! On n'indexera plus, provisoirement. Affranchir une rente de tous impôts présents et futurs ? Bon truc, mais ruineux à la longue. Et ces fameux « signes extérieurs », quel sort finalement leur réservera-t-on ? Ce sujet est un de ceux sur lesquels on ne plaisante guère. Mais la manière de ne pas être frappé par l'aspect comique de cette course à notre argent — puisqu'il vaut mieux en rire... ?

Que ce printemps, qui pacifiquement dans nos prairies explose, nous fasse oublier d'autres éclats ! J'écoutais dernièrement parler une haute personnalité des armements atomiques. J'en restai confondu. J'appris que six bombes lancées sur Paris, Strasbourg, Lille, Nantes, Bordeaux et Marseille pourraient anéantir en une nuit non seulement ces villes mais, à des kilomètres alentour, toutes les vaches et toutes les poules, et qui pire est, environ cinq millions d'habitants. L'homme éminent en vint à souligner l'avantage de ce mode de destruction : un seul bombardier porteur de quelques bombes atomiques ferait le même « travail » que cinq cents autres avions n'emportant que des bombes d'autrefois. L'économie se chiffrerait par centaines de milliards. J'allais le considérer moitié comme un mercanti, moitié comme un spadassin, quand je pensai que trois pays étrangers possédaient de gros stocks de ces bombes nouvelles alors que nous n'en avons encore point, et que ce haut fonctionnaire, dont la mission était de nous défendre, l'accomplissait, tout simplement.

Je vous avais bien dit qu'à la sagesse des arbres s'opposait la folie des hommes. Mais voici qu'au-dessus de nos vicissitudes se lève un grand espoir en ce printemps. En attendant qu'au « sommet » — comme on dit maintenant — la paix se fasse entre le Dieu du Christianisme et celui de l'Islam, un Concile œcuménique tenterait, l'an prochain, en marge de ses assises, de rapprocher tous les chrétiens.

OLIVIER QUÉANT.

Des fleurs qui viennent de naître. Des pierres qui ont sept cents ans. Sous les voûtes de Notre-Dame, le R. P. Carré prêche, en ce printemps, le carême sur le thème : « Le vrai visage du prêtre. » (Photographie Chadefaux.)

LA

FRANCE VOIT LOIN

LA France voit loin. Cette affirmation n'est pas ici un hommage à la lucidité ou à la prévoyance de politiciens et d'économistes. Elle concerne, bel et bien, une vision à distance. Et quelle distance ! Un milliard d'années-lumière, qui se traduit en kilomètres par un nombre de vingt-deux chiffres : soit dix mille milliards de milliards. Tel est en effet le prodigieux morceau d'univers offert, par le miracle de la science moderne, à la curiosité des astronomes français.

D'une coupole ouverte sur la nuit ou d'un bastion dressé face au soleil, ceux-ci, fascinés, ont, en quelque sorte, élu domicile dans un secteur du ciel et laissé loin derrière eux les turbulences de l'humanité ; les grands événements de leur vie sont d'ordre planétaire ; leurs joies et leurs peines dépendent de la naissance ou de la perte d'un astre. Et lorsqu'ils redescendent parmi nous, c'est empreints d'une telle sérénité que la vie autour d'eux change de rythme. Voilà ce qui frappe en premier lieu quiconque est admis dans leur tour d'ivoire.

L'Observatoire de Paris est un îlot de calme absolu en pleine ville ; celui de Saint-Michel de Provence émerge d'une forêt odorante où chantent les cigales ; celui de Meudon s'appuie sur les façades d'un château Louis XIV dans un parc paisible dont les vestiges remaniés n'ont plus d'âge. Le temps ne compte pas, car rien ne presse au contact de l'éternité ; on ne court point, car il n'y a plus de distances en comparaison de l'infini. Et l'orgueil lui-même est vain pour ceux qui prennent conscience de la petitesse de l'homme et de sa planète ; pour ceux qui savent que tel point dans l'espace est une galaxie (« les Chiens de chasse », par exemple) si vaste qu'un rayon lumineux, qui mettrait seulement un vingt-cinquième de seconde à joindre les antipodes de notre terre, la parcourt en cent mille années.

Dans ces sanctuaires de l'astronomie se sont succédé des générations de savants qui, tous, ont contribué à la découverte de l'espace par la mise en œuvre non seulement de leurs facultés intellectuelles mais de leur habileté manuelle. On est confondu de découvrir que les mécanismes les plus précis, les plus ingénieux, sans lesquels certaines observations n'auraient jamais pu être faites, furent réalisés par eux, sur place, il y a parfois plus de cent ans. Tel est le cas des éléments automatiques qui permettent aux télescopes de se déplacer à la vitesse des astres, aux appareils de prise de vues de capter, sans opérateur, à des intervalles de temps déterminés, des images mouvantes. Dans la salle voûtée de l'Observatoire de Paris où Cassini traça le méridien sur le sol, les chercheurs du XX^{e} siècle, mi-savants mi-artisans, fabriquent les étonnants outils de la science moderne : objectifs géants des télescopes électroniques ; multiplicateurs d'électrons capables d'amplifier un milliard de fois l'intensité d'un point lumineux ; nombreux et complexes instruments devenus indispensables à l'observation de l'univers et que nous envient parfois les astronomes du monde entier.

Sous les coupoles, des hommes dressent la carte du ciel (au moyen de lunettes photographiques), et, en collaboration avec leurs confrères étrangers, préparent les routes intersidérales bientôt ouvertes aux fusées. Cantonniers de l'espace, ils balisent les grandes voies futures. Et bien que leur patient travail passe inaperçu du grand public, ils n'en sont pas moins à l'origine des réussites dont la gloire revient aux techniciens des satellites artificiels, qui, dans la fièvre de la compétition, font triompher l'Est ou l'Ouest. Ainsi en est-il de la préparation de toute expédition : il faut des sages pour prévoir, des aventuriers pour tenter.

Les voyages interstellaires ne sont plus aujourd'hui du domaine de la fiction, parce qu'en cinquante ans l'astronomie pure a fait de tels progrès que, pour reprendre l'expression de M. Paul Couderc — de l'Observatoire de Paris — « la plus vieille science du monde est devenue une science jeune et bouillante ». Et cela grâce à des techniques révolutionnaires étayées par des procédés d'observation et de détection entièrement nouveaux : l'émulsion photographique, sensible aux rayons infra-rouges et ultra-violets, permet d'enregistrer ce que l'œil ne voit pas ; l'analyse spectrale renseigne sur la composition chimique, la température, les vitesses radiales, la rotation des astres ; le télescope électronique enregistre les flux lumineux les plus faibles ; la photométrie, en rendant plus précise la mesure de l'énergie et de la quantité de lumière émise par les corps célestes, facilite le calcul des distances ; la captation enfin des ondes provenant de radio-sources situées dans les astres donne des indications plus précises encore. Un observatoire, d'une conception toute nouvelle, fut à cet effet créé en Sologne, complétant ainsi un outillage d'observation qui compte parmi les premiers d'Europe.

Roger BASCHET.

Pour dresser la carte du ciel.

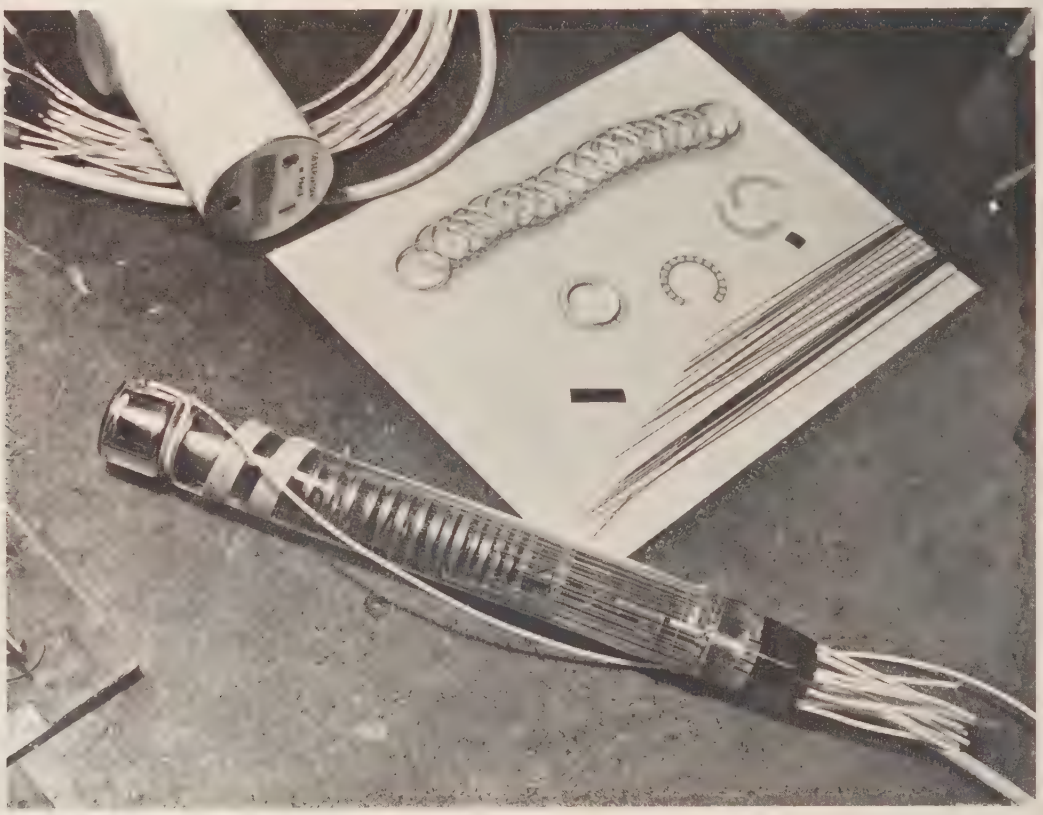
Avec cette lunette perfectionnée appelée « équatorial photographique » furent réalisés, cette année, de très nombreux clichés de la lune, que les projectiles interstellaires avaient mise au premier plan de l'actualité et qui se trouvait dans le programme de l'année géophysique. C'est avec de semblables appareils que furent photographiés, de Paris et d'ailleurs, les 40.000 degrés carrés de la carte du ciel.

PARIS, CERVEAU DE L'ASTRONOMIE FRANÇAISE

1.

1. L'Observatoire de Paris fut construit de 1668 à 1672 sur l'ordre de Louis XIV et de Colbert, par l'architecte Claude Perrault. Il est le cerveau de l'astronomie française. Les ciels enfumés de la capitale ont réduit ses possibilités dans le domaine photographique ; mais il possède, pour l'astronomie de position, des instruments que ne gêne pas la brume et souvent construits sur place dans un vaste atelier. Son directeur, M. Danjon, préside également à la destinée des observatoires de Meudon, de Saint-Michel de Provence, de Sologne. **2.** Ces cellules construites à Paris ont un pouvoir amplificateur d'un milliard de fois. Elles sont sensibles aux émissions lumineuses d'astres que ni l'œil ni les télescopes ne décèlent. Ce sont les plus puissantes actuellement réalisées dans le monde. **3.** Machine servant à mesurer les étoiles et leurs distances sur les photographies de la carte du ciel. Il existe aussi un appareil

Si la terre était plane, cet appareil enregistrerait la lueur d'une bougie de San Francisco à Paris



2.

3.

Une machine à mesurer les étoiles

4.

C'est ici que se fabrique l'heure mondiale

de Markovitch qui permet, en soumettant des photographies de la lune et de certaines étoiles à des mesures exécutées au millième de millimètre, de déceler les fluctuations irrégulières de la rotation de la terre. Ces variations sont de l'ordre d'une seconde par an. Ne pouvant donc plus se fier à la régularité du mouvement de la terre, on a choisi comme étalon l'année 1900.
4. Le Bureau international de l'heure est une création unique. Chaque jour, la plupart des capitales du monde émettent des signaux horaires, dont les astronomes de Paris rectifient les erreurs, avec une précision de l'ordre du millième de seconde. Dans les sous-sols profonds de 30 mètres, soumis à des température et pression constantes, se trouve l'horloge parlante.
5. Tous les instruments qui ont fait pas à pas avancer la science ont été pieusement conservés. Au premier plan, quart de cercle ayant servi à prouver que la terre était aplatie aux pôles.

5.

Dans le musée : l'histoire de plusieurs siècles d'astronomie

MEUDON, CONSTRUIT PAR LE ROI SOLEIL, SE CONSACRE A L'ÉTUDE DU SOLEIL

1. Derrière des fragments de façades du Château Neuf, construit par Mansart pour le Grand Dauphin, fils de Louis XIV, un observatoire et sa grande coupole furent édifiés en 1877. D'autres coupoles ont été, par la suite, établies dans le parc de 60 hectares pour l'observation du soleil dont toutes les variations sont enregistrées depuis plus de cinquante ans.
2. Cet instrument n'est pas une mitrailleuse, mais un appareil de prises de vues : « l'héliographe monochromatique », braqué sur le soleil, dont il suit la course grâce à un mécanisme électrique. Une photographie est prise automatiquement toutes les minutes sur une bande cinématographique, dont le déroulement révèle aux astronomes « la vie » de l'astre.
3. Sous la coupole de 18 m. 50 de diamètre, mue électriquement, qui domine le château, voici la plus grande lunette d'Europe, dont le grossissement peut atteindre deux mille fois.

Pour cinématographier la vie du soleil

2.

1.

A l'observatoire de Meudon...

Une lunette géante

3.

1.

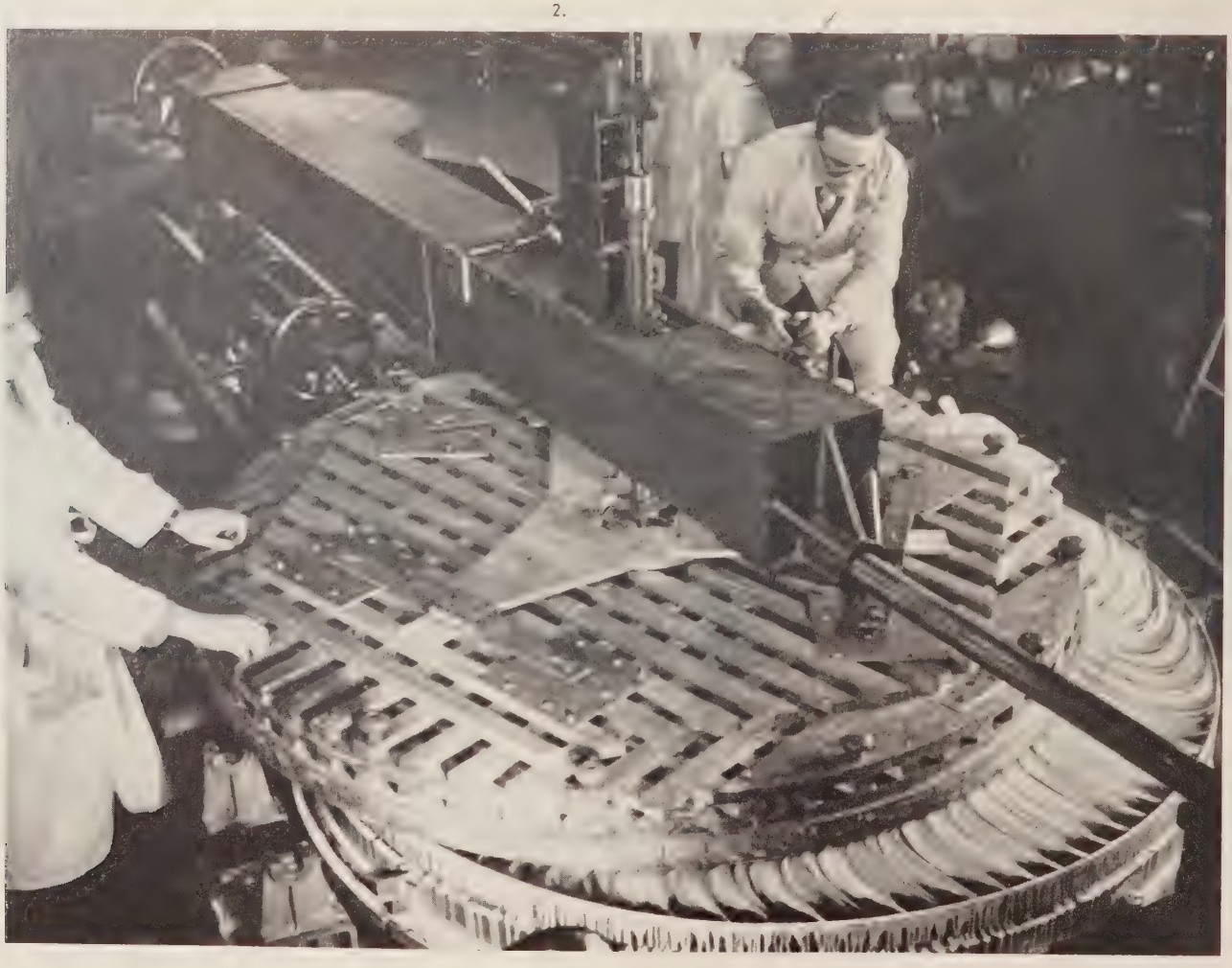
A St-MICHEL DE PROVENCE 250 NUITS PURES PAR AN

1. C'est en 1938 que fut construit à Saint-Michel de Provence, près de Forcalquier, un nouvel observatoire qui, en raison de son altitude (650 mètres) et de la pureté de l'atmosphère, se prête aux observations astronomiques en toutes saisons. Il est spécialement affecté aux travaux d'astrophysique. - **2.** Le miroir géant du télescope fut construit dans les ateliers de l'Observatoire de Paris. Voici l'opération de la taille au moyen d'un disque mobile. - **3.** Sous une coupole de 20 mètres de diamètre, le télescope qui vient d'être installé à Saint-Michel de Provence est muni du premier appareil photographique électronique inventé par l'astronome Lallemand. Mu électriquement et relié à un pupitre de commandes qui comprend aussi des écrans servant au pointage, le télescope et son immense contrepoids ont été conçus suivant des lignes très modernes et très pures. Sur cette photographie prise en cours de montage, la culasse n'est pas encore posée. Les observations pourront se faire de trois points : de la passerelle supérieure à l'extrémité du télescope, de la culasse et, grâce à un jeu de miroirs, d'une salle climatisée placée sous le pupitre.

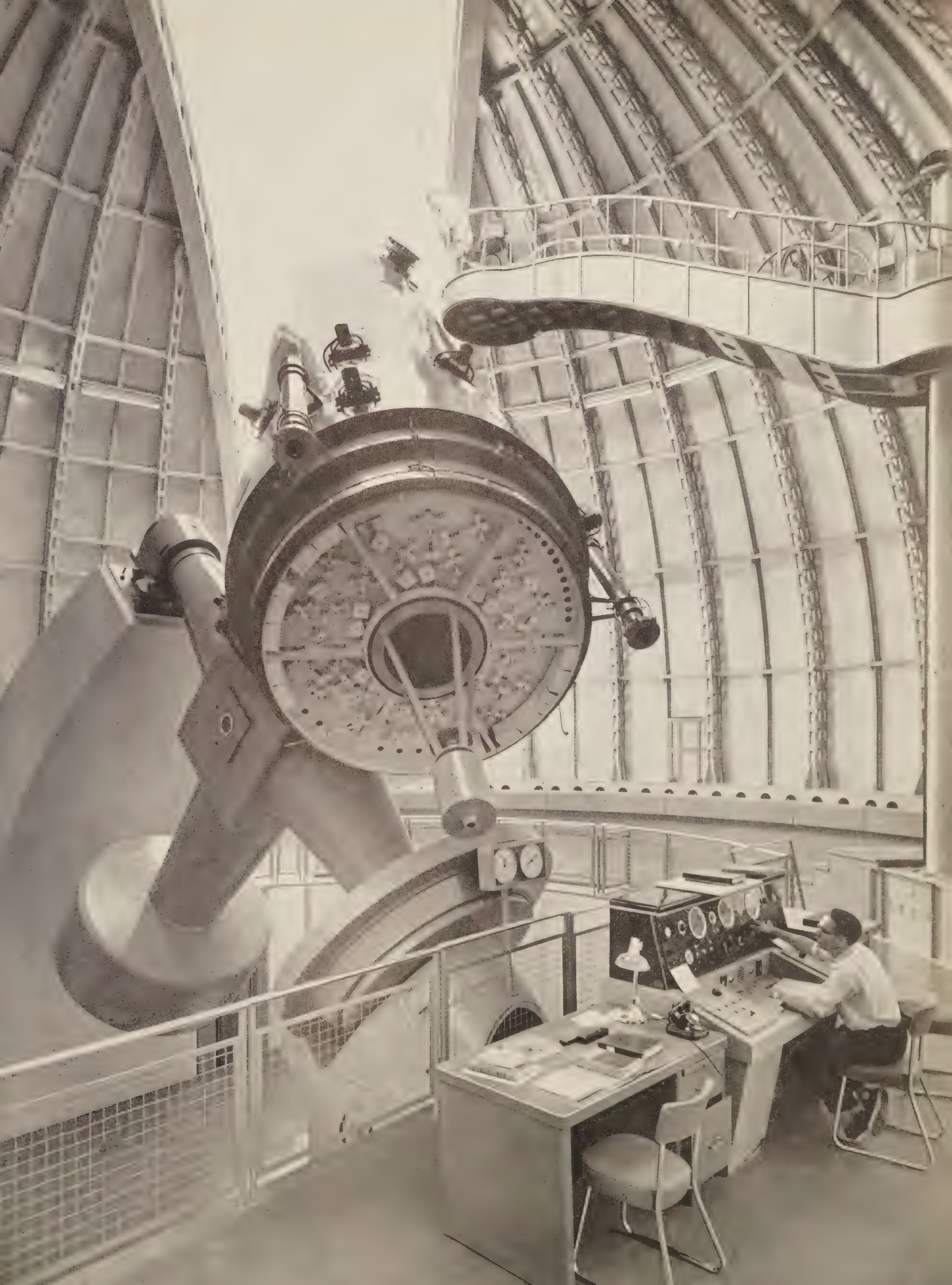
Un miroir de 1 m. 93 de diamètre

2.

3. **Le plus puissant télescope d'Europe**



PHOTOGRAPHIES C. N. R. S.



IMPRESSIONS MEXICAINES

Bacchanale à Metepec

L'ange du bizarre qui séduisait Baudelaire n'a pas fini d'étendre ses ailes sur les poètes. André Pieyre de Mandiargues a rapporté du Mexique ces photographies qu'il veut bien commenter pour nous : elles ont été prises au cours de la fête de saint Isidro, confondu avec le dieu de la pluie.

Je sais peu de mots qui aient autant de charme et de lointain et qui soient aussi intrigants que celui de *parvis*. Comment ne pas évoquer le théâtre de Garnier, Racine *(De ses parvis sacrés j'ai fait deux fois le tour)*, ou les conteurs du XVIIIe siècle, en particulier le gracieux abbé de Voisenon, qui fréquemment s'en sert en lui donnant un sens frivole (fripon), lequel ne me paraît pas trop sévèrement condamnable. Littré, qui rattache le mot au latin *paradisus*, se trompe probablement, là comme ailleurs, et c'est une étymologie beaucoup plus vraisemblable que *per viam*, puisqu'il s'agit, en somme, d'un espace intermédiaire entre la voie publique et un édifice généralement religieux. Ainsi, dictionnaire à part, allaient mes pensées, lorsque je franchis le portail à double grille qui donne accès au parvis de l'église de Metepec, non loin de Toluca, dans l'État de Mexico.

Les parvis, en Sardaigne, sont entourés souvent de petits murs (souvent blanchis à la chaux). L'utilité de ces clôtures n'était pas tant de protéger les sanctuaires contre les bandits, qui n'auraient pas été gênés longtemps par un si mince obstacle et qui étaient pieux, en outre, que d'enfermer les troupeaux que les bergers menaient à la bénédiction. Au Mexique, il en va différemment, et les murs, beaucoup plus hauts et plus forts et munis parfois d'un chemin de ronde avec des créneaux, ont eu un rôle manifestement défensif. Il s'agissait, dans le premier siècle qui suivit la conquête espagnole, de fournir un abri aux Indiens nouveaux baptisés, que leurs frères de race projetaient de massacrer selon les rites afin de les remettre dans le sein de la religion primitive et de la communauté originale ; plus tard, d'offrir quelque sécurité aux habitants des villages, menacés par des brutaux de toute sorte. Les murs, à Metepec, sans être de vrais remparts tels qu'il y en a autour de maint sanctuaire ou couvent plus ancien, n'en ont pas moins assez de robustesse et d'élévation pour résister à une attaque ordinaire, à un tournoiement de cavaliers échangeant avec les défenseurs de la place un feu violent de revolvers et de carabines, suivant le vieil usage qui fait encore recette au cinéma. Si peu enclin que l'on soit à se payer du « pittoresque de l'arme à feu », fausse monnaie dont tirent profit bien des voyageurs qui rentrent du Mexique, c'est très naturellement que l'on songeait aux belles bagarres de naguère, devant la pétarade ininterrompue qui, par fusils, pistolets, boudins de poudre grise, petites fusées volantes, éclatait d'un bout à l'autre de l'enclos pour glorifier saint Isidro et pour le persuader de faire tomber la pluie. Car la fête de ce saint était le considérable événement qui réunissait à Metepec, comme chaque année, le 27 mai, les paysans des environs. Des Indiens presque purs de mélange, ainsi qu'on en voit dans les campagnes.

Comme on sait, le dieu de la pluie, Tlaloc, était commun à la plupart des anciens peuples du Mexique, quoique son nom parfois variât. Malgré la masculinité de ce grand principe élémentaire, ses images, telles qu'on les voit, par exemple, sur une pyramide de Teotihuacan, ont des formes plutôt ambiguës qui se rattachent à la symbolique féminine, par opposition à celles du Quetzal, le serpent à plumes, avec lequel il est souvent associé. Ce qui est moins connu, et plus curieux, est l'identification qui se fit entre Tlaloc et saint Isidro, peu après la conquête et quand le christianisme eût été imposé aux vaincus. Nulle part on ne l'observe avec autant d'évidence que dans les régions qui sont à l'est de Mexico, elle persiste un peu partout aux alentours de Toluca, je dirais volontiers qu'elle culmine à Metepec, dans cette sorte de bacchanale annuelle pour laquelle nous étions venus.

Parler de bacchanale n'est pas exagéré. En effet, les Indiens de ces lieux, pareillement à ceux de presque toutes les parties du Mexique, le Yucatan excepté peut-être, sont des gens très peu portés à la communication. Leur solitude, il semble que ce soit une défense naturelle aussi nécessaire à leur vie que la boisson ou la nourriture, et en temps normal ils ne sont pas moins soigneux à cacher leurs habitudes domestiques qu'à respecter le secret d'autrui. Ils s'éloignent, autant que possible, lorsqu'on leur demande un renseignement ou répondent n'importe quoi pour se débarrasser des gêneurs, ils esquivent habilement les approches, répugnent à se laisser photographier. Tandis que dans l'enceinte de la fête ils se jetaient, littéralement, sur les nouveaux arrivés, étrangers même, posaient pour provoquer les photographes, récitaient à chacun une étrange litanie jadis composée en l'honneur du maître de la pluie, tiraient des pétards à vos oreilles, faisaient une parade orgueilleuse de leurs masques, et des hommes déguisés en femmes excessives vous donnaient des coups assez rudes avec de petites poupées qu'ils avaient dans les bras et berçaient.

A travers les rues de Metepec, le cortège se forme pour se rendre sur le parvis de l'église où ce carnaval invoquera, dans un hallucinant tintamarre, le saint qui fait tomber la pluie. Les masques grotesques sont chargés de tous les symboles de la fertilité.

Sur dix personnes, sept ou huit étaient masquées, presque tous les hommes et la plupart des femmes. Les outrances de cette foule étaient indiscutablement le fait du masque. Il y avait de faux visages en cuir ou en bois sculpté, d'un travail ancien souvent et quelquefois admirable, des étoffes brodées qui voilaient les jeunes et les vieux à la manière impénétrable des dames du Caire, des têtes de taureaux, de chevaux, d'ânes, de singes, de coyotes et de rats, des groins de porcs, des mufles en caoutchouc brut convulsivement pétri. Plusieurs, pour se rapprocher de l'animal encore, selon les apparences, portaient un long crâne évidé à l'intérieur ou bien une cagoule d'un effet assez sinistre, qui était simplement une peau d'agneau percée de trous pour les yeux, pattes retombant sur les épaules. Tout cela sous les chapeaux les plus burlesques et les plus inattendus. Certains costumes avaient un ornement de colliers d'oignons et d'aulx, de calebasses, de graines et de fruits secs, symboles de fertilité sans doute, et des pantins ou de menus bébés en celluloïd pendaient jusqu'aux genoux sur les robes longues ou sur les pantalons. Un petit paillasse donnait le bras à une petite morte (sorte de première communiante ou d'épouse enfantine masquée d'une tête de mort en carton blanc), qui s'exaltait, offrait son chef macabre aux pieux baisers de l'assistance. Des chevaux, des bœufs enguirlandés de papillotes traînaient un matériel agricole, bizarrement travesti, surmonté de tableaux votifs en paille de maïs et d'une immense horloge au décor de semences et de feuilles. Dans une cage, à l'arrière d'un camion, bondissait un masque de tigre ; dans une très vieille guimbarde une « famille royale comique » était entassée, évoquant les fastes d'Edouard VII ou de Nicolas II. Quand la statue du saint sortit de l'église, un cortège se forma, qui fit deux ou trois fois le tour du parvis, tandis que redoublaient les invocations, les cabrioles, les danses parodiques, les contorsions des hommes imitant la femme amoureuse ou mère, les feintes agressions, et chacun se découvrait respectueusement au passage. L'on vendait des gâteaux recouverts d'une espèce de mousse ou de fibrine écarlate, qui se nommaient, me dit-on, « genoux du Christ ».

Quelques jours plus tard, la pluie vint avec abondance. Il est vrai que c'était la saison.

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES.

Scandée par les lignes verticales de ses gigantesques contreforts à ressauts, la façade nord du château de Châteaudun surplombe le Loir. Elle conserve une rudesse militaire qui sied aux constructions de Dunois.

LE VAL DU LOIR

Est-ce la statue du beau Dunois, revêtu de l'armure qu'il portait lors de la délivrance d'Orléans? La tradition l'affirme.

Le Loir conduit de Beauce en Anjou par le Vendômois. Sur 300 kilomètres, son flot sinueux vient frapper l'une ou l'autre rive. Pays de transition, à mi-chemin entre l'ordre cartésien de l'Ile-de-France et la douceur angevine, la rive du Loir enseigne un art de vivre. Elle n'a cessé d'inspirer écrivains et poètes. A Châteaudun prend fin l'étendue monotone de la plaine de Beauce ; le pays regarde vers la Loire. A La Flèche, nous sommes en Anjou, et l'horizon change encore. C'est entre ces deux villes que la rivière trouve sa pleine personnalité.

CHATEAUDUN, CAPITALE DU BEAU DUNOIS

Châteaudun est l'avant-propos du riche album d'images que composent les châteaux de la Loire. Les puissantes fondations de la construction de Dunois baignent dans le Loir, obligent à la halte. Cette architecture hardie montre comment on passe du grand harnois de guerre aux frivolités de la vie de cour. Formidable et nu, le donjon, qui surclassait par ses dimensions celui du Louvre, reste, dans son splendide isolement, le témoin et le symbole de la féodalité. Face à ce géant, c'est l'exubérance de l'escalier gothique, c'est l'ordonnance calculée de l'escalier Renaissance. Une sainte-chapelle complète cet ensemble, si parfaitement sauvegardé. Elle sert d'écrin à quinze chefs-d'œuvre de la statuaire française du XV^e^ siècle. Entre ces saintes, altières ou recueillies, ces grandes dames ou ces servantes s'est glissé un laïc en armure : le maître de maison, Dunois, bâtard d'Orléans et compagnon de Jeanne d'Arc.

Châteaudun est une ville martyre. Elle faillit disparaître en 1723 dans un incendie qui dura huit jours. Il fallut la reconstruire, selon un plan géométrique, en damier, dont le principe sera repris à Lisbonne après le grand « terramoto ». En 1870, la ville subit l'assaut des Prussiens. Elle fut encore bombardée durant la dernière guerre. On s'étonne donc de découvrir dans ses rues uniformes tant de témoins du passé, dignes d'intérêt en dépit de restaurations constantes. L'église de la Madeleine remonte aux premiers siècles du christianisme ; sous le chœur, on a retrouvé une « cella » peinte à fresque dans des tons que nous rencontrerons dans tout le val du Loir. L'église Saint-Valérien a conservé un beau porche roman. Ailleurs, rue Saint-Lubin, plusieurs

1

4

2

L'aile de Longueville prolonge, à Châteaudun, les constructions de Dunois. L'élévation s'ordonne autour de l'escalier Renaissance, mais le nouveau style se heurte à d'étranges réminiscences, tourelles en encorbellement et niches à dais extrêmement fouillés, gothiques d'esprit.

L'ombre de Balzac erre encore dans Vendôme. C'est ici qu'on peut surprendre les singulières conditions qui ont présidé au développement de son génie et suivre les détours de sa puissance créatrice. Il fut six ans pensionnaire de l'ancien collège d'Oratoriens, maintenant lycée (**1**). Sous les arbres centenaires, l'élève d'aujourd'hui, pris entre ses jeux et ses manuels (**2**), rejoint la turbulence studieuse du jeune Honoré, qui attendait avec tant d'impatience la liberté du jeudi, en même temps qu'il dépérissait d'un « transport de livres au cerveau ». Son goût pour les inconnues du fluide magnétique lui vint des souvenirs de son condisciple, Louis Lambert, qui avait vu, un jour, des étincelles jaillir de la chevelure de sa mère au moment où elle se peignait. Cette scène (**3**), si capitale pour la formation du futur auteur de **Séraphita,** la voici reconstituée dans la maison retrouvée des Lambert à Montoire, actuellement propriété du docteur G... La fenêtre murée, au premier étage d'un mystérieux hôtel de Vendôme (**4**), est enfin le détail typique qui, contaminé dans son imagination par une anecdote entendue autre part, lui inspirera **La Grande Bretèche.**

3

Itinéraire du Val du Loir

13

10

14

11

9

LA FLÈCHE

Manoir de Venevelles

Château de Poncé

RS ANGERS

Château du Loir

La Chartre

12

Le Lude

maisons de bois étagent leurs encorbellements. Le musée a été excellemment réorganisé. Tous les ans enfin, le 15 août, un concours hippique, fameux à vingt lieues à la ronde, déroule ses fastes sur la grand'place.

Dans les environs immédiats s'élève le château de Champromain, construit en 1761. Le destin de ce domaine a voulu qu'il conservât tout son caractère, son cadre primitif de plaines, de champs, de bois, et son magnifique jardin à la française, demeuré intact depuis cette même année 1761, époque où il fut dessiné.

VENDOME, VILLE SELON BALZAC

Vendôme est une ville très française, dont le lycée porte le nom de Ronsard. Mais c'est l'élève Balzac qu'on évoque volontiers dans la bâtisse de pierre et de brique qui constitue un petit monde clos au cœur de la cité. Le jeune Honoré avait huit ans lorsqu'il mit le pied dans cet ancien collège d'Oratoriens. Ce que fut son séjour à Vendôme, Balzac l'a décrit, les rigueurs de la discipline, les férules et les pensums, les sorties tant attendues où il pouvait converser librement, au sein de la nature, avec Louis Lambert, son camarade. *Louis Lambert* est sans doute un essai assez amphigourique, mais son côté confidentiel nous touche, comme nous émeut cette exaltation de l'amitié.

Suivons maintenant Balzac dans les rues de Vendôme où plus tard il revint. L'écrivain flâne, à la recherche d'un sujet pour ses *Scènes de la vie de province*. La ville aligne des façades silencieuses et bien gardées. Il passe

1

DE PARIS

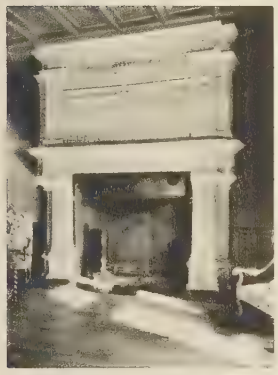
CHATEAUDUN

Château de Champromain

8

4

5



7

Le Gué du Loir

Manoir de la Bonaventure

2

Trôo

Montoire

Couture

oir de la Possonnière

VENDÔME

Lavardin

6

3

1. Châteaudun. Portail flamboyant de l'ancienne chapelle du Champdé. **2. Château de Champromain.** Jardin dessiné au XVIII[e] siècle. - **3. Vendôme.** Flèche romane de l'abbaye de la Trinité. - **4. Montoire.** Chapelle Saint-Gilles (XII[e] siècle). - **5.** Fresque de la chapelle Saint-Gilles. **6. Manoir de la Possonnière.** Façade sur cour. - **7.** Cheminée Renaissance. - **8.** Détail de la tourelle d'escalier. - **9. Château de Poncé.** Grille XVIII[e] et façade sud. - **10.** Escalier Renaissance. - **11.** Labyrinthe. - **12. Manoir de Venevelles.** Extérieur et douves. - **13 et 14. La Flèche.** Orgue Louis XIII de la chapelle du Prytanée et son organiste.

devant le porche de la Trinité, arachnéenne dentelle tissée à l'ombre et sous la protection du plus beau clocher roman de France, avec celui de la cathédrale de Chartres. Non loin s'ouvre la rue Guénault, bordée d'aristocratiques hôtels. Une porte à double battant bâille. Que voit-il au fond de la cour moussue? Une fenêtre murée, au premier étage d'une construction délabrée. Son imagination travaille. Pour lui, cette maison sue le crime. Le voici grimpé au sommet de la « montagne » qu'occupent les vestiges du château des comtes de Vendôme et qui domine le Loir. De cet endroit, le regard plonge, à travers un rideau de saules, sur le jardin de la maison où il a dû se passer « quelque chose » : un jardin retourné à l'état sauvage. Ajoutez à cette maison une belle comtesse mal mariée et qui s'ennuie, les grands cheveux noirs, l'œil de feu d'un officier espagnol, un mari jaloux, un crucifix... Vous aurez *La Grande Bretêche*.

Passé Vendôme, le Loir poursuit son cours nonchalant vers l'Ouest. La vigne mûrit sur les pentes caillouteuses où se creusent les premières habitations troglodytiques. Point de passage obligé entre le haut et le bas Vendômois, le gué du Loir se cache dans la verdure. Tout près, le manoir de la Bonne Aventure garde le souvenir des franches lippées du père d'Henri IV, dont c'était un rendez-vous de chasse. C'est ici que naquit la chanson des gardes-françaises : *la Bonne Aventure au gué*.

Lavardin est un microcosme du paysage français : un pont sur l'eau vive, un donjon féodal parmi les ronces, des maisons à pignon aigu, une église romane avec des détails gothiques et un portail Renaissance.

La vallée du Loir offre de remarquables ensembles décoratifs qui vont du XVI[e] au XVIII[e] siècle. Les très beaux caissons Renaissance de l'escalier du château de Poncé font appel aux motifs les plus variés. Ici, c'est un Amour qui emporte sa proie sous la forme d'un aigle ; symbole de la calomnie, un masque à front bas crache des couleuvres.

Le grand salon du château de Champromain a été décoré en 1761. Les boiseries, du plus pur style Louis XV, s'agrémentent de guirlandes et de bouquets polychromes, motifs qu'on retrouve à Potsdam. Le portrait est de Largillière.

Du milieu du XVII[e] siècle date l'arcade du pont-levis qui conduit au jardin de Venevelles. On notera sur les pilastres les initiales d'Henri d'Espaigne, gentilhomme ordinaire du roi, gouverneur de la place de Belfort, et celles de sa femme, Suzanne Le Vasseur.

MONTOIRE, ENTRÉ DANS L'HISTOIRE

Le 24 octobre 1940, la gare d'intérêt local de Montoire servit de cadre à une entrevue aussi célèbre que diversement commentée. On avait, pour la circonstance, emprunté au jardin botanique de Tours quelques palmiers, déroulé un tapis rouge entre la lampisterie et le wagon-salon du Führer. Tous les habitants avaient été consignés chez eux, volets clos. Au matin, Hitler, grand amateur de lait, réclama sa tasse quotidienne. On en fit l'essai sur une des personnalités de la ville, choisie comme otage. Le malheureux cobaye dut faire la grimace, plus habile qu'il était à manier le tastevin, dans un pays dont les délectables produits se nomment pineau blanc, pineau d'Aunis, chenin blanc...

Montoire a d'autres souvenirs à faire valoir. Sa principale curiosité est la minuscule chapelle de Saint-Gilles, temple chrétien encadré de cyprès sous un ciel attique. Des fresques du XII^e^ et du XIII^e^ siècle la décorent.

A quelques kilomètres de Montoire, l'étrange ville de Trôo prend dans cette vallée heureuse des allures d'acropole. A vrai dire, on y distingue peu de maisons ; presque toutes sont à demi enfouies sous le tuffeau. D'abracadabrants escaliers relient les trois étages de cette ruche à troglodytes, qu'on s'étonne de voir surgir des cachettes les plus inattendues, comme durent s'esbaudir les soldats des Plantagenets de trouver une ville entière logée dans des « trous ». C'est ainsi qu'il faut entendre l'origine du nom de la ville, avec l'orthographe anglaise, ou plutôt angevine ancienne. Son prieuré en ruine avait été fondé par la comtesse Aremburge, cette « Aremburge qui tint le Maine » dont parle la *Ballade des Dames du temps jadis*...

LA POSSONNIÈRE, HAUT LIEU DE LA LITTÉRATURE

La pierre blanche du manoir de la Possonnière se détache sur un fond de verdure. Dans cette demeure inspirée est né Pierre de Ronsard, « l'an que le roi François fut pris devant Pavie ». Le nom dérive de « posson », qui était un instrument de mesure. Loys de Ronsard, père du poète, était revenu d'Italie féru de belles-lettres et d'art nouveau. On ne s'étonnera pas de le voir semer à profusion sur ses murs, parmi les motifs du répertoire habituel de la Renaissance, des sentences qui mêlent étrangement la langue latine au français vulgaire. La Possonnière est la maison de la ronce ardente, la *ronce* qui *ard*. Armes parlantes grâce auxquelles les Rossart ou Roussart prétendaient se débarrasser d'un soupçon originel de roture et dont on retrouve le motif principalement sur le manteau de la vaste cheminée.

Trois femmes de tête ont fait la splendeur de Poncé. Le domaine leur doit d'exister et de survivre. Au XV^e^ siècle, maîtresse dame Gilette, épouse de Jean III, sire de Chambray, qui l'avait laissée veuve avec sept enfants, entreprit la reconstruction du vieux château féodal. L'escalier de Poncé est son plus beau titre de gloire, un escalier italien à rampes droites — une nouveauté — dont les volées s'abritent sous des caissons en haut-relief où jouent savamment ombres et lumière.

Au XVIII^e^ siècle, les Durcet ont succédé aux Chambray. Voici la deuxième « femme forte » de l'histoire de Poncé : Marie-Reine. On l'a mariée à dix-neuf ans au brillant Jean de Nonant, marquis de Raray. Alliance flatteuse, mais trois ans plus tard le marquis donne des signes d'aliénation mentale. Marie-Reine léguera quand même à son fils une propriété intacte, et même agrandie.

A sa mort, en 1807, sa belle-fille lui succède dans la lourde administration du domaine. Royaliste dans l'âme, fière des titres qu'elle porte, contrariée de ce que son fils ne relève pas celui de marquis de Raray, Cécile-Rose de Nonant, née sous Louis XV, devait mourir à 91 ans, sous Napoléon III. Pendant dix ans, elle ne songe qu'à son château, en rajeunit le cadre, en multiplie les agréments. Mais voilà son fils Amédée qui s'engoue de Bonaparte. Il édifie une murette de briques, affligée d'ornements troubadour. Ce décor reçoit le nom de Trocadéro... La déchéance s'accroît sous les derniers représentants des Nonant. Il faudra tout le goût et la ténacité du propriétaire actuel pour redonner son lustre à l'une des plus belles demeures de la Renaissance.

DU LUDE AU PRYTANÉE

Le Loir donne son sens, sa valeur, son esprit à l'admirable tableau impressionniste — parterres fleuris, prairies frangées de peupliers — qu'on découvre de la terrasse du Lude. On entreprit là, comme à Poncé, de transformer en une demeure de plaisance une vieille forteresse féodale. Les fossés sont devenus des jardins, et les soubassements cyclopéens ne supportent plus qu'une architecture pseudo-militaire, plaquée de médaillons et de frises. C'est de la fin du XVII^e^ siècle que date l'aménagement de la merveilleuse terrasse, longue de 200 m. sur 8 m. de hauteur.

Nous sommes désormais en Anjou. La lumière se fait plus tendre, les pentes des coteaux, moins rocailleuses. La rivière bocagère serpente, de bassin en bassin. L'Aulne s'y jette, paresseux et charmant. On imaginerait volontiers rencontrer sur ses bords quelque pastoureau de bergerie, vêtu de taffetas céladon. Voici justement le manoir de Venevelles dont les bâtiments enchevêtrés se mirent dans des douves d'eau vive.

Le magnifique portail du Prytanée s'ordonne autour du buste de son fondateur : Henri IV. L'établissement occupe le château construit par sa grand-mère, Françoise d'Alençon. Le roi voulut y établir un collège destiné aux fils de familles nobles. Il se plaisait d'ailleurs, le Béarnais, dans la douce et amicale petite ville, et la tradition garde le souvenir de ses randonnées gambadantes à travers les vignes épanouies, les cèdres, les figuiers et les mimosas de ce coteau de Saint-Germain qui met la Méditerranée à une demi-lieue du Loir. Là s'élève le manoir de l'Arthuisière, témoin de jeux moins innocents. Le roi y mandait Gabrielle d'Estrées : « Mon cœur..., je partirai de Rennes pour nous acheminer vers la grande cité lundi dix-huitième à La Flèche. Mesurez votre voyage à vous y trouver ce jour-là. »

Mon cœur ! Celui qu'arrêta la main de Ravaillac sera déposé plus tard dans l'église du collège, maintenant Prytanée. Élevées au début du XVII^e^ siècle, ses voûtes encore gothiques prennent appui sur des tribunes classiques à pilastres et balustrades. Le maître-autel, un peu théâtral, disparaît sous une avalanche de marbres, mais le buffet d'orgues, polychrome, abrite l'un des plus parfaits spécimens du Grand Siècle.

La Flèche chérit son vieux collège qui lui donne un petit air de ville d'université. Mais elle n'oublie pas sa rivière qui s'y élargit en un large plan d'eau, animé d'un mail, de parterres, des toitures aiguës et des clochetons de son hôtel de ville.

RENÉ BRIAT.

PHOTOGRAPHIES PIERRE JAHAN

La grande terrasse du château du Lude, création de Timoléon de Daillon, dessinateur des jardins du roi, vers 1680. Le groupe de marbre, « Hercule étouffant Antée », est une œuvre remarquable de Barthélemy de Melio.

DU CINÉMA AU THÉATRE

Pour sa première mise en scène au T.N.P., René Clair aura dirigé deux grands interprètes : Suzanne Flon et Gérard Philipe répètent Camille et Perdican. (Phot. Max Ottoni.)

RENÉ CLAIR *dialogue avec*

OSCILLANT doucement au bout de son fil torsadé, une ampoule électrique sert de phare au voyageur égaré dans les dédales du Palais de Chaillot. A travers le hublot de la porte capitonnée, elle laisse entrevoir le moutonnement des fauteuils vides dont la pénombre gomme la perspective. Les murs de la salle semblent effacés par la nuit qui muselle leurs échos. L'immensité est décuplée par les ténèbres et le silence.

Dans ce décor conçu pour Cecil B. de Mille, René Clair compose une nouvelle page de son art poétique ; dans cet univers à l'échelle des sortilèges de Shakespeare, il fait éclore la musique de chambre de Musset. Laissant flotter derrière lui sa longue écharpe rouge, il bondit de son poste de commandement installé au sixième rang de l'orchestre, franchit la passerelle qui lui permet d'escalader la scène, vient polir une intonation de Georges Wilson, rectifier une attitude de Suzanne Flon, indiquer à Gérard Philipe l'itinéraire qu'il devra suivre pour atteindre le banc où Perdican comprendra trop tard qu'« On ne badine pas avec l'amour ».

« Suivez mes conseils, mais dites cette réplique comme vous la sentez... » René Clair sait exactement ce qu'il veut et il sait exactement aussi ce qu'il peut obtenir de ses comédiens. Il sait trouver le point de contact entre sa volonté et leurs talents. Il dit clairement ce qu'il souhaite, réglant syllabe après syllabe, geste après geste, les seize scènes d'un ouvrage que son auteur ne destinait pas au théâtre et qui s'impose pourtant « comme l'un des dix chefs-d'œuvre écrits en langue française pour le théâtre ».

Si René Clair abandonne provisoirement le cinéma pour faire ses débuts de metteur en scène dramatique, c'est que cette pièce satisfait à la fois son goût du burlesque et du rêve. Entre sa sensibilité et celle de Musset existent des affinités secrètes ; avec une passion qui transparaît sous une réserve très britannique, il a voulu, avant de se mettre à l'ouvrage, vivre avec le poète.

« Musset écrivit les premières scènes et traça le plan de toute la comédie peu de temps avant de partir pour Venise avec George Sand, au terme de l'année 1833. Il acheva son œuvre dès son retour. Mais ce n'est pas le même homme qui reprit la plume tombée quelques mois plus tôt de sa main. La souffrance avait métamorphosé le dandy frivole en un amoureux blessé. « On ne badine pas avec l'amour » marque, de ce fait, la ligne de partage entre les esthétiques du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècle. Choderlos de Laclos exerce encore son influence, mais déjà on pressent Chateaubriand... »

René Clair s'interrompt, étonné par l'accessoire qu'il aperçoit entre les mains du paysan qui verse à boire à maître Blazius :

« Pourquoi cette bouteille italienne? Vous oubliez que l'action se situe dans la forêt de Barneville. Il faut me trouver un pichet de style normand! »

Et son crayon court sur le papier pour dessiner la silhouette du récipient que le public ne contemplera qu'une fraction de seconde. Car il attache du prix à chaque détail et impose une totale unité de style :

« Il y a tant de traditions fâcheuses à bousculer, tant de poussière à enlever! Songez qu'à l'exception peut-être de Charles Granval, vers 1925, nul n'a songé à jouer la version originale de cette comédie. Lorsqu'elle fut créée en 1861 par le Théâtre-Français, la censure imposa de nombreuses coupures, estimant certains épisodes irrespectueux pour le

clergé. D'autre part, de multiples modifications parurent nécessaires pour faciliter les entrées et les sorties des acteurs. J'ai établi le texte primitif, cherchant par des jeux de scène muets à rendre plausibles certains artifices. Je voulais supprimer seulement cette réplique de Perdican qui me paraissait trop outrageusement romantique dans son duo avec Camille : « Le monde n'est qu'un égout sans » fond où les phoques les plus informes rampent et se » tordent sur des montagnes de fange... » Mais Gérard Philipe m'a demandé de la conserver, et il a eu raison, car il la fait passer avec un tact extraordinaire. En définitive, j'ai simplement biffé cette allusion de Camille : « Il » y a deux cents femmes dans ce monastère... Tous les » jours il en meurt dans nos dortoirs... » Il me semblait que ce monastère se dépeuplait trop vite. Il me fallait aussi rétablir l'unité du style. J'ai choisi le style romantique 1825, car la tradition du costume de cour existait encore, et le Baron, père de Camille, déclare exercer des fonctions qui disparurent avec la monarchie légitimiste. Cela suffit à indiquer la date voulue par Musset. »

On pourrait imaginer que René Clair s'est senti dépaysé en passant d'un studio de cinéma au plateau d'un théâtre :

« La technique change, mais l'esprit demeure le même. Il faut seulement s'habituer à fixer les scènes dans la mémoire des comédiens et non plus sur la pellicule. Cela exige simplement un surcroît de répétitions. L'immensité de la scène du TNP pose cependant des problèmes redoutables. L'absence de rideau et la largeur du proscenium interdisent le déplacement des accessoires ; l'intervention des machinistes romprait le charme. J'ai donc choisi de limiter au

MUSSET

maximum l'emploi de ces accessoires. Nous jouerons devant des toiles de fond dont le rôle sera d'évoquer le lieu de l'action. Un banc et un puits... Il n'en faudra pas plus ; tout le reste, Musset le suggère et nous l'imaginons. »

Tout en parlant, René Clair surveille les évolutions du chœur qui se groupe autour de Sylvie (dame Pluche). Il rétablit l'équilibre un instant compromis des groupes, il réclame un chapelet plus spectaculaire pour la dévote gouvernante, des bâtons plus noueux pour les paysans et des besaces plus usées. Soudain, il tourne ses yeux brillants et reprend brusquement sa confidence : « Les auteurs français ont souvent mis des jeunes filles en scène. Ils en font ou de niaises ingénues ou d'irrespectueuses soubrettes. Camille, elle, est une jeune fille d'une autre race, à la fois timide et obstinée, passionnée mais orgueilleuse. Elle brûle de chasteté ». Musset avait vingt-trois ans lorsqu'il modela le caractère de cette héroïne et déjà il connaissait tous les détours de la psychologie féminine, avec ses contradictions, ses délicatesses, ses ruses et ses vertus. Camille apporte dans son amour pour Dieu et pour Perdican la même sensualité inavouée. Et lorsque Perdican se retourne pour lui dire : « J'ai souffert souvent, je me suis trompé » quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu et non » pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui », c'est encore la jeune fille qui apparaît sur l'écran de son souvenir. »

Assis au milieu de la salle déserte, le menton appuyé sur le poing, René Clair poursuit avec Musset ce dialogue intérieur entrepris depuis un mois. La répétition s'achève. Et l'obscurité totale enferme comme dans un écrin les ultimes répliques échangées par Camille et Perdican.

Claude BAIGNÈRES.

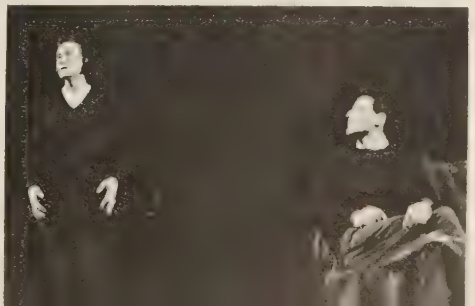
Perdican (Gérard Philipe) : Tant pis pour moi si je vous déplais.
Camille (Suzanne Flon) : Pas plus qu'un autre ; je ne veux pas me marier...

Perdican : Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que crains-tu de moi?..

Camille : Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

Perdican : Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera...

Camille : Je suis obligée de partir.
Perdican : Pourquoi? — **Camille :** C'est mon secret...



Photographies A. Varda.

Peints par eux-mêmes

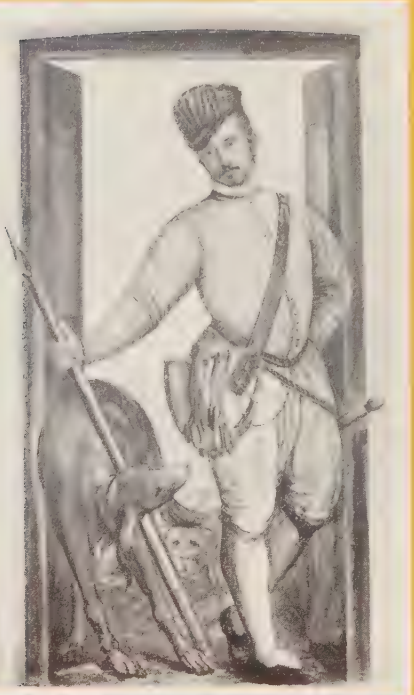
I

II

IV

III

V



VI

I. Albrecht Dürer (1471-1528). Cette élégante effigie serait un portrait de fiançailles, destiné à Agnès Frey. - **II. Tiziano Vecello,** dit le Titien (1477-1576). Il approche de quatre-vingt-dix ans et vivra dix années encore avant d'être emporté par la peste. - **III. Raffaello Sanzio** (1483-1520). S'il a appliqué à lui-même le traitement qu'il imposait à ses modèles — il avait la probité de les représenter d'abord nus — l'image en est restée dans les yeux de la Fornarina. - **IV. Jacopo Robusti,** dit le Tintoret (1512-1594). Seul le geste de l'adoration convenait au géant qui a brossé la **Gloire du Paradis.** - **V. Paul Véronèse** (1528-1588). Au soin qu'il a pris à ne pas laisser dans l'ombre un seul détail de son costume, on reconnaît l'artiste qui ranimera le passé. **VI. Pierre-Paul Rubens** (1577-1640). Toujours magnifique, il s'est peint en artiste, en ambassadeur, en époux comblé.

Rares sont les peintres qui n'ont jamais été tentés d'installer leur chevalet devant un miroir pour scruter l'inconnu qu'ils portaient en eux. Vingt-quatre portraits, choisis entre mille, témoignent de la quasi-unanimité des artistes à suivre la leçon initiale de Socrate : « Connais-toi toi-même. »

LE NARCISSISME DANS L'ART

Paul Valéry nous faisait remarquer que le langage même prête deux sens au mot *réfléchir*, l'image de l'objet joignant l'action mentale. On sait quelle compagnie fut pour le poète du *Narcisse* cette figure renversée et méditative. Je m'autorise d'une lettre personnelle pour affirmer qu'il en a toujours été hanté, « en homme qui connaît assez le sujet pour n'avoir jamais pu ni l'épuiser ni l'abandonner ». Ce semblable « plus parfait que moi-même », ainsi que la double contemplation de *la Jeune Parque :* « Je me voyais me voir », ouvrent l'immense galerie de glaces où les peintres de tous les temps se sont attachés à fixer leur reflet, quelques-uns, et ce sont les plus grands, avec une obstination qui dépasse la complaisance pour atteindre la connaissance.

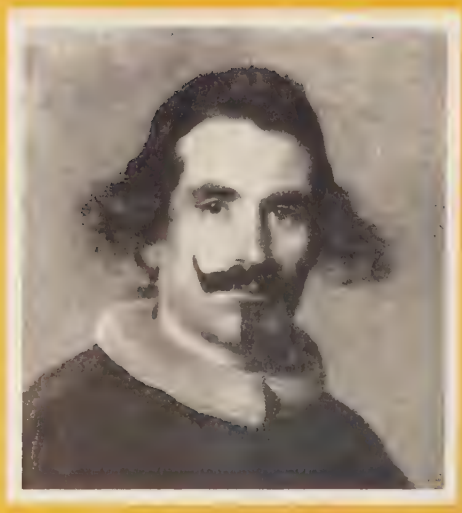
Dans cette galerie, on distingue du premier regard ceux qui veulent nous plaire, même passé la jeunesse. Celle-ci est excusable de s'adoniser. Nous admettons que le noble cou de Raphaël, la main fluide de Van Dyck, les bras de M^me^ Vigée-Lebrun aient été longuement caressés. Il n'est pas jusqu'à la dureté de Dürer qui ne s'attendrisse devant le miroir : regardez-le à vingt ans, imberbe sous ses longs cheveux, et pâle comme un habitant des eaux dans son pourpoint froncé ! Mais le cas de narcissisme le moins attendu se présente avec le rude Courbet. Par économie et par commodité, s'il s'était pris à ses débuts pour modèle, la suite de sa carrière ne l'aura pas détaché de son image. L'homme qu'il peint, « blessé », « à la pipe », « à la ceinture de cuir », « au col rayé », l'un des deux *Amants dans la campagne*, l'artiste qui occupe le centre de *l'Atelier*, le pèlerin exalté du *Bord de la mer à Palavas* et le placide voyageur de *la Rencontre* empruntent invariablement le masque, la carrure avantageuse de Gustave Courbet. Tant d'innocente fatuité le fit brocarder, et certain quatrain inspiré par le peintre d'Ornans — tel qu'il vient à nous, sac au dos, sur la route de Sète — parodie d'avance *la Jeune Parque :*

Passant, arrête-toi : c'est Courbet que voici,
Courbet dont le front pur attend le diadème,
Et ne t'étonne pas s'il te regarde ainsi :
Courbet te regardant se regarde lui-même.

Il est vrai que d'autres peintres n'auraient jamais bu à la fontaine de Narcisse si la pauvreté leur avait permis d'engager un modèle ou s'ils n'y avaient été amenés par l'insistance d'une mère, d'une amoureuse, d'un ami. Avant de partir pour l'Italie, Corot consent à laisser à ses parents la robuste et modeste image de ses vingt-neuf ans. Delacroix touche à la quarantaine quand il s'attaque à ses traits, et cette tête distante, autoritaire, léonine, récompensera la fidélité de Jenny Le Guillou, sa gouvernante. Poussin cède à la prière de M. de Chantelou lorsqu'il se rend. Il est d'un siècle où les écrivains commençaient par porter le stylet sur eux-mêmes : la probe, indépendante et consciente figure du peintre classique répond aux portraits écrits de Bussy-Rabutin, de La Rochefoucauld. Mais la tâche le rebute : « Je confesse ingénument, écrit-il à son ami, que je suis paresseux à faire cet ouvrage, auquel je prends peu de plaisir... »

Le contentement de soi s'étale ailleurs suffisamment pour donner du prix à cette répugnance. Encore ne saurons-nous jamais la part de compensation qui entrait dans les représentations les plus brillantes. Toutes ces têtes, légèrement tournées vers leur reflet et dont le regard fixe signale l'autoportrait, ont choisi de se montrer telles qu'elles voulaient être vues, telles peut-être qu'elles se voyaient en rêve, avec les

VII



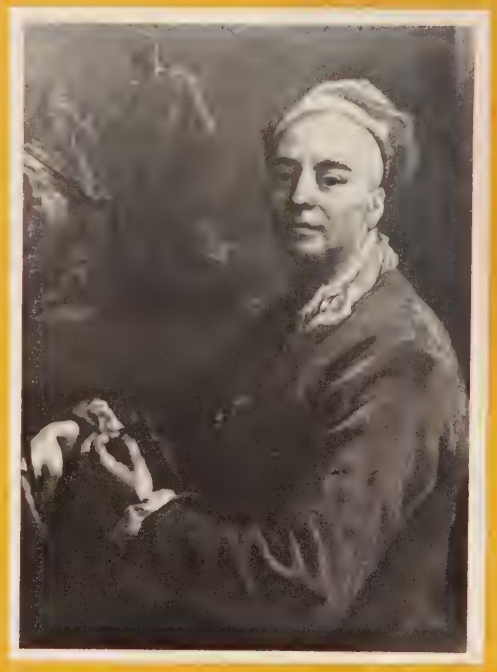
X

VIII

VII. Frans Hals (1580-1666). Le virtuose du pinceau ne s'est guère ménagé : les yeux, le nez disent le bon vivant, l'homme dépensier dont la déchéance sera rapide et la fin, misérable. - **VIII. Nicolas Poussin** (1594-1665). Nous savons par sa correspondance que le maître « du riant, du touchant, du grave et du terrible » n'aimait pas à se regarder. Mais il relevait de maladie, à Rome, en 1630, quand il fit de lui ce dessin grimaçant. - **IX. Anton Van Dyck** (1599-1641). Le plus séduisant visage du peintre des **Cent portraits.** L'élégance, la grâce aristocratique, le style coulant qui caractérisent son art étaient en lui-même. La facilité aussi. - **X. Diego-Rodriguez de Silva y Velasquez** (1599-1660). Moins hidalgo que sur son noir portrait à la collerette haute, il nous touche ici davantage par la plénitude du regard, la beauté de la forme, la sérénité de l'examen. - **XI. Rembrandt Van Ryn** (1606-1669). A l'époque la plus heureuse et la plus parée de sa vie, il semble qu'il distingue au loin quelque cause de ruine. La main possessive veut tout garder. - **XII. Nicolas de Largillière** (1656-1746). Ses pompeux portraits, ses perruques volumineuses le dénaturent. Le voici au travail, c'est-à-dire au naturel : regard dense, fraîcheur, légèreté de touche.

XI

IX



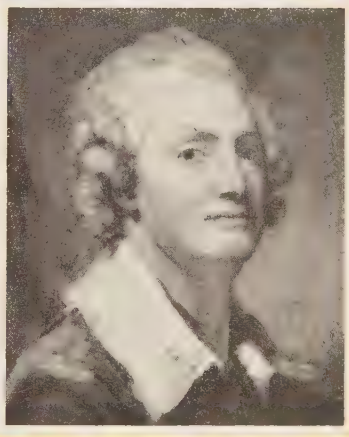
XII

Peints par eux-mêmes

XIII

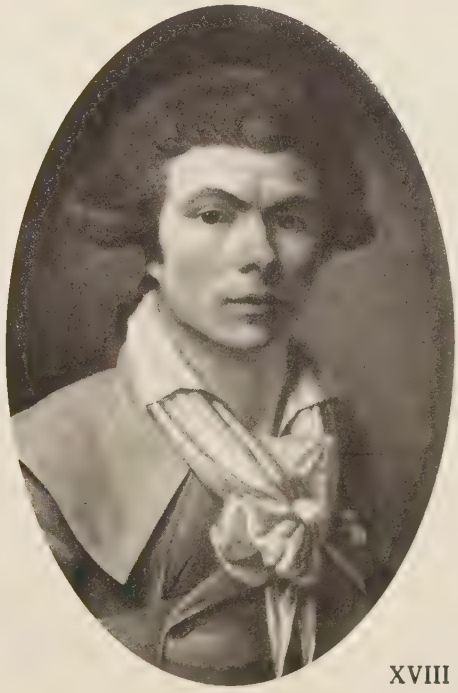
XV

XVI



XVII

XIV



XVIII

XIII. François Desportes (1661-1743). Peintre de la vénerie du roi, il devait montrer son tableau de chasse. On ne peut dire qu'il attache à son visage plus d'importance qu'à ses chiens et qu'au gibier. - **XIV. Jean-Antoine Watteau** (1684-1721). Au tableau où il s'est représenté avec M. de Julienne ajoutons ce croquis tout en courbes, aux yeux transparents. - **XV. Jean-Marc Nattier** (1685-1766). L'aimable bourgeois, qui peignit tant de dames en déesses et la reine de France en simple mortelle, n'échappera pas — on le voit déjà — à l'hydropisie. - **XVI. Maurice Quentin de La Tour** (1704-1788). Mieux que dans le cadre où il pose en jabot et en perruque, le preste et malicieux personnage conserve ici l'accent de la vie. - **XVII. Jean-Baptiste Greuze** (1725-1805). Cet homme heureux aimait les larmes ; ce moralisateur se croyait naturel ; ce disciple de Diderot fut arrêté sous la Terreur... **XVIII. Louis David** (1748-1825). L'énergie sombre qui poussera ce petit-neveu de François Boucher à se tourner vers l'antique et la Révolution éclate déjà sur ce jeune visage.

accessoires de leurs rêves. Dans l'auberge du Pouldu, sur le panneau de l'armoire où il grave son visage, les couleurs claires et le trait accusé transportent Gauguin au paradis des vitraux. Bourdelle, quand il ne se déguise pas en sculpteur grec, s'habille en maître d'œuvre gothique. Nul ne s'étonne de voir Mignard statufié dans les pompes de son cabinet, ni Largillière, les cheveux poudrés, la chemise ouverte, enveloppé d'un manteau fastueux, ni Nattier devant un clavecin, ni Desportes entouré de gibier, ni même La Tour sans perruque, aussi vif qu'un personnage de la Comédie italienne. Mais pourquoi Véronèse a-t-il mis son habit de chasse ? A quoi répondent les douze poses de Gérard Dou ? Que signifie le chardon que Dürer tient à la main ? Et les toques de velours, les brocarts, les orfrois, les chaînes d'orfèvrerie que prodiguent à leurs images Vénitiens et Flamands n'auraient-ils pas été empruntés au vestiaire des chimères ? N'importe ; l'oripeau nous dénonce aussi bien que la nudité, et l'on est encore soi-même dans le choix de son masque.

Nous avons déjà vu que le désir de plaire n'abandonne pas toujours ceux qui ne plaisent plus. Il est fréquent néanmoins que la lucidité augmente quand la lumière baisse. « Tête-à-tête sombre et limpide », dira Baudelaire de ces confrontations extrêmes, où le colloque avec le miroir devient monologue et réquisitoire. Limpides et sombres effigies de Léonard, du Greco, de Velasquez, de Jean Fouquet, de Philippe de Champaigne... Est-il un seul de ces visages qui n'accuse l'existence, quand même la beauté de l'âme serait sauve, appuyée sur les certitudes de la foi ou du génie ? Le vieux Titien, en levant son œil usé vers on ne sait quel rayon, résume l'aveu de ses émules : « J'ai exalté la chair, et la chair n'est rien. » Car c'est toujours à la contemplation de la mort qu'aboutit, aussi bien que Narcisse, le regard humain.

Quelquefois, cette fin apparaît de bonne heure, à travers les chagrins, la misère ou la maladie. Peut-on ne pas constater les progrès de l'idée fixe dans les portraits successifs de Van Gogh ? A la même époque, écrivant *le Horla*, Guy de Maupassant dépistait en lui un mal analogue. Projection du rêve, revanche du sort, confidence ou confession, l'autoportrait touche aussi au tableau clinique. Et même ceux qui, comme

Peints par

Cézanne, se refusent à traiter le visage autrement qu'un objet, par les vertus de la forme — la forme mène à tout — en obtiennent le tourment secret, la signification morale.

Quand la femme peintre s'appelle Valadon, l'opération redouble de violence, sinon de crudité. Mais cette rigueur demeure exceptionnelle : on conçoit qu'elle fasse défaut à la palette féminine. Je n'aurai pas la cruauté de rappeler ici les grâces de M^me^ Labille-Guiard, de M^lle^ Gérard, de Constance Mayer, d'Angelika Kauffmann, toutes ces muses que devait éclipser le peintre de la reine : Elisabeth Vigée. Plus près de nous, Mary Cassatt nous a caché son visage, et Berthe Morisot confiait le sien à Manet. Il faut attendre Marie Laurencin pour voir pulluler sur la toile, tantôt naïve et tantôt vénéneuse, la sœur de Narcisse, Narcissa. Au bout du compte, aucun patriarche n'aura eu la descendance de cette stérile créature ; et nos contemporaines peuvent renvoyer le miroir à nos contemporains : l'un d'eux ne pousse-t-il pas la monomanie jusqu'à prêter ses propres traits d'homme à ses figures féminines ?

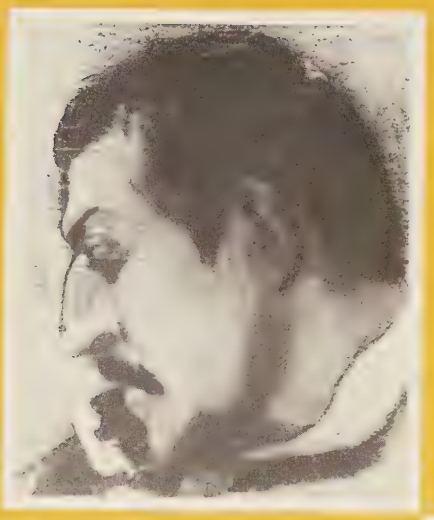
Dans les références littéraires du narcissisme, je constate que les meilleurs journaux intimes sont l'œuvre d'esprits forts, de néophytes tourmentés ou de chrétiens dissidents, l'usage de la confession détournant de ces aveux publics la plupart des catholiques. Il serait intéressant d'observer si les peintres de la Réforme ne sont pas allés plus loin que les papistes dans l'étude d'eux-mêmes. Je m'abuse peut-être, mais je trouve aux Flamands et aux Germains un plus grand souci d'introspection, une moindre indulgence, le besoin lancinant de se mettre à nu. Sied-il de ranger un Rembrandt dans cette catégorie ? Entre tous, et plus encore que le florissant Rubens, il sera revenu périodiquement à son double, le parant tour à tour des exaltations de la jeunesse, de l'amour et du génie, pour le dépouiller, d'année en année, de toute illusion, jusqu'aux effigies finales, si navrantes, où il ne reste rien du cavalier romanesque, du riche époux de Saskia, rien qu'un vieillard errant, malade et malpropre, mais encore travaillé par sa passion, tourmenté par la signification de cette déchéance qu'il continue d'interroger, le pinceau aux doigts. Devant ses soixante-quatre portraits, la plus haute iconographie, sans conteste, qu'un artiste ait laissée de soi, je ne sais la part qu'il faut faire à la religion réformée, mais il n'est pas niable que la peinture possède en Rembrandt son Socrate, l'homme qui a voulu se connaître jusqu'au bout. Bossuet disait « jusqu'à l'horreur ». Un reflet périssable devenait l'instrument de son éternité.

Ainsi rejoignons-nous le Narcisse de Paul Valéry, idole de la connaissance : « Une manière d'Ange était assis sur le bord d'une fontaine. Il s'y mirait, et se voyait Homme, et en larmes, et il s'étonnait à l'extrême de s'apparaître dans l'onde nue cette proie d'une tristesse infinie... »

PAUL LORENZ.

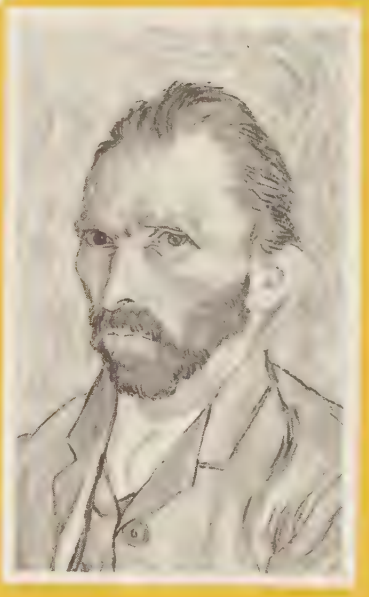
XIX

eux-mêmes



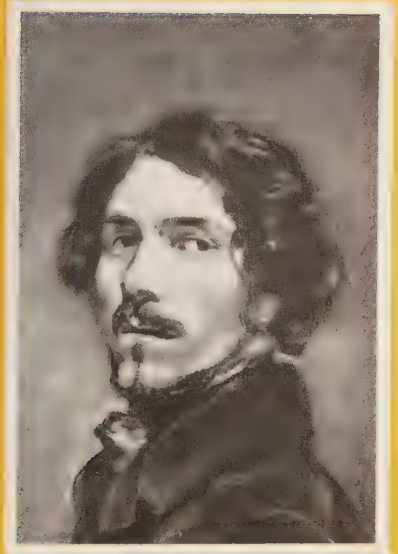
XXII

XXIII



XXI

XX



XXIV

XIX. Elisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842). La palette à la main, la plume au chapeau, des perles aux oreilles, elle aimait qu'on l'appelât « Madame Van Dyck ». - **XX. Eugène Delacroix** (1799-1863). Etude pour le portrait qui se trouve au Louvre et que nous devons à la gouvernante du peintre, une modeste fille transformée par la société d'un homme « de formes si gracieuses ». - **XXI. Gustave Courbet** (1819-1877). C'est avec ce portrait qu'il se fit réaliste à la manière espagnole, abandonnant les sujets littéraires de ses débuts. - **XXII. Paul Gauguin** (1848-1903). Dessin simplifié, lignes massives et teintes plates se retrouvent dans ce profil, qui prélude à l'aventure océanienne. - **XXIII. Vincent Van Gogh** (1853-1890). Si l'on en juge par son regard, le monde flamboyant où il vivait et qu'il a projeté sur la toile le brûlait comme un enfer. - **XXIV. Suzanne Valadon** (1867-1938). Confession pathétique d'une femme pathétique : l'ancien modèle de Toulouse-Lautrec et d'Edgar Degas, devenue grand peintre elle-même et mère de Maurice Utrillo. Photographies Alinari, Anderson, Hanfstaengl, Giraudon, Viollet.

La Porcelaine de Saxe

MANUFACTURE DE MEISSEN

Ici encore, on pourrait évoquer le nez de Cléopâtre et l'influence de petites causes. L'histoire, ou plutôt la légende, veut que le chimiste Bœttger, ayant trouvé un jour sa perruque, d'une blancheur de neige, très lourde, s'enquît d'où venait la poudre qui l'embellissait à frimas, apprît qu'elle était extraite d'un gisement voisin, étudiât la substance et découvrît le kaolin.

En fait, si l'électeur de Saxe — roi de Pologne, Frédéric-Auguste dit le Fort — n'avait pas eu, poussé jusqu'à la manie, le goût de la porcelaine de Chine, la fabrique de Meissen n'existerait pas. Au XVIII[e] siècle, les Hollandais, entre autres, achetaient en Extrême-Orient et ramenaient à Amsterdam des cargaisons entières de porcelaines : services de table, fines statuettes, potiches aux riches dessins. De là, ces marchandises étaient acheminées vers les cours de France et d'Allemagne, pour y être revendues à prix d'or. Auguste le Fort appréciait surtout les décors en camaïeu bleu et la « famille verte » de l'époque Kang-Hi. Mais son rêve était de fabriquer dans son royaume même la merveilleuse pâte si fine connue des seuls Chinois.

La pierre philosophale

A cette époque, vers 1700, Bœttger, élève en pharmacie à Berlin, est un apprenti « faiseur d'or », initié à l'alchimie par le moine grec Lascaris, à la recherche, toujours un peu suspecte, de la pierre philosophale. Si suspecte même que, inquiété et craignant les poursuites, il se réfugie en Saxe et devient le protégé de Frédéric-Auguste pour le compte de qui il continue ses travaux. Ce dernier est un amateur d'art éclairé, mais le mécénat implique la richesse ; il lui faut de l'or ; Bœttger va peut-être lui en procurer. Le roi attend, s'impatiente, se fâche et, lassé des échecs de l'alchimiste, l'emprisonne dans la forteresse de Kœnigstein, le menace même de la potence.

Heureusement pour lui, Bœttger se trouve intéressé aux premières recherches faites par le savant Tschirnhausen concernant la porcelaine. Vers 1708-1709, il réussit à obtenir sinon la porcelaine blanche elle-même, tout au moins une céramique rouge imitant les grès chinois dits « de Boccaro ». La piste est bonne, il la suit et, après maints travaux, il découvre l'art de la cuisson du kaolin. Frédéric-Auguste est si satisfait qu'il pardonne, mais fait main basse sur l'invention et l'inventeur. Peu après, en 1710, la première manufacture de porcelaine dure européenne est créée dans la forteresse de l'Albrechtsburg à Meissen, près de Dresde. Son royal protecteur ne badine pas avec le secret : on l'exige des ouvriers de la fabrique sous peine de sanctions sévères, telle la réclusion perpétuelle.

Page de droite : vase à fond rouge avec scène chinoise finement exécutée, du style et probablement de la main même de Heroldt. Elle s'oppose à l'un de ces fonds de couleur d'un éclat surprenant que le même artiste réussit à mettre au point vers 1725-1730. Le vase porte la marque AR (ci-dessus) chiffre royal : Augustus Rex. (Collection Jean Nicolier.)

Les premiers essais de Bœttger à base d'argile d'Okrilla avaient eu pour résultat une pâte d'un rouge brunâtre. La porcelaine blanche fut obtenue avec le kaolin tiré des gisements d'Aue, dans le massif de l'Erzgebirge. Il s'agissait encore d'un blanc laiteux tirant sur le gris, en raison d'un lavage insuffisant, dont la surface offrait des irrégularités. Quant aux formes, on s'en tient étroitement d'abord à celles des poteries en faïence et aux lignes simples des porcelaines de Chine : assiettes, tasses, vases, coupes, chandeliers. On apprend à polir et aussi à graver le grès rouge, au moyen de la meule du lapidaire. On le décore de couleurs laquées non cuites et de dorure, cependant que les porcelaines blanches s'ornent d'émaux colorés.

Bien des difficultés techniques restaient encore à résoudre à la mort de Bœttger, en 1719. La fabrique passa aux mains d'Heroldt, peintre habile qui l'administra sagement, en dépit des attaques nombreuses de ses ennemis. S'il n'avait plus à sauver sa tête comme son prédécesseur, il n'en restait pas moins aux ordres d'un monarque despotique. Heroldt put perfectionner la pâte, améliorer la couverte et mettre au point toute une gamme de couleurs, la plupart émaillées sur la glaçure, alors que le bleu de cobalt était peint sous couverte.

Porcelaine lourde et grâce légère

A cette époque sont produits de grands vases de forme chinoise, de nombreux services à thé, des tasses sans anses dites « coupes de Turc ». L'influence extrême-orientale domine nettement dans la décoration : pivoines, chrysanthèmes, papillons, perdrix, lions, animaux fantastiques. Tout est inspiré par la « famille verte » chinoise et aussi par le style du japonais Kakiemon (appelé improprement style « coréen »).

Heroldt, décorateur de grand talent, introduisit les scènes chinoises d'un goût charmant et d'autres décors de paysages européens : vues de rivières ou de ports, entourées de bordures en fine dentelle d'or, ou se détachant en réserve sur de magnifiques fonds colorés, rouge, jaune, bleu pâle, qui sont aussi une brillante réussite de Heroldt. Plus tard, apparaît un décor plus naturaliste, les fleurs dites « allemandes » (par opposition à celles « des Indes »). Ces fleurs sont parfois *jetées* sur le fond blanc uni ou gaufré sur lequel leur *ombre* est figurée. Les « fleurs ombrées » et les « chinoiseries » sont remplacées par des scènes à personnages, souvent dans le goût de Watteau ou de Boucher, ou encore par des scènes de chasse, de guerre, etc.

A partir de 1731, qui pense à Meissen doit penser à Kaendler : ce sculpteur fut la chance de la fabrique. Elle lui doit son style, celui qu'elle conservera jusqu'à nos jours. Avec lui, le modelage l'emporte

1

2

3

1. La « Conversation espagnole » ou « Beltrame et Colombine », modèle de Kaendler, en 1741. Vêtements très somptueux rendus avec un éclat remarquable. (Musée des Arts décoratifs.)

2. Vase typique de forme chinoise très pure avec son col cylindrique un peu haut, sa branche fleurie dans le style oriental et ses fraîches couleurs, vers 1735. (Musée des Arts décoratifs.)

3. Josef Froehlich, le bouffon de la cour, modèle de Kaendler, portant la date 1737. (Musée des Arts décoratifs.)

4

5

6

VERS 1730

VERS 1750

4. Les scènes « à la Watteau » prennent une grande importance vers 1750-1760. Ici le décor est soigné, mais on y regrette le manque de verve. (Coll. part.)

5. « Les enfants jouant aux grandes personnes », thème très fréquent vers 1750-1760. La « toilette », aux accessoires détaillés, est un bon exemple de ce genre aimable. (Coll. part.)

6. Kaendler modela de très nombreux oiseaux et animaux de toutes sortes. Ici la puissance de la plastique est soulignée par celle de la palette, vers 1735. (Musée des Arts décoratifs.)

sur la décoration peinte. Tout ce que la porcelaine permet d'exprimer plastiquement : la noblesse, la grâce, le mouvement, la turbulence même, le sérieux et le digne, surabondamment ou sobrement, tout ce que l'ornementation picturale supporte ou exige, ce génial artiste l'a créé.

Nous avons déjà parlé de la prédilection d'Auguste le Fort pour les porcelaines d'Extrême-Orient ; il en avait collectionné à Dresde des quantités de grande valeur et, pour leur assurer un cadre digne d'elles, il décida de les installer au Palais Japonais et de combler les vides avec la production de Meissen. Dans ce dessein, on commanda d'abord à Kaendler de très grandes pièces destinées à décorer les escaliers et les chambres : oiseaux, animaux, vases, etc., puis toute une série de groupes et de statuettes, surtout des scènes galantes avec de somptueuses « crinolines ». Dans le même esprit, Kaendler se plaît à évoquer les personnages de la Commedia dell'Arte, délicieux de fantaisie et d'expression. Mais bientôt le modelage l'emporte partout sur la décoration peinte : les assiettes mêmes, qui exigent en principe des surfaces unies, sont ornées par Kaendler de reliefs sur les bords. On lui doit le plus somptueux service de table fabriqué à Meissen : le *Schwänen*, service destiné au comte Brühl, ministre et favori du roi. En le composant, il donne libre cours à sa verve plastique ; les cygnes auxquels ce service doit son nom n'en sont pas les seuls motifs d'ornementation : dauphins, tritons, néréides abondent aussi, traités en contours compliqués, en volutes, dans un style baroque plein de vie, tandis que les coquillages légèrement ondulés annoncent le rococo.

Chez nous, Louis XV règne, l'époque est spirituelle et frivole. L'influence française modifie le style baroque, le rococo témoigne de moins de verve mais d'une imagination surprenante. La rocaille est merveilleusement appropriée à la préciosité du matériau et un cortège nombreux de figurines, hautes seulement de quelques pouces, aux coloris chauds, francs, vigoureux, habillées à la mode de Paris, bavardant, caquetant, minaudant, envahit bientôt les comptoirs de la fabrique. Kaendler s'amuse aussi à reproduire les types nationaux et leurs traits caractéristiques : Turcs, Polonais, Italiens, Français, d'après les estampes de Jacques Callot ou de Della Bella ; les soldats de tous pays, les artisans ou les petits métiers. La prolifération des idées et des œuvres est à son comble. Ainsi naissent les chiens, les chevaux, les scènes de chasse, les perroquets, les singes, ces derniers utilisés à des fins satiriques, les fous du roi, les nègres mis à la mode par le goût des « turqueries », quelques éléphants aussi, mais bizarrement interprétés faute de modèles.

La peinture en bleu

En 1745, un neveu de Kaendler, Eggebrecht, est nommé chef de l'équipe des « peintres en bleu ». Sous leurs doigts habiles naissent rochers et oiseaux, papillons et chrysanthèmes, chardons, saules et ces fruits baptisés « oignons » dont le nom resta à ce fameux décor bleu, mais qui sont en réalité des pêches et des grenades japonaises. Dans les assiettes, on remarque, entre le bord et le fond, un galon orné généralement de fleurs et d'anneaux. Au centre, s'épanouissent un grand aster et des feuilles enroulées autour d'un roseau.

Le « Saxe » faisait fureur partout en Europe et particulièrement en France. La concurrence de Sèvres commençait à se faire sentir cependant lorsque éclata, en 1756, la guerre de Sept Ans qui causa à l'essor de Meissen un coup dont la fabrique ne se remit jamais complètement. Frédéric II de Prusse s'empara, à son entrée en Saxe, de la fabrique de Meissen : les fours détruits, les machines arrêtées, le squelette de la manufacture allait être revendu à vil prix à un concurrent lorsque Helgib, gérant de l'entrepôt de Dresde, se proposa pour l'affermer moyennant la somme de 6.000 thalers par an. A la conclusion de la paix, ces dures conditions furent annulées et la fabrique rendue au roi de Saxe en 1763.

Kaendler était devenu vieux, aigri, impopulaire. On lui reprochait de ne pas tenir compte du goût nouveau. Les administrateurs de la fabrique, pour rénover leur inspiration, eurent une fois encore recours à la France ; ils s'attachèrent le sculpteur Michel-Victor Acier. Celui-ci inspire aux formes plus de légèreté et d'élégance, mais aussi plus de mignardise et de fadeur. Il se complaît aux amours, aux sujets allégoriques ou mythologiques, aux scènes de famille sentimentales mises à la mode par Greuze.

A la mort de Kaendler, Acier transformera sa manière, évoluant avec le style Louis XVI vers le classicisme, sous l'influence de Sèvres et de Wedgwood. Aux formes tarabiscotées se substituent les lignes droites, la symétrie, les motifs classiques : guirlandes, torches, médaillons couronnés de lauriers, bordures de perles, nœuds de ruban froissés. Un genre de décoration sévit qui consiste à donner à la porcelaine l'aspect d'autres matériaux. On imite ainsi très habilement le porphyre, le marbre, le lapis-lazuli, l'acajou.

Les grandes secousses imprimées par Bonaparte à l'Europe et ses guerres dévastatrices en Allemagne valurent à Meissen une éclipse de prospérité. Presque personne ne songeait à acheter des articles de luxe comme la porcelaine, dangereusement concurrencée par la faïence, de prix plus accessible. Pendant le XIX^e siècle, la production déclinante se traînait dans l'imitation des modèles classiques. On résolut de revenir au style rococo qui avait fait le succès de Meissen au temps de Kaendler. Mais au lieu d'imiter directement les anciennes formes, on chercha à les corriger en faisant des contours nettement arrêtés. Cette minutie et ce pédantisme engendrèrent un type disgracieux, aux formes dures, qui contribua à la décadence de la manufacture.

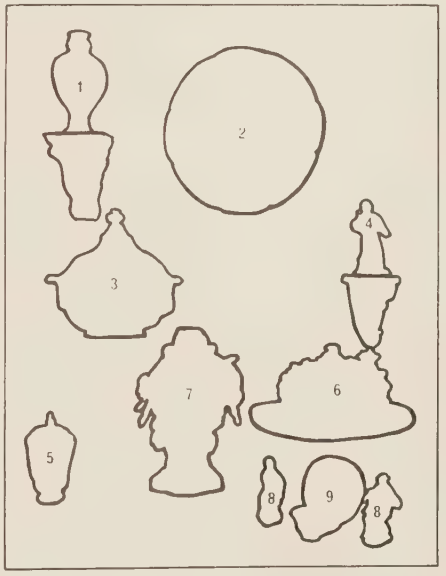
Cependant, les exportations vers l'Amérique sont, dès la fin du XIX^e siècle, favorables aux finances de Meissen et lui permettent de s'agrandir. On augmente le nombre des fours, on modernise l'outillage, de nouveaux procédés d'ornementation sont nés. La peinture « pâte sur pâte » marche de pair avec la décoration au grand feu, et la palette des couleurs s'enrichit. L'exposition organisée en 1937 à Paris permit de présenter les œuvres du maître P. Scheurich. Chacune d'entre elles remporta un grand prix.

De nos jours, à côté de créations modernes tout à fait valables comme celles qu'on doit à Erich Œhme, la copie des œuvres du passé compte pour une large part dans la production. Le résultat obtenu est, comme au temps d'Auguste le Fort, cette porcelaine brillante et dure, au grain fin, à l'émail parfait, à la blancheur incomparable, blancheur que les artistes se plaisent à souligner en lui opposant la richesse et la vigueur des autres tons.

Les pièces anciennes ont naturellement auprès des collectionneurs une valeur particulière due à leur qualité et à leur rareté. C'est ainsi qu'un groupe d'arlequins se battant, de Kaendler, s'est vendu à Londres, en 1953, 950.000 F., et deux oiseaux à plumage bleu vert furent payés à la Galerie Charpentier 1.300.000 F. La production actuelle donne à des prix raisonnables des spécimens d'une qualité artistique appréciée. Bien entendu, chaque objet est façonné à la main, peint à la main ; la plupart des pièces sont exécutées seulement à la commande.

La marque est toujours celle des deux épées croisées qui, avec quelques modifications de formes, n'a cessé, depuis 1724 environ, d'être celle de la fabrique. D'autres marques, tout au début, avaient existé et notamment le fameux sigle « A R » qui indique, surtout vers 1725-1730, les pièces faites pour le roi : *Augustus Rex*.

A. DE SAY.



Page de gauche : 1. Vase à fond blanc « gaufré » d'un fin réseau, fleuri en relief. Le bouquet tardif, vers 1770, est surtout décoratif. - **2.** Sur ce plat, les fleurs « ombrées », d'une extrême précision d'exécution, sont peintes sur un fond gaufré, vers 1740. - **3.** Sur cette soupière aux lignes pures avec anses à mascaron caractéristiques, vers 1740, les fleurs « ombrées » se détachent sur un fond lisse. - **4.** Sur le thème des métiers, statuette de mineur, le pic sur l'épaule. C'est un modèle de Kaendler, vers 1745. Remarquer l'opposition vigoureuse du noir profond et du blanc pur. - **5.** Vase à couvercle décoré dans le style de Heroldt de petits paysages en camaïeu orange et pourpre et de dentelle d'or typique, vers 1730. - **6.** Cette soupière de forme simple d'un blanc très pur, vers 1735, est ornée de fleurettes en relief vigoureux et richement polychromées. - **7.** Groupe représentant « l'Automne et ses plaisirs » : chasse et pêche — modèle de Kaendler — en 1755. - **8.** Statuettes de musiciens de la Comédie italienne, vers 1750. - **9.** Tasse et sa soucoupe décorées de fleurs « coréennes » qui furent en vogue à Meissen pendant un quart de siècle, vers 1740. (Coll. Jean Nicolier.)

PHOTOGRAPHIES ALBANE

Variations sur

L'ANTICHAMBRE

Plus que le salon, où la parade impose le masque, l'antichambre est le poste de l'observateur, du caricaturiste, du moraliste. Mais cette pièce d'introduction est devenue de nos jours un vestibule fermé que l'exiguïté de nos logis adapte à divers usages. Voici les principales variations de l'antichambre, sur le mode d'autrefois comme sur le mode d'aujourd'hui.

Si « l'avant-chambre » (première forme de l'antichambre) fut comparée à l'avant-propos d'un livre, le rapprochement était plus ingénieux que juste : les meilleurs avertissements sont courts, dépouillés et clairs ; les antichambres furent longtemps spacieuses, fort ornées et souvent obscures. Sous une forme ou sous une autre, qu'elles aient été connues de l'antiquité, le tracé de plus d'une ruine en témoigne. Introduites par les architectes de la Renaissance italienne, elles n'apparurent en France qu'au XVIe siècle : le Louvre, en partie reconstruit par Henri II, possède des antichambres. Hôtels et châteaux imitèrent ou précédèrent l'exemple royal, et ce lieu de transition entre la galerie et la chambre de parade eut bientôt sa décoration propre, sa garde, son caquet, son cérémonial.

Aux barrières du Louvre.

Nous savons, à n'en point douter, que Louis XIII prenait ses repas dans son antichambre, seul, ou exceptionnellement avec un convive. Le premier médecin et le premier maître d'hôtel flanquaient la haute chaire où s'asseyait le roi. Derrière Sa Majesté se tenaient son capitaine des gardes, deux archers, les princes et les prélats du Louvre. Aux barrières qui entouraient la table se pressaient les courtisans. Louis XIII, bon musicien et peu loquace, réclamait les violons. Dans l'intervalle des repas, l'antichambre royale était convertie en salle de billard, ce qui donne un illustre précédent aux métamorphoses des antichambres modernes.

La reine mère Marie de Médicis transformait son antichambre en salle de bal, et les filles d'honneur y apprenaient les pas du temps : la courante, la sarabande, le branle, la carole, la belleville, les matassins. C'est là aussi que retentit le plus galant aveu du règne : Anne d'Autriche, en sa fleur de jeunesse, inspirait d'ardentes passions ; un soir, le duc de Bellegarde, resté fringant malgré les années, osa lui demander à l'oreille :

— Madame, que feriez-vous à un homme qui vous parlerait d'amour?

— Je le tuerais, répondit la jeune reine.

— Ah! s'écria le vieux beau, je suis mort !...

Les chroniques de l'Œil-de-bœuf.

Louis XIV suivit l'exemple de son père en faisant installer le grand couvert dans les antichambres de ses appartements. Mais la salle d'attente la plus connue et la plus assiégée de Versailles donnait, au premier étage du palais, sur la galerie des Glaces, ouvrait sur les cabinets de la reine et précédait la chambre à coucher du roi. Une fenêtre ovale lui fournit son appellation : c'est le fameux Œil-de-bœuf, où se commentaient les nouvelles en attendant le lever du Soleil. Jamais antichambre ne fut davantage à l'image de la vie, où l'on entre avec toutes les espérances pour en sortir sans illusion.

A Versailles, Mme de Maintenon avait deux antichambres, l'une et l'autre noblement tendues en damas rouge coupé de brocatelle de Venise. Il y avait musique tous les soirs : la musique quasi-religieuse du siècle. Fort dévote, la marquise ne pratiquait pas pour autant l'oubli des offenses : elle se plaisait à faire attendre longtemps les personnes dont elle avait eu à se plaindre et qui étaient souvent du premier rang. Avec cette femme

Autre vue de l'antichambre reproduite en couverture : véritable « cabinet d'amateur » avec ses bibliothèques chargées des plus beaux objets. (Phot. Genia Rubin.)

1

3

LE JEU DES COULEURS

2

4

5

6

1. L'étroite entrée d'un appartement vieillot a trouvé une nouvelle jeunesse de décor grâce au rapprochement de deux couleurs audacieuses, les traits noirs des moulures rehaussant les aplats rouges des murs. Quelques portraits de famille de la fin du XIX[e] siècle sont ainsi remis en valeur.

2. Chez M[me] Marie Bell, l'antichambre toute tendue de damas rouge évoque une loge de théâtre. C'est ici le tissu qui fait le décor. Souligné de passementerie, il recouvre murs et plafond ; drapé dans des embrasses, il forme portière et concourt à l'intimité de cette entrée, petit salon de musique.

3. Une bibliothèque encastrée où s'alignent les plus belles reliures ; voici une idée qui enlève toute froideur à l'antichambre un peu vaste d'un appartement de construction récente, meublé à l'anglaise.

4. Le rideau fraise à la double draperie rompt la monotonie d'une entrée tout en longueur et permet, une fois baissé, d'isoler le fond de la pièce où se camoufle un bar dans un placard. (Marguerite Viel, décor.)

5. Des vitrines prises dans une architecture de boiserie formant pilastres peints et dorés réchauffent une antichambre conçue dans le style Empire. (Marguerite Viel, décor.)

6. Un poêle de faïence Charles X, avec sa gaine, découpe sa fine silhouette sur le fond pourpre des murs. Portes, plafond et plinthes sont peints en crème mat. Meubles anglais avec incrustations de cuivre. (Raoul Guiraud, décorateur.)

vindicative, la locution déplaisante « faire antichambre » devint un art d'une cruauté raffinée. On songe à La Bruyère écrivant : « L'homme n'est jamais plus insolent que lorsqu'il tient dans son antichambre un homme d'un mérite supérieur. » Pour comble d'humiliation et d'incommodité, ajoutons que l'étiquette exigeait que l'on attendît debout, quoiqu'il y eût toujours des sièges.

De l'hermine au tapis vert.

Dans la magnificence générale, on n'est pas surpris de lire que les antichambres de Monsieur, frère unique du roi, étaient habillées de brocart d'or et de velours violet. A l'hôtel de Toulouse, le fils de Louis XIV et de Mme de Montespan préférait le satin blanc et les « figures de la Chine », mais il mettait aussi en bonne place dans l'antichambre de son grand cabinet le tableau du Guide qui montre David tenant la tête gigantesque de Goliath. Au cabinet du duc de Penthièvre, on arrivait sur un chemin d'hermine. Mais la description de toutes ces splendeurs adjacentes aux pièces principales devient vite fastidieuse : quand on a joint aux tapisseries et aux tissus précieux les ors, le marbre, les glaces et les candélabres, on a tout dit.

Au comble de la surcharge, une femme donna la mesure de son goût et de son adresse en imposant à son antichambre une parure sévère et une pénombre délicate. Elle jugeait avec raison que l'éblouissement devait commencer devant l'idole, c'est-à-dire devant la maîtresse de maison, et non sur le parvis. Cette femme, dont la leçon n'aura pas été perdue pour les grandes coquettes, s'appelait Ninon de Lenclos.

Aux jours champêtres de Trianon, les tapis d'un vert uni transporteront la pastorale dans les vestibules et les antichambres, ce qui permettra à un courtisan de dire à la reine de France déguisée en bergère : « Madame, toute la terre est à vos pieds. »

Propos d'antichambre.

Jusqu'à la fin de l'ancien régime, dans les demeures royales comme dans les maisons particulières, l'antichambre resta le lieu de l'attente, de l'espoir, de l'intrigue, de l'accueil et de l'adieu. Portique des rêves, elle reparaît sous le Directoire, se fige sous l'Empire, s'embourgeoise sous Louis-Philippe, s'étoffe à l'excès sous Napoléon III. Même lorsqu'elle disparaît de la maison, elle continue de monter la garde dans les ministères, dans les salles du greffe et de la police, partout où les hommes qui ont choisi de vivre en société sont bien obligés de marquer le pas. Le duc de Nivernais fut scandalisé d'apercevoir la maréchale de Mirepoix dans une de ces salles publiques, attendant son tour parmi les commis et la valetaille. La réponse que lui fit la maréchale pressentait les révolutions : « Je ne crains point ces messieurs, tant qu'ils sont encore laquais. »

Pour prendre congé de ces lieux sur un mot moins pénible, M. de Talleyrand sort à point de son cabinet. Comme tous les hommes d'État, il est la proie de ceux qu'on nomme des « piliers » d'antichambre. Le plus tenace d'entre eux se précipite vers le ministre et lui demande avec angoisse : « Comment vont les affaires? » M. de Talleyrand remarque que l'importun louche effroyablement et il répond : « Comme vous voyez. »

Une pièce... de théâtre.

En notre temps de jargon où le nécessaire est devenu « le minimum vital », l'antichambre a conservé son nom, bien qu'elle ne réponde plus strictement à sa fonction première. Dans nos appartements coupés en tranches minces, elle dessert plus d'une pièce et devient elle-même une pièce supplémentaire aux multiples usages, pourvu qu'elle soit isolée de la porte d'entrée par une prévoyance de l'architecte ou par un artifice de décoration. Si peu qu'elle soit spacieuse, elle admet une portière ou un paravent. Le vitrail cher à la Belle Époque reparaît ici, remplaçant ses glaïeuls et ses iris par des dessins abstraits. Le simple verre dépoli rappelle le comptoir. La paroi de miroir ne convient qu'aux salons de beauté. Quant à la grille, elle a le double inconvénient de ne rien masquer et de démasquer souvent la vanité du propriétaire.

Les affectations les plus élégantes de l'antichambre moderne sont le petit salon, le fumoir et la bibliothèque. Les plus ingénieuses : le cabinet de curiosités, la salle de géographie ou d'astronomie, le jardin d'hiver. Aux jeunes ménages seulement conviennent les interprétations de fantaisie : bar, discothèque, coursive, carlingue, guérite, loge de comédien, ring de ping-pong, etc. Une table volante installe dans ce vestibule la salle à manger, pour peu qu'on veuille imiter les rois. Un lit pliant y accueille l'ami de passage. Bref, c'est là un décor tournant, à l'égal d'un plateau de théâtre, qui sert à tout, sauf au vestiaire, relégué désormais dans les placards. Mais cette pièce-Protée réclame autant, sinon plus de soins que le reste de l'appartement, pour la raison que l'on est jugé dès le seuil, sans rémission.

DOCUMENTATION DE MARGUERITE JARDEL.

PHOTOGRAPHIES J. ET F. BEYDA ET P. JAHAN.

1. Il s'agit ici d'une entrée qui donne de plain-pied dans un living-room. Au premier plan, une grande verrière posait un problème, qui fut résolu par une décoration de papiers peints : l'un, de Mauny, à croisillons, décore les murs ; l'autre, de Nobilis, découpe ses feuilles de lierre le long des courbes de la verrière. (Nelson, décor.)
2. Une antichambre très étroite se voit agrandie par un décor peint par François de Lucy, à la manière d'un jardin d'hiver où bruit une fontaine. (Bailleux, décorateur.)
3. Un trompe-l'œil à l'italienne camoufle la double porte du fond dans cette antichambre aux murs de pierre et de glace. Le sol en moquette à damiers se prolonge en faux semblant sur les battants de la porte. Deux vases de marbre portent des buis taillés.
4. Des décors de peinture aux tons délicats, reconstitués à la manière du XVIIIe à Venise, ornent les portes de cette entrée étroite mais devenue ainsi très précieuse.

1

2

LES DÉCORS PEINTS

3

4

Variations sur l'antichambre.

RECHERCHE DE STYLE

1. Une antichambre banale, reconstruite avec des boiseries en pans coupés où les portes à moulures Directoire jouent un rôle décoratif, prend du caractère. Le style adopté est affirmé par le tissu à rayures tendu au plafond en panneaux triangulaires, à la manière d'une tente. (Galerie des Laques, décor.)

2. Dans un appartement moderne, l'antichambre tout en longueur a été coupée d'une tenture de velours corail, derrière laquelle se dissimule le vestiaire. Une niche aux moulures Directoire rompt la monotonie des murs blancs. Aux portes, des glaces remplacent les petits carreaux. Les moulures du plafond, simplifiées, ont été refaites en fonction du rideau. (André Dumuys, décor.)

1.

2.

3.

3. C'est une entrée classique aux proportions heureuses. Les portes peintes en gris avec réchampis blancs accusent le style Louis XVI à cannelures. Les murs sont tendus de papier velours vert comme la moquette. La chaise longue et les deux fauteuils Louis XV, la commode Louis XIV s'inscrivent parfaitement dans ce très noble décor.

4. Voici une manière très simple de décorer une antichambre démodée et vitrée en partie. Murs et fenêtres sont camouflés par un tissu rayé monté sur tringles chemin de fer (on peut ainsi aisément le démonter pour le nettoyer). Un volant plat, légèrement dentelé, accroché aux mêmes tringles donne avec le tissu tendu au plafond un effet de tente. Meubles de rotin d'époque Napoléon III.

5. Autre antichambre dont l'architecture à pans coupés est harmonieuse. Sans fenêtre, la pièce s'ouvre à gauche sur les appartements privés, à droite sur un grand salon meublé à la manière du XVIII[e] s. Les murs sont peints en faux marbre de tons différents. Les moulures encadrant les portes sont d'un joli profil. Vitrines peu profondes dans les quatre pans coupés (deux sont invisibles). Sol en marbre clair et bouchons foncés. (Nelson.)

4.

5.

fin

Chez l'antiquaire

1.

L'ART DE BOIRE, DANS LES

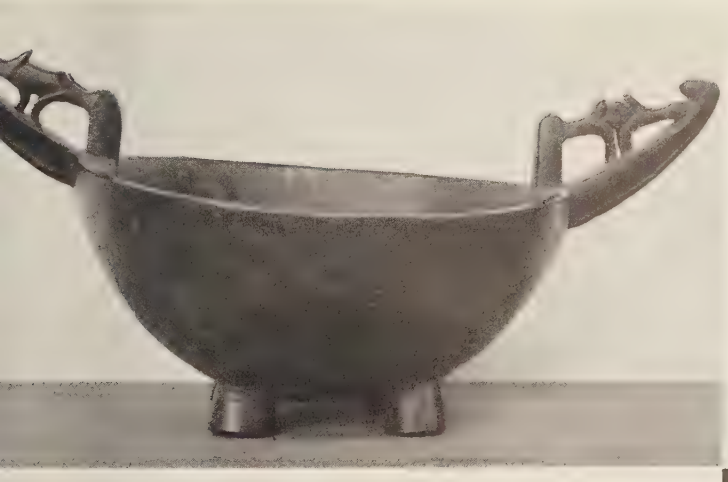
Puisque la rétrospective des Antiquaires au Salon des Arts Ménagers est axée cette année sur les différentes parties du monde, nous allons embrasser ce vaste espace en prenant pour guide un art intercontinental, celui de « bien boire ». La variété des objets auxquels cet art a donné naissance nous permettra de prendre le café en Turquie, la bière en Bohême, le maté au Mexique, le thé en Amérique, le whisky en Écosse, le chocolat en Allemagne et, bien entendu, le vin en France. S.-S.

2.

3.

4.

CINQ PARTIES DU MONDE



5.

5. En Océanie.

Coupe à nourriture en bois sculpté à patine noire mate qui contenait le *kawa*, mets fermenté à base de manioc. En usage aux Iles de l'Amirauté. *(Chez Le Corneur et Roudillon.)*

6. En Écosse.

Flacons à whisky du XIXe s. en cristal et argent. L'un a la forme symbolique du chardon d'Ecosse. *(Chez Deniau.)*

6.

1. Au Congo belge.

Coupe rituelle en bois finement sculpté à patine laquée brun et rouge sur fond N'Gula, qui servait lors des cérémonies d'initiation; elle devait contenir un liquide magique. *(Chez Le Corneur et Roudillon.)*

2. Aux États-Unis.

Service à thé et à café en argent, portant la griffe de Tiffany. *(Chez Carnavalet.)*

3. Au Pérou.

Gobelet cérémoniel, appelé « Kéro », en bois mosaïqué, en couleurs, de guerriers, d'animaux fantastiques et de motifs floraux, dans lequel on buvait du lait de lama fermenté, à l'époque incassique (XIIIe s.). *(Chez Le Corneur et Roudillon.)*

4. En Amérique du Sud.

Bombilla à maté, du XVIIIe s., dont la panse, faite d'une noix de coco sculptée en bas-relief d'un oiseau et d'une branche stylisés, est montée sur argent ciselé. *(Chez Pierre-G. Bernard.)*

7.

7. En Angleterre.

Cave à brandy en acajou et cuivre pour quatre flacons en cristal. *(Boutique Jansen.)*

8.

8. En Hollande.

Carafons de cristal et argent destinés particulièrement au «schnaps». *(Boutique Jansen.)*

9. En Allemagne.

Chocolatière en porcelaine de Saxe (environ 1735), au décor dit : ports et commerce maritime, et tasse à décor coréen (1730). *(Aux bibelots anciens.)*

9.

10.

11.

10. En France.

Carafes et verres faisant partie d'un service signé Gallé dont toutes les pièces portent des cabochons de couleur. *(Chez Bonzano.)*

11. En Italie.

Ensemble composé de deux flacons du XVII^e siècle en verre de Venise gravés à la pointe de diamant, d'une coupe rouge à décor or et polychrome et de deux verres, l'un du XVI^e, l'autre du XVII^e. *(Chez Bonzano.)*

12.

13.

14.

15.

12. En Bohême.

Cruche à bière du XVIII^e s., en faïence, à décor d'émaux jaune et vert en léger relief sur fond blanc, avec inscription au manganèse suivie d'une date 1760. Un médaillon entouré d'une guirlande présente, au centre, les armes parlantes de la corporation des bottiers. De part et d'autre, corbeille de fleurs. Couvercle en étain à charnière. *(Chez Pierre-G. Bernard.)*

13 et 14. En Russie.

Verre à thé et sa cuiller en vermeil et émail polychrome, travail de Saint-Pétersbourg, XIX^e siècle. *(Aux bibelots anciens.)* Gobelets à vodka du XVIII^e siècle en argent et « kovch's », nom de l'émail polychrome sur vermeil. *(Aux bibelots anciens.)*

15. En Turquie.

Service à café du XVIII^e s., composé réglementairement de six *zarfs* et d'une verseuse en argent et porcelaine. *(Chez Carnavalet.)*

PHOTOGRAPHIES G. DE LA BÉGASSIÈRE

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

A L'HOTEL DROUOT LE 21 JANVIER

Une commode début de l'époque Louis XV adjugée 2.350.000 francs.

L'année a bien débuté pour les commissaires-priseurs, le budget de l'exercice 1959, paru au *Journal officiel* du 31 décembre, ayant apporté d'appréciables modifications au régime fiscal des ventes aux enchères. Suppression d'abord de la taxe de 10.30 %, dite de « prestations de services », qui était perçue au titre de l'importation sur les adjudications d'objets venant de l'étranger ; elle nuisait considérablement au marché parisien (les collections étrangères prenant le chemin de capitales moins chères : Londres, New York ou Amsterdam). D'autre part, abaissement des frais de vente payés par l'acheteur en sus des enchères à 21 %. Voilà qui va permettre à Paris de conserver son caractère de marché international des œuvres d'art.

Cependant, les mesures monétaires prises en janvier devaient laisser les vendeurs perplexes et les acheteurs, fort nombreux, n'ont guère trouvé de quoi satisfaire leur convoitise. De toute façon, le mois de janvier est chaque année à l'Hôtel Drouot très calme : ce n'est que pendant les dix derniers jours qu'apparaissent les ventes dont on peut parler. La première vente à catalogue a été donnée le 21 janvier par Me Ader, avec MM. Damidot et Lacoste, experts. Elle comprenait des objets d'art et d'ameublement en grande partie du XVIIIe siècle, des faïences et porcelaines anciennes, des sculptures, des glaces, plusieurs pendules, des sièges et meubles, des tapisseries anciennes et des tapis d'Orient. La pièce maîtresse : une commode du début de l'époque Louis XV fut adjugée 2.350.000 fr. Cela n'a rien d'étonnant, car les commodes de cette période, de forme contournée sur pieds cambrés, à deux tiroirs sans traverse, sont très recherchées. Celle-ci possédait en outre de beaux bronzes ciselés et dorés, chutes, sabots, entrées et encadrement.

On notait aussi une enchère de 620.000 fr. pour un petit meuble d'entre-deux à montants arrondis et pieds cambrés, ouvrant à deux vantaux, en bois de placage marqueté sur la face de branchages fleuris, d'époque Louis XV, portant l'estampille de Migeon ; et 680.000 fr. pour une commode à ressaut en bois de placage marqueté de bois de couleur, à décor de paysage avec ruines, trophées et vases fleuris, d'époque Louis XVI, estampillée J.-B. Henry. Elle ouvre à trois rangs de tiroirs, dont deux sans traverse.

Parmi les faïences, on remarquait un grand plat rond en Rouen décoré en couleurs « au sainfoin », avec marli orné de quatre réserves à ustensiles chinois sur fond quadrillé, œuvre de la fabrique de Guillibaud au XVIIIe siècle (diam. 0.555 m), adjugé 135.000 fr., et un petit service en Paris composé de deux verseuses, un crémier, un sucrier, six tasses et soucoupes, décor de couronnes et motifs dorés sur fond bleu roi, début du XIXe siècle, fabrication Schœlcher, vendu 80.000 fr.

Parmi les pendules (il y en avait huit), une pendule appelée « au Sauvage », en bronze doré avec un mouvement de Piolaine, à Paris, surmontée d'une négresse assise tenant un arc, un crocodile à ses pieds (fin du XVIIIe siècle), a trouvé acquéreur à 235.000 fr.

Plusieurs ventes intéressantes eurent lieu ensuite, dont une dépendant encore de la succession du comte de Berny, le 29 janvier, composée de faïences, de porcelaines, d'une collection d'étains, et d'objets de vitrine. Nous en donnerons les enchères dans notre prochaine chronique (Me Ader en présence de Mes Robilliard et Capart d'Amiens).

LE PROGRAMME DES VENTES A LA GALERIE CHARPENTIER

A la date où nous écrivons ces lignes, les modalités du programme des ventes de printemps à la galerie Charpentier ne sont pas encore arrêtées. Cependant, nous pouvons dire qu'elles auront toutes lieu entre le 13 et le 20 mars. Les vacances de Pâques, qui débutent très tôt cette année, ne permettent pas de dépasser cette époque.

Le bienfait de la suppression de la taxe de « prestations de services » ne s'est pas fait attendre puisque, dès le début de janvier, Me Rheims annonçait qu'il vendrait en mars les tableaux impressionnistes d'une grande collection anglaise dont les propriétaires appartiennent à l'aristocratie. Mes Ader, Philippe Couturier et Laurin, de leur côté, présenteront des collections au Faubourg-Saint-Honoré. Me Ader vendra le 20 (exposition la veille) des objets d'art et de bel ameublement du XVIIIe siècle, des tableaux anciens et modernes, avec MM. Catroux, Pacitti, Damidot, Lacoste, Dillée, experts. Parmi les tableaux et sculptures modernes, nous relevons les noms de Géricault, Corot, Cross, Monticelli, La Fresnaye, Boudin, Maillol, Raffaelli, Signac, Ziem, Rouault, Utrillo...

Me Rheims a retenu la date du 18 mars (expositions 16 et 17). Les 13 tableaux modernes de très haute qualité de la collection de lady Kent passeront en soirée avec d'autres appartenant à divers amateurs. Les « clous » de la collection anglaise sont deux toiles de Claude Monet, l'une, *Argenteuil*, est datée 1876, l'autre, *Lavacourt*, 1878 ; la première mesure 60 cm × 81 cm, la seconde 56 × 74. Avec elles, figurent deux paysages de Corot : *la Côte de Grâce près d'Honfleur*, vers 1845, répertorié sous le numéro 402 dans le livre de Robaut, et *le Mur de la propriété de M. Rémy*, 1874, catalogué sous le numéro 2088 dans le même ouvrage ; deux Boudin : un *Port de Bordeaux 1874* et une très jolie peinture représentant *les Pêcheuses de crevettes à Trouville*, mesurant 55 cm × 80 cm ; une toile de Jongkind, des fleurs de Fantin-Latour, *le Lapin agile* par Utrillo, ainsi qu'une église de banlieue sous la neige, et un paysage des bords de la Seine par Pissarro.

Parmi les tableaux appartenant à d'autres amateurs, signalons des œuvres anciennes de Degas, de l'époque de Rome, dont un portrait, une belle tête de clown par Rouault, une paire d'aquarelles de Raoul Dufy représentant deux joueurs d'instruments de musique, et une peinture montrant des régates, plusieurs Soutine, une course de taureaux par Picasso.

Cette vente, qui ne comportera que des tableaux de qualité, sera peut-être complétée par des toiles anciennes présentées par M. Robert Lebel, expert. Par exemple, cette toile historique de Lemonnier, montrant *une Soirée chez Mme Geoffrin*, commandée par Joséphine de Beauharnais, qui fut à Malmaison et passa on ne sait comment dans une collection allemande au XIXe siècle pour revenir à Paris au XXe, ou ce rare tableau d'Ingres représentant *Henri IV jouant avec ses enfants* et deux portraits par Prud'hon. Signalons encore un important paysage de Van Goyen et une très belle vue de Venise par Guardi.

Me Philippe Couturier dispersera le 16 mars (expositions : privée le 13 en soirée, publique le 14 toute la journée) la succession de la comtesse de X... Très bel ensemble du XVIIIe siècle comprenant une cinquantaine d'œuvres : tableaux anciens dont un charmant portrait d'enfant par Boilly, des porcelaines de Saxe, des sujets et meubles estampillés, de rares tapisseries et un tapis de la Savonnerie du XVIIIe siècle, de 6 m 30 × 6 m 85, à rosace centrale, polychrome sur fond blanc et contrefond bleu, écoinçons, feuillages et fleurs.

Parmi les porcelaines de Saxe, citons quatre bougeoirs du XVIIIe avec des personnages symbolisant les Saisons, une statuette représentant la comtesse Kessel, une statuette crinoline et un grand brûle-parfums.

Les tapisseries, très remarquables, comprennent une importante suite de 5 tentures de la Manufacture Royale d'Aubusson du XVIIIe siècle à sujets chinois d'après les cartons de Boucher. Celle que nous reproduisons, sans doute la plus belle, mesure 2 m 60 × 3 m 35. Deux tapisseries fines du XVIIIe siècle représentent *le Départ pour le marché* et *Pastorale*, d'après Janinet (MM. Lamy et Dillée, experts).

Me Laurin, de son côté, nous a annoncé qu'il vendrait le 16 également (expositions aux mêmes dates) des tableaux anciens parmi lesquels un très beau portrait de jeune femme par Fragonard, des toiles de Téniers, Brueghel et Rubens, avec M. Robert Lebel, expert, des tableaux de Boudin, Renoir, Friesz, Utrillo, des aquarelles de Constantin Guys et un très rare Fautrier ancien montrant un enfant nain, avec M. Jacques Dubourg.

Un ameublement du XVIIIe siècle, dont un bureau plat d'époque Louis XV et un très grand tapis de la Savonnerie d'Aubusson d'époque Restauration compléteront la vente.

R. W.

1

4

1. Tenture de la Manufacture royale d'Aubusson au XVIII[e] siècle, à sujets chinois, d'après les cartons de François Boucher (2 m. 60 ×3 m. 35). - **2.** Boilly : « l'Enfant au lapin », toile (19 cm. 5 × 16 cm.). - **3.** Commode de forme contournée sur pieds cambrés, ouvrant à deux tiroirs sans traverse. Début de l'époque Louis XV. Prix : 2.350.000 fr. - **4.** Claude Monet : « Lavacourt » (1878), toile (56×74). - **5.** Grand plat rond en faïence de Rouen décoré en couleurs « au saintoin ». XVIII[e] siècle. Fabrique de Guillibaud. (diam. 0 m. 555). - **6.** Maurice Utrillo : « Église de Morsault ». Toile (33×41).

2

5

3

6

la sélection du mois

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP
de l'Académie française

MAÏAKOVSKI et BRECHT

On attendait avec curiosité *la Punaise* de Maïakovski, le grand poète de la Russie nouvelle dont plusieurs œuvres en vue, traduites dans notre langue, ont de réelles beautés. Mme Elsa Triolet a propagé sa gloire. Et puis, *la Punaise* est une pièce satirique, dirigée, disait-on, contre ce qui demeure d'esprit « petit bourgeois » en terre soviétique. L'appétit s'ouvrait donc ; et l'on savait que M. André Barsacq, audacieux directeur de l'Atelier et metteur en scène très brillant, se dévouait, esprit, corps et biens, à cette œuvre !... Il faut avouer que la curiosité a été plutôt désorientée. *La Punaise*, en sa première partie, conte bien avec acrimonie le mariage d'un ouvrier aux mains calleuses, Prissypkine, qui déserte sa classe pour épouser Elzivire Renaissance, manucure, fille de coiffeuse pour élégantes ; donc pour entrer dans la classe archi-maudite des « petits bourgeois » ; et ce Prissypkine n'est guère alléchant : un vaniteux, prolétaire bourgeois, pire que notre bourgeois gentilhomme. Il apprend comme M. Jourdain à danser pour ses noces, et ses grâces, à lui aussi, sont celles d'un ours dans sa fosse. Il laisse une petite créature, absurdement éprise de lui, tenter de se suicider parce qu'il l'abandonne et que tous les rêves de la pauvrette vont à vau-l'eau. Il quitte dédaigneusement des camarades d'usine qui lui bottent les reins. Et à sa noce, « rouge » avec ostentation, du jambon jusqu'aux cravates, il se saoule horriblement... Qui ne se déshonore pas à ces noces, d'ailleurs ? L'ami Bayan, prétentieux orateur, buveur effréné, insatiable quant à la vodka ; la mariée qui montre ses jambes et dévore goulûment les lèvres de tous les mâles ; la belle-maman, les jeunes filles, les témoins... C'est l'attraction du spectacle, ces noces crapuleuses où l'on hurle, où l'on se contorsionne, où l'on gambade et tournoie jusqu'au vertige, en frappant des talons, en battant des mains, en braillant des chants idiots... Le désarroi mental de ces forcenés épouvante le spectateur délicat qui finit par regretter Bazouge dansant aux noces de Coupeau, dans *l'Assommoir*, et surtout l'orgie froufroutante et pétillante de *la Vie Parisienne*... Le but est rempli. Nous voici près d'exécrer les « petits bourgeois » de Russie, si tant est que l'image en soit fidèle et sans préjugés ; mais la seconde partie de *la Punaise* démolit tout...

Le soir des noces, on a mis le feu à la maison ; tous ces corps alcoolisés des invités ont été carbonisés ; à l'exception du corps de Prissypkine, tombé dans une cave pleine d'eau, qui a gelé. Et il reste dans la masse de glace pendant cinquante ans... Car le calendrier, le jour où les savants le « dégèlent », marque 12 mai 1979. La pièce de Maïakovski est de 1929 ; et le suicide de Maïakovski est de 1930. Peut-être l'effondrement de *la Punaise*, en sa seconde moitié, donne-t-il la clé de ce suicide... Maïakovski a-t-il vu qu'il s'était trompé de voie ?

Ce qui est sûr c'est qu'à son réveil, dans une société mécanisée, où l'homme n'est plus qu'un appareil commandé, un robot, où l'on ne joue plus de guitare, on ne chante plus de romance, on ne boit plus de ce qu'on aime ; où tout le monde tremble aux mots bacilles et microbes, où l'amour ne sert plus qu'à édifier des ponts et fabriquer des enfants, où un homme d'aujourd'hui est considéré comme un anthropoïde dégoûtant, le pauvre Prissypkine a toutes les sympathies. Il paraît naturel, simple, il paraît humain au milieu d'un monde déshumanisé. Lui et sa compagne, une punaise emmurée avec lui dans la glace, symbole de la platitude des « petits bourgeois » gorgés de sang ouvrier, sont mis, elle en boîte, lui en cage, et exposés à la curiosité publique. Il fume ? Quelle horreur ! Il crache ; c'est inouï ! On fuit son haleine, on a peur de ses chansons. Lui et sa punaise, mascotte et symbole, font horreur à leurs voisins, tigre, lion, girafe, soviétisés aussi probablement. De sorte que c'est de ce monde « parfait », de cet absolu du marxisme que nous avons horreur... Maïakovski a bien inquiété ses compatriotes orthodoxes (en politique). On comprend assez cela.

J'avoue que cette pièce, qu'il faut voir pour s'instruire, mais qui ne vaut pas, comme satire, une chanson montmartroise, est, ou me paraît, des plus faibles et des moins habiles. Mais la mise en scène en demeure éblouissante. Et tous les acteurs ont joué à s'en couper le souffle et les jambes. En tête, je nomme M. Arcanel, protagoniste excellent, nicaise ou effaré quand il faut, M. Le Poulain, fantaisiste puissant, Mmes Mona Goya et Frantz, Mlle Bertin. Jouer l'acte de la noce exige un courage héroïque.

J'admirais d'un meilleur cœur le spectacle du petit Théâtre de Lutèce, rue de Jussieu. Non que les 21 scènes d'Alain qui ouvrent le spectacle soient très représentatives de l'admirable talent et de la pensée d'Alain, merveilleux professeur et essayiste si original, mais la grande pièce, *Tambours dans la nuit*, de Brecht, œuvre de début, malgré certains défauts de technique, a beaucoup de saveur. Elle traite aussi des « petits bourgeois » ; des Allemands, au lendemain de la guerre de 1914-1918, quand éclate la révolte quasi communiste appelée « spartakisme ». Un mobilisé reparaît après quatre ans, sans avoir pu donner de ses nouvelles. Il trouve sa fiancée sur le point d'épouser un gros satisfait. Il tonne, hurle, reconquiert l'amour de la belle, consterne par son aspect déguenillé et ses cris de révolte les parents. On le voit près de tomber dans l'ivrognerie, la débauche auprès des prostituées et — pire que tout ! — le « spartakisme ». Mais l'amour de la jeune fille le ramène au calme et il rentre, ce que Brecht ne lui pardonne pas, dans sa classe natale. Dans quelque temps, il sera en redingote, probablement... C'est bruyant, violent, mais plein de vie et joué à ravir par une jeune troupe inconnue.

R. K.

Le tableau de la noce dans la Punaise *au théâtre de l'Atelier. (Photo Pic.)*

A la Comédie-Française. - *J'aimerais mieux ne pas m'étendre sur la reprise de* la Dame de Monsoreau, *à laquelle je ne puis, quelle que soit ma tendresse pour la Maison, donner ne fût-ce qu'un semblant d'adhésion. Le roman d'Alexandre Dumas ne manquait pas d'agrément. A moins que, là-dessus, ma mémoire ne m'abuse. Mais le mélodrame qu'il en a tiré, avec la collaboration de son ami Auguste Maquet, est réellement absurde et inécoutable. On a, pour cette inexplicable reprise, construit de beaux décors — ils sont de M. André Delfau — et ce sont les seules « délicatesses » du spectacle ; on a cousu de somptueux costumes... Mlle Claude Winter a appris son rôle en deux jours, mais il tient en dix phrases. M. Deiber donne une silhouette agréable à Henri III. Yonnel est un Méridor fort digne. M. Porterat est héroïque de pouvoir jouer le rôle de Gorenflot. Et le meilleur de tous est le débutant Destoop, titulaire du rôle de Chicot.*

Au théâtre de la Madeleine. - *Le public a ri, nous aurons tous la loyauté de le dire, de la pièce du spirituel Louis Ducreux, éminemment « boulevardière » :* la Folie. *Le spirituel Louis Ducreux a cependant paru moins en train cette fois-ci. Ce qu'il nous a conté nous paraît d'une incrédibilité totale et d'une signification... presque insignifiante. Tout pourrait être sauvé par les interprètes, Claude Dauphin, Médina, Elina Labourdette en tête ; et aussi la pétulante Armande Navarre et la douce et gentille Nicole Berger. Et cependant, le sauvetage n'est pas décisif... De quoi s'agit-il ? Un certain comte de Fenonil, que nous ne verrons pas, meurt ruiné par la fainéantise et la noce. Il recommande à son fils, qui a quatorze ans, Alfred : « Marie-toi avec une femme riche et jolie. La fille de mon ami Marakis, le banquier grec, t'est prédestinée... » Ce que, entre le 1er et le 2e tableau, n'a pas manqué de faire Alfred. Seulement, sitôt née leur petite fille Michèle, les époux se sont désunis. Fabienne flirte à bouche que veux-tu avec un petit compositeur ; Alfred vit à la campagne. Son beau-père lui a confié la direction nominale d'une de ses succursales à Noisy-sur-Oise ; et Alfred s'occupe de cultiver des fleurs. Il a la solide réputation d'un niais, d'un fainéant, d'un bon à rien. Aussi est-on bien surpris d'apprendre qu'il entretient des donzelles et qu'une entraîneuse très entraînante, Lucienne de Bourbon, a reçu de lui d'éblouissants bijoux. Le papa Marakis soupçonne que son gendre a puisé dans la caisse. Il court à Noisy. Le logis délabré qu'il a prêté à son gendre est devenu une ravissante « folie » décorée avec goût, et qui a dû exiger pour 20 millions de travaux. Pourtant, les comptes sont en règle, et Alfred y verse même de l'argent. C'est que l'incapable, avec des fleurs que les « entraîneuses » aident à vendre, fait fortune. Il a acheté près de Grasse des terrains que le beau-père enthousiasmé lui rachèterait 60 ou 100 millions, pour faire une bonne spéculation. Alfred remonte dans l'estime des siens, après avoir été, près de vingt ans, méconnu. Après un intermède sentimental très inattendu avec une gamine de vingt ans dont il s'espérait aimé, Alfred retrouvera Fabienne, conquise et charmée ; l'estime générale ; et une double fortune... Comment veut-on que des acteurs même excellents nous fassent croire à ce conte bleu et... distors ? Claude Dauphin y est fêté. Il sait qu'il est parfait. Avec un certain contentement visible.*

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

LES SS FRAPPENT LA NUIT - Film allemand de R. Siodmak (A). Grand Prix du cinéma allemand 1957.

Film curieux, greffant adroitement une satire politique sur un thème policier : dépistage d'un maniaque de l'assassinat de femmes seules ; un anormal, un *minus habens* doté d'une vanité enfantine mais aussi d'une force prodigieuse dans ses mains d'étrangleur. Personnage composé de façon remarquable, d'ailleurs, et avec la plus grande économie de moyens par Mario Adorf.

C'est en 1944 qu'un policier démasque ce sadique, à l'occasion d'un crime qu'un innocent va payer. Les SS de la police d'Etat prennent l'affaire en main, comptant trouver dans les antécédents de l'homme matière à nouvelles répressions des bêtes noires du régime. Déconvenue : le maniaque est inattaquable racialement et politiquement. Dès lors, il faut étouffer l'affaire, un pareil monstre ne pouvant être un pur Allemand. Décision impliquant l'exécution d'un innocent, puisque la lumière ne pourra plus être faite sur son cas ? Bagatelle, quand le prestige du Reich est en jeu. Le policier, lui, n'est pas de cet avis et contrecarre courageusement les SS. Résultat : il est destitué et envoyé sur le front russe ; le vampire est liquidé, sans autre forme de procès ; l'innocent, faussement accusé de tentative d'évasion, est abattu.

Récit original, aux péripéties et incidences curieuses ; fils habilement noués ; style cursif, vigoureux ; images belles et souvent saisissantes ; acteurs apportant tout le piquant possible à leurs personnages ; atmosphère soigneusement reconstituée ; dialogue incisif. L'intérêt puissant et soutenu de cette histoire, son côté peu banal et la sobriété de la satire en font un très bon film.

L'AUBERGE DU 6e BONHEUR. - Cinemascope anglais, en couleurs (B), de Mark Robson

Mystère des vocations : Gladys, domestique anglaise, se sent appelée impérieusement à l'apostolat en Chine. Evincée pour manque de culture, elle économise et rallie un jour la très pauvre mission de ses rêves. Epreuves, dévouement, enthousiasme. Pour subsister, on ouvre *l'Auberge du 6e Bonheur*, où l'on raconte l'Evangile, sous forme d'histoires, pendant le souper des muletiers. Peu à peu, Gladys s'intègre à la communauté chinoise, conquiert l'amitié des gens, la confiance du gouverneur et l'amour d'un officier métis. Ce serait le bonheur si l'invasion japonaise ne détruisait l'œuvre et ne jetait Gladys dans la montagne, avec plus de cent enfants à sauver, à travers les lignes des envahisseurs, sans vivres et sous les bombardements aériens. Tâche qu'elle accomplira avant de songer à elle-même, c'est-à-dire à retrouver son officier dans les ruines de ce qui était devenu son foyer, sa patrie.

Ce film ne manque ni de noblesse dans sa simplicité, ni de mérites dans sa réalisation. L'atmosphère est pittoresque ; le cadre plausible, bien qu'entièrement artificiel ; la figuration abondante et typique ; le ton adroit, maniant souplement l'humour et le tragique. La destruction de la ville et le lent exode en montagne sont des morceaux excellents. Toutefois, deux heures quarante de projection, c'est un peu long, par instants.

Ingrid Bergman joue avec sincérité et sensibilité la belle figure de Gladys, personnage vrai. Curd Jurgens est plus simple que d'habitude. Quant à Robert Donat — de qui ce fut le dernier film — il s'est très bien fait le physique mandarinal de l'emploi, mais il dit et joue faux.

LA LOI - Film franco-italien (A) de Jules Dassin d'après le roman (*) de Roger Vailland

Le roman se recommandait par une peinture d'atmosphère d'une extrême finesse, par des personnages d'une vigueur et d'un caractère peu communs. Qu'en reste-t-il dans le film ? Pas grand-chose ; en tout cas rien qui soit comparable au modèle, bien que la ligne générale reste commune. Il m'eût d'ailleurs étonné qu'un Américain pût valablement comprendre, sentir et traduire un climat aussi typiquement méditerranéen. Ceci dit, le travail me paraît décousu, chaotique, déroutant parfois. Voyez Brigante, par exemple, si typique dans le livre et ici d'un flou déconcertant. La bande des *guaglioni*, petits chenapans pittoresques, est devenue d'une banalité extrême. Les amours de Mariette perdent tout leur piquant lorsqu'on substitue Lollobrigida à ce fruit vert de dix-sept ans et un sage agronome à Pippo, son soupirant de seize ans. Disparue, la scène d'amour si curieusement pudique de donna Lucrezia et de Francesco, dans la grotte sous le *trabucco* ! Escamotés, le climat d'espionnage mutuel de la petite ville et jusqu'aux délicieux jardins d'orangers où Mariette marquait Brigante au visage ! Seule une banale cabane subsiste. A part la scène féroce du jeu de la Loi, d'une tension extrême, tout me paraît manquer beaucoup de ce mordant dont débordait le roman. Et les accents italien et grec de Lollobrigida et de Mélina Mercouri, alors que tous les autres sont doublés, ce qui les dépersonnalise, d'ailleurs. Et puis, si ces deux-ci sont bonnes, Montand quelconque et Paolo Stoppa excellent, Brasseur a littéralement assassiné don César, le « désintéressé », et s'être fait la tête de Victor Hugo n'y change rien. M. L.

Fuyant sa mission bombardée, Gladys Aylward (Ingrid Bergman) mesure du regard la montagne qu'elle va devoir franchir avec cent enfants affamés à sa charge.

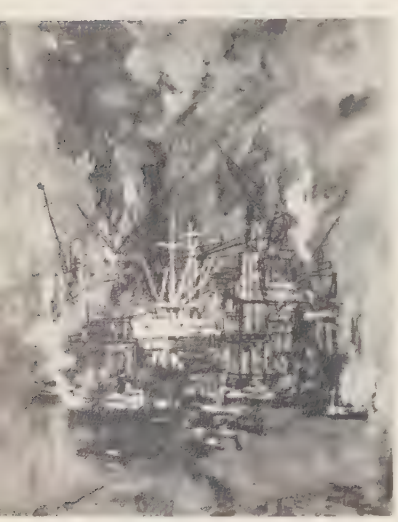
Au rythme de sa chanson, Mariette (Gina Lollobrigida) fait gaillardement reluire les bottes de chasse de son maître don César, sous le beau ciel lumineux d'Italie.

Un vampire doit savoir bien se dissimuler, à l'occasion. C'est ce que fait adroitement, sinon agréablement, Bruno Lüdke (Mario Adorf) pour échapper à une battue.

(A) *Adultes seulement.*
(B) *Toutes personnes.*
(*) *Gallimard.*

Photos : Athos-Films, 20th Century-Fox, Corona.

UTRILLO. « *Cathédrale* ». *1911*



MICHEL CIRY. « *Rotterdam* »

LOUIS LEYGUE. « *Le Mécanotaure* »

A la galerie Charpentier :
100 chefs-d'œuvre d'Utrillo.

Maurice Utrillo est mort il y a plus de trois ans, à Dax, achevant sur son lit de souffrance une gouache où, pour la dernière fois, il avait fixé la maison de la rue Cortot, un de ses plus chers souvenirs d'enfance. L'Etat, qui préfère actuellement réunir sur la cimaise du musée d'Art moderne quelques élucubrations de la « Nouvelle Peinture américaine », attendra-t-il encore longtemps pour rendre hommage au peintre génial de la Butte ?... En rapprochant 116 toiles du grand artiste à la galerie Charpentier, Raymond Nacenta répare cette injustice.

La place la plus importante est donnée aux tableaux les plus anciens. C'est normal, car ce sont incontestablement les plus prestigieux. Exécutés entre 1905 et 1914, *le Pont Saint-Michel*, *Notre-Dame pavoisée*, *la Place Saint-Pierre*, *la Rue de banlieue à Sannois*. Tous les *Lapins à Gil*, un des plus beaux *Moulin de la Galette* nous permettent de revivre d'abord la première époque *post-impressionniste* et ensuite la merveilleuse *période blanche* qui reste dans la vie de ce peintre le plus grand moment que l'artiste ait jamais connu.

Les débuts d'Utrillo en art furent un véritable balbutiement. Vers 1900, un médecin de Sainte-Anne, où il fit de si nombreux séjours, avait conseillé à Suzanne Valadon de mettre entre les mains du malheureux alcoolique, qui n'avait guère plus de 20 ans alors, des couleurs pour essayer de le distraire. Et voici que soudain le miracle s'accomplit ! Travaillant d'instinct, d'abord sur nature, à Montmagny, à Pierrefitte, à Montmartre, il transpose des paysages dans une touche rappelant celle de Pissarro, à laquelle, toutefois, il ajoute une secrète poésie. Et puis, d'année en année, s'étant habitué à interpréter des cartes postales, il reconstruit selon son cœur les églises ou les cathédrales de France, faisant « chanter » la matière sous une lumière dont il a le secret. Par un souci touchant de vérité, il ajoute du plâtre à ses murs afin qu'ils soient plus semblables à ceux qu'il a vus. Même de l'extérieur, parfois les vitraux de ses sanctuaires étincellent comme des pierres précieuses. A partir de 1924, il peuple ses paysages de neige ou ses rues montmartroises d'étranges personnages : « femmes à large croupe » aux vêtements désuets, « petits bonshommes à chapeau rond », comme seul a pu en inventer ce « peintre enfant » de génie.

Même dans les dernières années de la vie d'Utrillo, on trouve encore des chefs-d'œuvre quand, plongeant au fond de lui-même, il y puise l'émotion des jours anciens. Les organisateurs ont su nous le rendre encore plus vrai, plus vivant, en groupant près de ses tableaux des documents inédits. Deux contrats : le premier signé avec Delloue en 1914, le dernier, passé avec Paul Pétridès en 1955, sont un témoignage palpable de l'ascension vertigineuse d'Utrillo. Le second marchand n'a-t-il pas payé 100.000 fr. une toile pour laquelle le premier offrait difficilement un louis d'or ?...

La lettre à sa mère très aimée Suzanne Valadon est une des plus émouvantes qu'il ait jamais écrites ; il y dit à peu près ceci : « Toi, tu es digne du Louvre, moi de la maison de santé où mon effroyable vice m'a conduit. J'ai une volonté de fer. Je lutte. » Plusieurs photographies représentent l'artiste au travail. Entre 1927 et 1950, maintes fois je l'ai vu penché ainsi sur son chevalet, traçant d'abord sur la toile de grandes lignes très équilibrées et puis bâtissant l'œuvre avec patience. Exactement comme un artisan du passé, l'instinct guidait sa main prodigieusement habile.

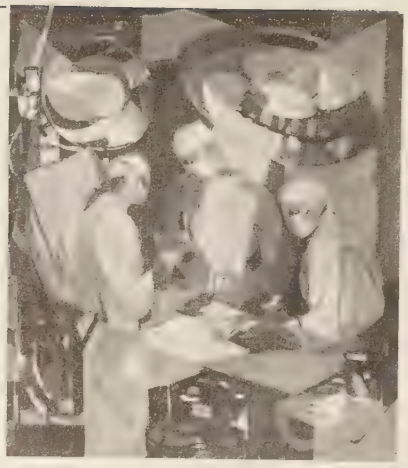
A GALLIERA, LES PEINTRES TÉMOINS DE LEUR TEMPS PRÉSENTENT : « L'AGE MÉCANIQUE ». *Poursuivant ses efforts pour que l'art reste en contact avec la vie, Isis Kischka, secrétaire général des Peintres témoins de leur temps, leur a demandé de traiter ce passionnant sujet : l'âge mécanique. L'actuelle exposition est nettement supérieure à celle de 1958, qui avait été consacrée aux « Parisiennes ». Tantôt les participants ont interprété des visions fantastiques de notre époque, tantôt, anticipant sur les événements, ils ont imaginé des scènes de la vie future. Parmi les meilleurs envois des invités habituels, nous avons remarqué Commère avec* la Gare de l'Est, *Cathelin*, le Derrick, *Lagru*, la Vie mécanique, *Carzou*, la Voie ferrée, *Yankel*, Vision nocturne, *Caillaud*, Mécanisme portuaire, *Paul Charlot*, Allegro, *Michel Ciry*, Rotterdam, *Hambourg*, les Hélicoptères, *Hilaire*, l'Opération chirurgicale, *Sarthou*, l'Aéroport, *Michel Rodde*, les Travaux du Rhône, *Terechkovitch*, le Frigidaire.

On a fait appel cette année à 34 nouveaux, et en particulier à deux artistes d'avant-garde : André Masson et Calder, auteur des célèbres Mobiles. *Picasso est là aussi avec les* Joutes. *La sculpture compte d'excellents représentants : Gimond, Leygue, Volti, Gilioli, entre autres. Il y a là un saisissant panorama de notre époque. L'homme y domine encore la machine, en attendant, comme le laisse prévoir Pressmane, qu'il se fasse écraser par elle.*

FRANÇOISE GILOT (GALERIE M. C. COARD). *Ayant vécu pendant près de dix ans dans l'ambiance de Picasso, Françoise Gilot avait quelque peu subi l'influence du maître de Vallauris. Dans ses dernières expositions, nous avions noté un souci de faire passer la forme au-dessus de tout. Les récents tableaux réunis à la galerie M. C. Coard montrent une plus juste répartition de la lumière sur les choses, d'où l'assouplissement qui caractérise des œuvres très importantes comme* le Canal Saint-Martin, l'Enfant au fauteuil, la Jeune Femme dans l'atelier. *Il y a une harmonie heureuse entre la composition très large (les grandes dimensions l'attirent) et la délicatesse des tons qui touche à l'« intimisme ». C'est plutôt chez Vuillard et Matisse et dans les toiles plus construites, chez Cézanne, que l'artiste puise son inspiration sans être victime de ses grands devanciers.*

SARTHOU (GALERIE MARCEL GUIOT). *Une grande sensualité se dégage de toutes ses impressions directement reçues en face de la nature. Sans doute ses aquarelles servent-elles à l'artiste pour la préparation de plus grands tableaux, mais elles sont déjà créations en elles-mêmes. Trois thèmes provençaux les inspirent :* les Pins, les Carrières des Baux, la Pointe-Courte, *joli village de pêcheurs sur un étang. Une fois encore Sarthou cherche l'équilibre entre les grands rythmes naturels entrecoupés de plans lumineux. La stabilité minérale des pierres s'oppose à la légèreté des pins, à la transparence de l'eau, à l'animation des filets et des barques.*

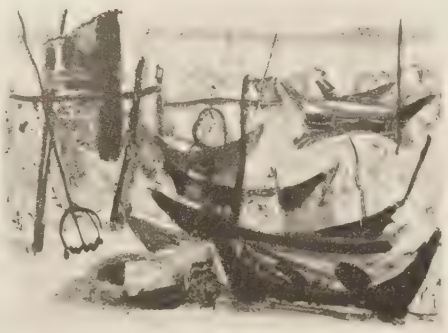
EPKO (GALERIE MONTMORENCY). *Il y a deux tendances chez ce jeune Hollandais, qui tantôt fait surgir ses fleurs, ses natures mortes d'une pâte très riche, tantôt, usant d'une matière plus lisse, obtient une harmonie délicate entre le graphisme et la couleur. Il travaille souvent par larges taches. Ses meilleures toiles sont celles où la composition est particulièrement serrée.* R. B.



HILAIRE. « *Opération chirurgicale* »

FRANÇOISE GILOT. *Nature morte à l'autoportrait.*

EPKO. « *La plage* »



SARTHOU. « *Barques sur l'étang* »

Photographies Duprat, Y. Hervochon, R. Maltête, M. Vaux.

LIVRES

PAR YVES GANDON

LE CIEL VOLÉ

Ce titre de poète éclaire un des livres les plus déchirants que j'aie lus depuis de nombreuses années. Les enfants qui ouvrent les yeux sur la vie ont droit aux joies de leur âge. Ils sont naturellement portés à embellir tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils touchent. La moindre incommodité, la gêne la plus furtive apparaissent à leur nature encore purement instinctive comme une trahison du destin. Le droit absolu au bonheur est inscrit dans leur chair de lis et de roses. Dès que l'enfant parle et comprend, la responsabilité des parents, des éducateurs s'aggrave. Il y a cependant des parents indignes, des bourreaux d'enfants qui frustrent leurs petits du ciel à eux promis sur terre. C'est une aventure de cet ordre que Claire Goll nous conte aujourd'hui dans *Le Ciel volé*. (Arthème Fayard, édit.)

L'œuvre de Claire Goll, qu'elle l'ait écrite seule ou en collaboration avec le regretté Yvan Goll, son mari, mérite qu'on s'y attarde. Elle comprend des poèmes, notamment *Poèmes d'amour*, *Dix mille aubes*, *Poèmes de la jalousie*, des romans comme le très réaliste *Une Perle* ou le très fantaisiste *Le Nègre Jupiter enlève Europe*, des traductions et des essais. Il me semble pourtant que jamais sa sensibilité n'a été si frémissante, son intelligence si aiguë, son style si ferme et si sûr que dans *Le Ciel volé*. La raison, d'ailleurs, en saute aux yeux dès les premières pages. Le récit est évidemment en très grande partie, sinon d'un bout à l'autre, autobiographique. L'enfant martyre dont Claire Goll conte la vie douloureuse, c'est elle-même. Il ne s'agit pas ici d'un roman, mais d'un témoignage où le sang court sous la peau avant de jaillir sous la main qui frappe. Et quel est ce bourreau inhumain, cet être monstrueux, ravalé au-dessous de l'animalité, puisque le sentiment maternel existe chez les bêtes ? C'est la propre mère de la narratrice, de l'innocente et hypersensible petite Clarisse. Comment les choses en sont-elles arrivées là ? Oh ! l'enfant n'y est pour rien. Les monstres sont nés tels et leurs premières victimes sont ceux-là mêmes qui devraient leur être le plus chers. C'est ainsi que, dès le premier chapitre, Clarisse est rompue de coups et perd une dent de lait, rocher qui pèse sur la langue, parce qu'elle est revenue de l'école avec trois minutes de retard. Et pourtant, l'enfant voudrait aimer cette mère infâme. « Comme j'aurais aimé pouvoir l'aimer ! » avoue-t-elle. Mais le moyen d'aimer une femme qui éprouve un sadique plaisir à heurter l'une contre l'autre les têtes de sa fille Clarisse et de son fils Alf, parce qu'ils cessent de se parler quand elle surgit devant eux ?

Pourquoi donc, mais pourquoi cette jolie femme, qui sent bon et qui s'habille élégamment, est-elle si cruelle pour le fruit de sa chair ? Peut-être parce qu'elle en veut à son fils et à sa fille de les avoir mis au monde. La sourde haine qu'elle porte à son mari, personnage sans méchanceté, effacé au possible, rejaillit sur les enfants qu'elle a eus de lui. Elle le trompe et ne lui pardonne pas de le tromper. Il la craint et n'ose intervenir pour défendre sa progéniture contre cette Clytemnestre. En conséquence, tous les moments de la vie de Clarisse sont empoisonnés. Elle est douée pour la musique et prend deux leçons de piano par semaine avec le maître de chapelle Knall. Mais la mère indigne a clairement fait entendre à ce professeur crasseux et malodorant que la moindre erreur devrait être punie par un coup de règle sur les doigts. Un jour cependant le magister emmène son élève à un concert spirituel où doit être exécutée la *Passion selon saint Matthieu* de J.-S. Bach. La petite en pleure à chaudes larmes, et ces larmes de bonheur tombent sur sa robe. Dès lors, la main de maître Knall ne lèvera plus jamais la règle.

Clarisse trouve-t-elle du moins quelque compensation sentimentale avec les autres membres de sa famille ? Nullement. La grand-mère est pire que la mère. C'est de cette aïeule desséchée que la bourrelle tient ses méthodes d'éducation et ses procédés de torture. L'étonnant chapitre intitulé *L'anniversaire de grand-mère* est digne d'un des modèles du genre, *l'Enfant* de Jules Vallès. Mais lisez aussi *Carnaval*, où l'enfant, déguisée en Pierrot lunaire, finit par être rouée de coups et, son costume blanc tout maculé de sang, ne participe pas à la fête. Un seul rayon luit pour Clarisse dans cette géhenne : son frère Alf est bon pour elle et fait tout ce qu'il peut pour la protéger contre l'hystérie maternelle. Un jour que la misérable, dans sa folie, a désarticulé un doigt de la fillette, il lève la main sur sa mère. Le conseil de famille décide aussitôt de l'expédier dans une maison de correction. Il s'enfuit et se suicide. Jamais Clarisse n'oubliera.

On a évoqué, à propos de ce livre, le *Poil de Carotte* de Jules Renard. Mais Jules Renard n'est pas allé si loin, et le *Ciel volé*, dans l'horreur qu'il suscite, contient des pages dont l'accent poétique ne permet pas de mettre en doute la sincérité de l'auteur. Tout cela est véridique, hélas !

Y. G.

LA DILIGENCE S'ÉLOIGNE A L'AUBE. - *L'émotion que l'on ressent à la lecture de ce roman de Mme Marcelle Lagesse n'a pas seulement pour cause qu'il a été écrit par une Mauricienne et publié à Port-Louis. Sa qualité est réelle, et j'y retrouve, dans une certaine nonchalance du récit, l'acheminement patient et pathétique de l'action vers son dénouement, un accent, une couleur propres à l'ancienne Ile de France. L'histoire se passe au siècle dernier. Nicolas Kubec, apprenti notaire à Saint-Nazaire, apprend un jour qu'un cousin, planteur à l'île Maurice, vient de mourir tragiquement et qu'il est son seul héritier. Aussitôt il plante là le notariat et embarque pour l'île où il chausse les souliers du mort. Il tombera également amoureux d'une délicieuse et redoutable créature, dont la responsabilité dans la mort du cousin François ne fut pas mince, et devra finalement renoncer à sa passion. Mais dans le même temps Mme Lagesse aura étoffé ce thème sentimental de toute une matière romanesque par où revit la perle de l'océan Indien. Il se pourrait qu'elle eût créé avec* La diligence s'éloigne à l'aube *quelque chose comme un style créole, fait de grâce languissante, de séduction secrète, d'odeurs de robes anciennes. Francis Jammes eût porté aux nues ce livre ravissant. (Editions Escalpon, île Maurice.)*

LA BONNE HUMEUR. - *Marc Bernard n'est pas un voyageur ordinaire. Les monuments le laissent froid, et je le soupçonne même de fuir les panoramas recommandés par les guides. Ce qui lui plaît, c'est de s'asseoir à Londres, à Amsterdam, à Palma de Majorque, et de regarder et d'écouter les indigènes. Il consent bien d'ailleurs aussi à se lever et à faire quelques pas dans les villes ou les campagnes, à condition qu'il n'y soit pas privé de la présence humaine. Il aime les concierges, les petits serins (jaunes), les pêcheurs, dont l'activité le surprend quand elle se borne à tremper un fil dans la Seine ; il entre volontiers en familiarité avec les petites gens qu'il préfère aux nantis. Il ne prétend pas épuiser le pittoresque d'un pays, mais ce qu'il en dit, d'autres ne l'avaient pas dit avant lui. Il y a chez lui quelque chose d'un Stendhal, avec le goût du paradoxe en moins et une « bonne humeur » qui conquiert tout de suite. Bref, le meilleur compagnon qui soit. Ce qui m'étonne un peu chez cet humoriste au cœur tendre c'est son amour de la corrida. Il est vrai qu'il est né à Nîmes. (Gallimard, édit.)*

CATHERINE. - *Un petit, très petit livre, dans la tradition d'*Adolphe *et de* Dominique. *Le narrateur rencontre une fort jolie femme séparée de son mari, Catherine, et fait d'elle sa maîtresse. Un an de bonheur, et le mari, installé en Argentine, rappelle l'amante. Elle reviendra une fois en France, y reverra son bien-aimé, retournera auprès de son mari, et mourra d'un accident de cheval. Ce récit sobrement conduit est celui d'une passion exemplaire et vaine. Il montre chez son auteur, M. Claude de Boisanger, le goût d'une psychologie qui n'aurait pas changé depuis Benjamin Constant et Fromentin. C'est très distingué. (Grasset, édit.)*

L'ECRIVAIN ET LA LIBERTÉ. - *Si Martin-Chauffier estime que l'écrivain ne peut se désintéresser des problèmes de son époque sans forfaire à sa mission, il tient que le même écrivain ne peut être engagé qu'à penser juste et à peindre vrai, sans se laisser imposer une opinion par la force. Dur et dense comme un diamant, ce livret d'un homme de haute conscience appelle à une méditation virile sur notre monde confus et tourmenté. (Edit. de la Baconnière.)*

Plaisir de la maison

Si les perfectionnements que nous offre le Salon des Arts ménagers 1959 tendent à simplifier toujours davantage les travaux, ils portent également sur le plan esthétique, comme en témoigne la Section Formes Utiles. Pour servir de préface aux quelques « vedettes » de l'Exposition, nous présentons deux séries de cuisines, les unes fonctionnelles, les autres décorées. Nos lecteurs pourront ainsi emprunter aux premières les récentes trouvailles de la technique ménagère, aux secondes les détails souvent raffinés qui en font le charme et la nouveauté.

cuisines fonctionnelles

1.

1. Les placards coulissants à fermeture automatique permettent un maximum de rangements. La poubelle **équipjet** basculante et tirante est d'utilisation silencieuse. Les surfaces de travail et la table arrondie sont recouvertes de **polyrey** uni ou décoré à la commande: il suffira à la maîtresse de maison de soumettre le tissu de son choix qui sera aussitôt plastifié et posé (Saint-Laurent). - **2.** Entretien facilité au maximum dans cette cuisine entièrement carrelée. Noter la commodité des fours superposés installés à bonne hauteur, le séchoir pour les torchons, les tiroirs aménagés et aérés, la hotte munie d'un aspirateur électrique, la planche pour couper pain et viande. (Cuisines sur mesures Harmand.)

2.

3 bis.

3.

3 et **3 bis.** Un demi-mur sépare la cuisine proprement dite du coin-repas. Une banquette arrondie fait face à la table ronde. Même mouvement pour le placard qui isole balais, torchons, tabliers et cumulus. Les divers éléments reposent sur des socles de ciment recouverts de mosaïque, ainsi le sol continue-t-il en forme de gorge pour éviter les infiltrations dues aux lavages à grande eau. (Harmand.)

uisines décorées

4 et **4 bis.** Un accord de tons bleus a été cherché en partant du carrelage qui revêt l'évier et toute la surface de travail. Différents pots à décor bleu également trouvent place près des paniers de fruits et du moulin à café ancien. Murs peints en turquoise claire. Buffet en bois fruitier ciré, table de chêne entretenue à l'eau de Javel, cuisinière à charbon avec ses cuivres ; un mur de briques sombres entoure le réchaud à gaz dont l'émail blanc aurait heurté l'harmonie générale. (Chez Lilette Pinsard, potier.)

5. Un rideau de plastique rouge vif dissimule le réchaud et l'évier de cette pièce qui redevient aussitôt salle à manger avec ses chaises peintes, son tapis romantique et sa table d'acajou. Recouvert comme les murs d'un gai papier lavable (de Nobilis), le réfrigérateur fait corps avec le mur du fond. (Chez Raoul Guiraud, décorateur.) - **6.** Les beaux matériaux ont présidé à l'installation de cette cuisine moderne mais non laboratoire. Meubles et portes en chêne verni plastifié, évier en Plexiglas rouge foncé et plaques incurvées en **polyrey** jaune, murs violets peints à l'huile, sol de marbre noir ; marbre blanc veiné de gris pâle en plaques accrochées, non fixées, derrière la cuisinière et le lavabo. (J. Laverrière, décor.)

4

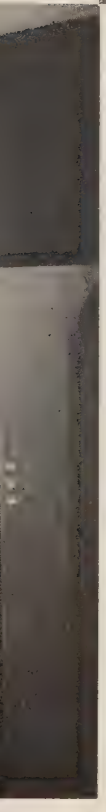
4 bis.

5.

7.

8.

9.



7. Une collection de poteries et faïences, des plus simples aux plus rares anime cette cuisine, petite et parfumée aux herbes de Provence. (Chez Jean-Denis Malclès, décorateur de théâtre.) -

8. La porte-fenêtre, inattendue dans cette cuisine, prend beaucoup d'importance. Elle est habillée de toile gris fer bordée de vichy grège, dans les tons du **dalami** posé au sol. Murs grèges, table recouverte de plastique noir. Une grille de cuivre isole la chaudière. (Jeanine Raynaud, décor-conseil.)

9. Une cuisine à haute fenêtre qui donne sur la rue de Seine est un décor en soi. C'est pourquoi une petite surface de travail carrelée comme l'entourage de l'évier a été prévue sous les vitres. Un grand placard, invisible sur notre photo, dissimule les objets usuels ; seules de belles poteries sont apparentes, sur une triple étagère de bois clair. (Chez J.-P. Hagnauer, antiquaire.) -

noté au Salon

1.

1. L'escabeau aux marches recouvertes de caoutchouc moulé antidérapant, tubes en métal inoxydable laqué de tons vifs. (Ad'hoc.) - **2. L'ensemble four,** à bonne hauteur, comportant deux fours superposés ; l'un possède un gril et une rôtisserie, l'autre, en forme de tiroir, cuit la pâtisserie. (Ferlitte.) - **3. Le meuble de salle de bains** posé sur le sol, à pieds chromés, portes pivotantes en glace, éclairage intérieur, grand abattant, recouvert de plastique. (Coméra.)

3.

2.

4.

5.

Deux machines à laver : 4. la première portant la marque Frigidaire. Elle n'est pas un robot classique ; il est possible à tout moment, dans le cycle total du lavage, de prolonger ou raccourcir à son gré certaines opérations. **5.** La seconde est très facile à déplacer grâce à son montage sur roulettes ; son couvercle, fermé, offre une surface de travail. (Diener.)

6.

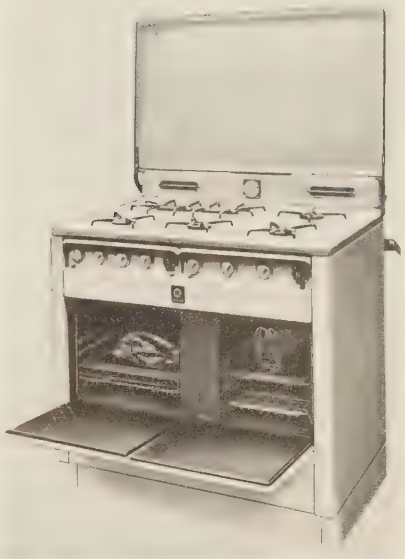
7.

6. Lavabo présenté l'an dernier en prototype, mis en vente cette année pour équiper les salles de bains de luxe ; son dessin est inspiré des formes du décorateur italien Gio Ponti. (Société Générale de Fonderie.) - **7. Le réfrigérateur** qui offre, comme on le voit, des possibilités maxima de rangement. (Diener.)

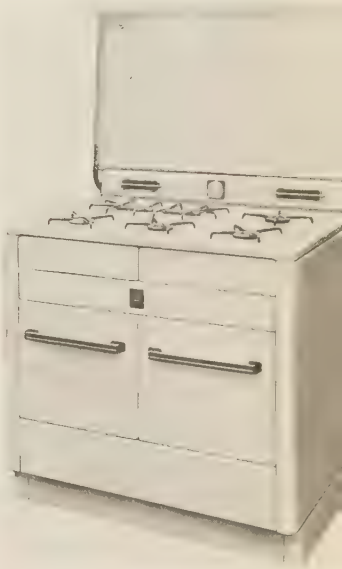
8. Des éléments de cuisine en plastique moulé, à larges plans de travail, d'entretien facile. (Mobilux chez Electro-Domestique Industriel.) - **9 et 10. La cuisinière** à cinq brûleurs, four-grilloir et vaste coffre à cassolerie formant étuve. (Idéal Standard.)

8.

9.



10.



Phot. Parnotte, Photothèque, Photo-Industrie, G. L. Ranson, Union-Color.

noté au Salon

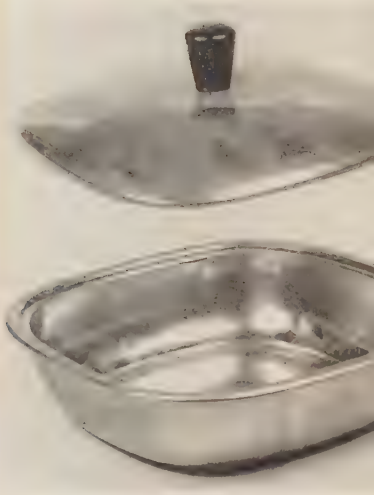
1. Longs et carrés, **les plats en Inox poli,** ou de préférence satiné, ont été dessinés pour accompagner certaines assiettes modernes qui ne sont pas toujours rondes. (Francinox.) - **2. Le moulin électrique** qui donne une poudre parfaitement régulière, laquelle n'adhère pas aux parois intérieures. (Calor.) **3. Le fer de voyage très plat** à la large semelle qui chauffe très vite et se règle au thermostat. (Calor.) - **4. Le légumier à couvercle** en Inox satiné. Ses créateurs le considèrent comme une forme de liaison entre ce qui existe et ce qui sera dans dix ans l'avant-garde. (Francinox.) **5.** Mêmes indications pour ce **couvert de ligne très sobre** qui prouve que la France n'a rien à envier sous ce rapport aux pays scandinaves. (Francinox.) - **6. La série de casseroles et sauteuses** qui n'attachent pas, grâce à leur fond « sandwich » : plaque de cuivre placée entre deux épaisseurs d'acier inoxydable ; la poignée mobile permet de saisir, porter et poser ces objets sans difficulté. (Uginox, au Couteau de Thiers.) - **7. Le radiateur parabolique,** poids plume : 1 kg 100 pour une puissance de 1.000 Watts. (Calor.) - **8. Le presse-fruits** dont on change simplement la petite calotte supérieure en plastique selon qu'il s'agit de citron, orange ou pamplemousse. Et le **hache-viande** bien équilibré grâce à sa poignée inclinée. (Moulinex.)

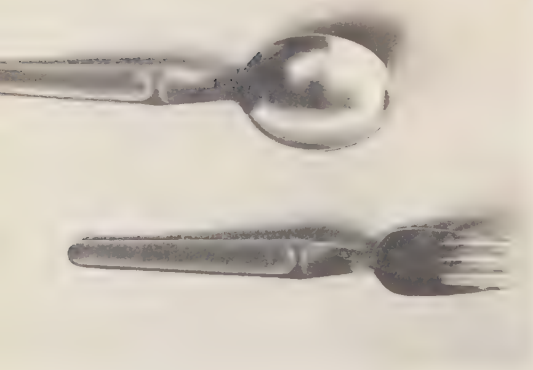
1.

3.

2.

4.

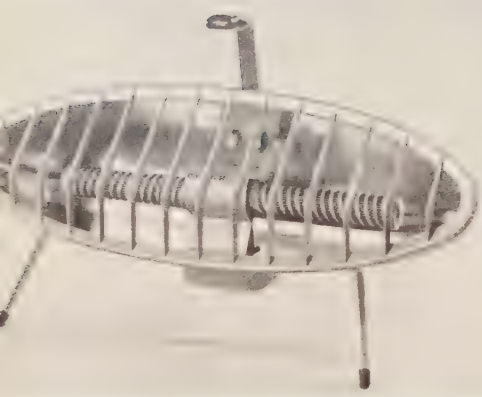




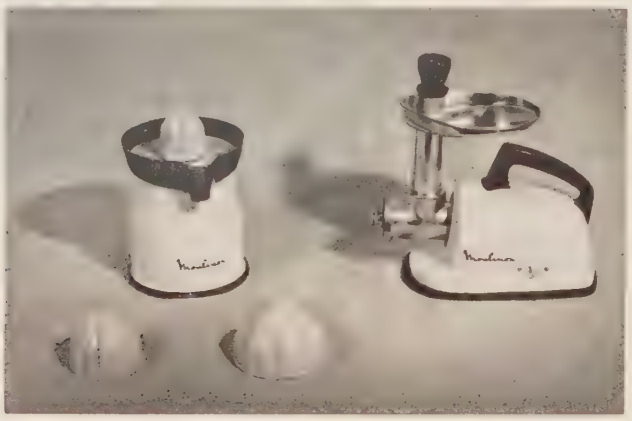
5.

6.

7.



8.



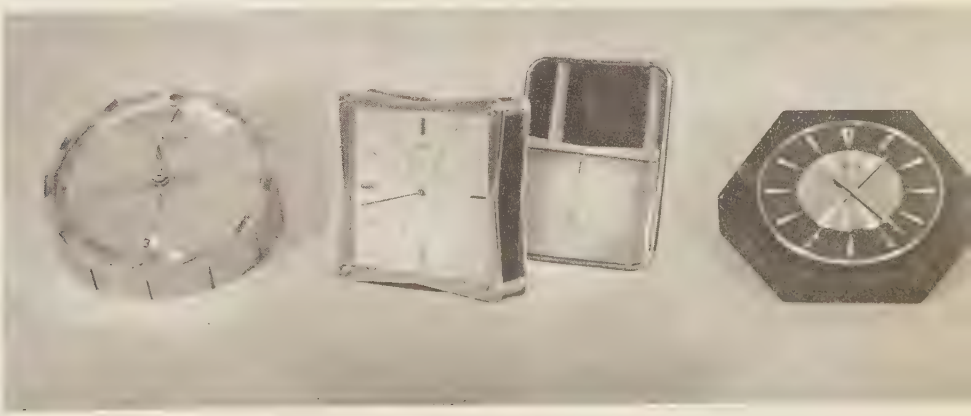
1.

Section formes utiles

Trois thèmes cette année ont été donnés aux concepteurs. **1. Les chaises.** Celle-ci, à l'armature de tube chromé, est garnie de simili-cuir sur mousse de latex, démontable et lavable ; sa grande souplesse vient de ce que les supports d'assise et de dossier sont en fils ronds soudés comme un grillage. (Dupré et Perrin.) - **2. Les couteaux de cuisine.** Un tiroir d'office bien équipée doit comprendre : des couteaux à pain, tranche-lard, de chef, filet de sole, office, à huître, à canneler oranges et citrons, à décorer les légumes, à pamplemousse, économe et à fruit, cisaille à volaille, hachoir courbe, râcle-beurre, pince à olive, serpette à marron, roulette à pâtes, fusil de ménage, vide-pomme, cisaille à poisson, grande fourchette. (Dehillerin.)

2.

3



5.

4.

Les réveils et pendules. 3 et **4.** Les deux aspects, face et dos, de la première pendule à transistor et balancier circulaire: les aiguilles sont lumineuses, le mouvement silencieux, l'exactitude et la régularité de marche impeccables. (Jazz.) - **5.** Le réveil presse-papier, la pendulette à deux cadrans — lisible pile ou face — et le réveil de bureau à monture cuir ont été sélectionnés pour leurs formes étudiées ; il existe aussi ceux qui donnent l'heure internationale, à mouvement visible, etc. (Jaeger et Lecoultre.)

Plaisir de la maison *(fin).*

RALLYE - BOUTIQUE

Les objets figurant sur cette page ont été sélectionnés par notre rédactrice en toute indépendance et sont présentés à titre gracieux. Prix indiqués sous réserve de modifications éventuelles.

PHOTOGRAPHIES J. ET F. BEYDA

1.

2.

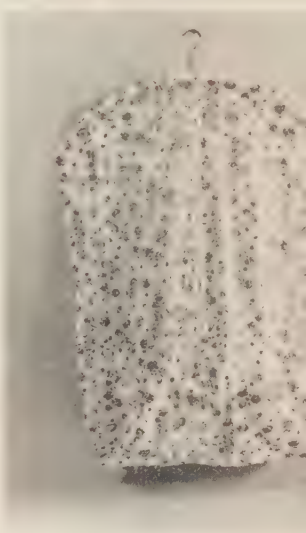
1. Le porte-sac à provisions peut également recevoir la bouteille de Butane et servir de poussette au bébé ! En métal inoxydable, **5.750 frs,** à **La Demeure Moderne,** 9 bis, rue de Maubeuge. **2.** Économie : l'aspirateur-cireuse pour le prix d'un simple aspirateur, **49.900 frs,** à **La Cuisine,** 2, rue de Miromesnil. **3.** Le porte-chaussures en métal laqué trouve place dans une penderie ; il permet l'aération complète des souliers, **3.025 frs,** à **La Demeure Moderne. 4.** Une chaîne règle l'écartement de ce support en métal pour plateaux de toutes tailles, **3.500 frs** et **2.990 frs** à **La Cuisine.**

3.

4.

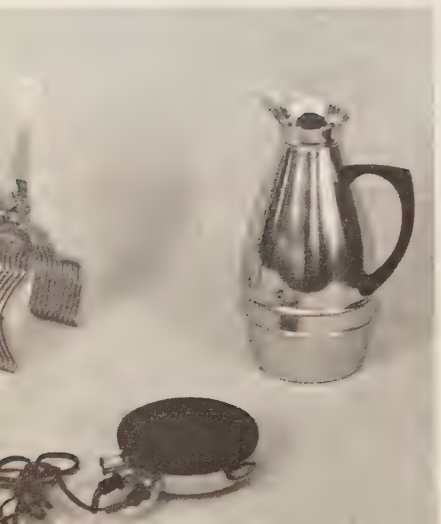
5.

6.



5. Autre rangement pour les chaussures, entièrement plat, en Polysac imprimé, qui s'accroche aisément à un battant de porte, **1.800 frs. 6.** Le sac à linge, lui, s'accroche dans la penderie, grâce à sa monture porte-manteau. Fermetures Éclair verticale au centre, et horizontale au fond permettent de l'emplir et le vider facilement. **990 frs** chez **Plastiques,** 5, rue de Miromesnil. **7.** La verseuse en « inoxal » doré mat conserve les liquides froids ou chauds (**9.800 frs**), le « manutranche » en aluminium permet de maintenir le rôti en le coupant (**1.200 frs**) et le réchaud tous courants est d'un encombrement minimum (**2.980 frs**) à **La Carpe,** 14, rue Tronchet.

7.



8. Le couteau suédois « attaque bien » grâce à son manche remontant et non dans le prolongement de la lame, **2.400 frs,** à **La Cuisine.** Le large voyant de ces boîtes à épices en métal laqué signale la fin des réserves, **370 frs** et **575 frs** à **La Carpe.**

8.

SAVEZ-VOUS . . .

... ce que fut le « porte-plume » de nos ancêtres ?

Verba volant. Depuis que les peuples se sont créé un langage, depuis qu'ils sont parvenus à exprimer leur pensée avec des mots, ils ont eu le souci d'en fixer le caractère essentiellement fugitif. Ayant inventé l'écriture (le premier alphabet date des Phéniciens), ils confièrent à des matériaux durables la mission de lui faire franchir les siècles. C'est de pierre que furent les « Tables de la loi », où Moïse consigna les ordres de Dieu. Job, d'après la Bible, se lamentait de ne pouvoir, dans sa pauvreté, « inscrire ses discours avec un poinçon de fer sur des lames de plomb ou avec un burin sur la pierre ». Voici donc décrits l'instrument et le support. Les Romains, qui croyaient leur empire immortel, gravaient dans le bronze les termes des décrets, des traités, des accords de frontières et constituaient ainsi de pesants livres conservés dans les archives de l'Etat. En Grèce, Solon, plus modeste, fixa en l'an 600 avant J.-C. les articles de la loi athénienne sur des planches.

Quelle que fût la matière employée, un outil tranchant s'imposait. Le premier « porte-plume » fut donc un ciseau, un poinçon ou un burin. Qu'on ne s'étonne point si le métier d'écrivain était moins répandu qu'aujourd'hui : écrire représentait un travail manuel lent et pénible. Voilà pourquoi les anciens, cherchant un procédé plus rapide et plus souple, généralisèrent l'emploi des tablettes recouvertes de cire ; les caractères étaient tracés au moyen d'un style : instrument de fer, d'airain, d'argent ou d'os, dont une extrémité très effilée servit à bien des crimes, et dont l'autre, en forme de spatule, permettait les corrections en étalant la cire. L'auteur du « Livre des Rois » dans l'Ancien Testament connaissait déjà ce procédé puisqu'il met ces mots dans la bouche de Jéhovah : « J'effacerai Jérusalem comme on efface sur des tablettes. » Hérodote et Démosthène maniaient si bien le style, et après eux tant d'auteurs, que le mot finit par désigner la manière même de s'exprimer.

Vers le début de notre ère, le parchemin et le papyrus, déjà employés en Orient et en Egypte, se répandirent en Occident (le plus ancien document sur parchemin, daté de 677, est un diplôme royal de Thierry III, fils de Clovis II), ce qui modifia les techniques. Avec une encre épaisse, on employa le roseau taillé et fendu — le calame — et le pinceau. Mais le support coûtant fort cher, on le remplaça souvent par des planchettes enduites de céruse, par de la peau tannée ou même de la toile. Ce n'est qu'au Ve siècle que, dans le monde romain, apparut la plume d'oiseau qui fut définitivement adoptée au Xe siècle et dont le règne dura jusqu'en 1830 : plumes d'oie, pour l'écriture ordinaire, de vautour, de cygne, de corbeau, pour les manuscrits calligraphiés.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, un Français, J. Arnoux, inventa la plume d'acier et de laiton (ayant pour ancêtre le roseau à bout d'argent des patriarches de Constantinople), mais dont l'usage ne se généralisa qu'après la Restauration. La première fabrique, montée à Birmingham en 1816, mettait en circulation, vers 1873, quatorze millions de plumes par semaine. A partir de 1846, la France eut aussi son usine — la firme Blanzy — installée à Boulogne.

Avec l'emploi intensif du stylographe, la plume n'a pas cessé de vivre ; faite de métaux riches, comme l'or, elle a au contraire acquis une qualité nouvelle : la durée.

LA MAZÈRE.

1.

2.

1. Jeune romaine portant un style et des tablettes. (Fresques de Pompéi.)

2. Erasme écrivait avec un roseau taillé : le calame. (Portrait par Holbein. Fragment.)

3. La plume d'oiseau fut employée jusqu'au milieu du XIXe siècle. Voici le matériel d'un homme de lettres. (« L'Écrivain », par Metsu. Fragment.)

3.

Photographies Giraudon.

Voici le troisième et dernier « épisode » de notre concours. Il est présenté comme les deux précédents avec la seule différence qu'un nombre de points variable, allant de 5 à 20, par multiple de 5, est appliqué cette fois-ci aux 40 questions qui comportent ainsi 420 points. Avec les 80 des deux premiers épisodes, le nombre total des points est donc de 500.

Cette formule nous permettra, espérons-le, de départager plus aisément les concurrents, mais ces derniers sont si habiles et si érudits — l'expérience de l'an passé nous l'a confirmé — qu'il se trouvera peut-être encore quelques ex-æquo. Dans ce cas, nous devrons avoir recours à la traditionnelle question subsidiaire prévue au règlement.

D'autre part, certains concurrents se sont étonnés que nous ayons fixé la date du 26 mars pour l'envoi des réponses, mais nous avons estimé qu'il était préférable de clore le concours avant les fêtes de Pâques, pendant lesquelles beaucoup de nos lecteurs ont l'habitude de s'absenter.

Enfin, nous rappelons aux concurrents que les numéros se rapportant aux questions sont placés immédiatement après le mot qu'il faut définir.

NOTRE CONCOURS

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — « Plaisir de France » organise un concours dont les trois épreuves paraîtront dans les numéros de janvier, février et mars 1959. Tous les lecteurs, abonnés ou non, peuvent y prendre part, à l'exception des membres du personnel de la revue et de leurs familles. Un même concurrent peut envoyer plusieurs réponses, mais seule la meilleure sera retenue pour le classement par le jury.

ARTICLE 2. — Les réponses aux différentes épreuves devront être rédigées sur des feuilles spécialement imprimées à cet effet et qui seront encartées dans la revue.

ARTICLE 3. — Chaque question sera affectée d'un nombre de points dont le montant sera porté sur les bulletins-réponses. Le classement final se fera d'après le nombre de points obtenus par les concurrents. Une question subsidiaire départagera s'il y a lieu les ex-aequo.

ARTICLE 4. — Les trois bulletins devront être expédiés en une seule fois à « Plaisir de France » - Service Concours - 13, rue Saint-Georges, Paris IX^{e}. La date limite des envois est fixée, **quel que soit le lieu d'expédition, au 26 mars 1959.** Le cachet de la poste fera foi.

ARTICLE 5. — Le jury, dont fera partie M^{e} Morin, huissier, établira le classement final. Il sera habilité, s'il est nécessaire, à prendre toutes dispositions pour établir un classement en fonction du mérite. Les concurrents, par le fait même de leur participation au concours, admettent les termes de ce règlement et les décisions du jury. Sauf en cas d'erreur dans le texte d'une question, aucun renseignement ne pourra être donné aux concurrents, soit par lettre, soit par téléphone.

ARTICLE 6. — Un exemplaire de ce règlement, le texte et les solutions du concours sont déposés chez M^{e} Morin, huissier-audiencier près le Tribunal de la Seine.

N. B. — Le concours sera doté de deux cents prix qui sont énumérés au dos du bulletin-réponse.

3^{e} ÉPISODE

Conversation familiale, un soir, chez les Exupert.

PROFESSEUR E. - En dépit des injures du temps et des guerres, des déprédations des hommes, la France est riche de trésors. Ses églises renferment d'historiques joyaux. Une ville (81) célèbre tous les ans, en août, la fête de la « Récupération de la Sainte Coupe », précieux ciboire de vermeil qui fut dérobé, puis retrouvé, et qui échappa à la tourmente révolutionnaire grâce à un orfèvre qui le remplaça par son poids d'argent.

FLORENCE. - Dans l'église d'un bourg (82) se remarquaient les statuettes en argent de Louis XI et de ses trois fils, ainsi qu'une poule d'or, de grandeur naturelle, avec douze poussins de même métal, sur une table de marbre. Une reine devait avoir une reconnaissance particulière envers la plus insigne relique de ce trésor.

GENEVIÈVE. - Ailleurs, on vénère la statue, étincelante d'or et de pierreries, d'une sainte qui est aussi la patronne d'une grande ville étrangère, où une chapelle lui est dédiée dans son édifice (83) peut-être le plus glorieux.

BERNARD. - Le trésor d'une très illustre abbaye remplissait six armoires. On y voyait l'une des cruches des noces de Cana, le gril de saint Laurent, la lanterne que tenait Judas au Jardin des Oliviers, le cor de Roland et l'épée de Turpin, une corne de licorne, un ongle de griffon et la lance du roi Dagobert — à défaut de sa culotte !

PROFESSEUR E. - On dit que les moines sauvèrent une partie de ces richesses, qui furent dissimulées dans un village (84) au plus profond des souterrains d'une propriété appelée « La Dîmeresse ». Elles y seraient toujours !

BERNARD. - A vous de trouver !

GENEVIÈVE. - Dans une chapelle (85), on peut considérer comme réel trésor ce seul Christ, encore recouvert de traces jaunâtres de peinture, qu'immortalisa un artiste dans une œuvre aujourd'hui newyorkaise.

BERNARD. - Où allons-nous !

PROFESSEUR E. - Certains musées ont hérité des dépouilles d'établissements religieux. Une œuvre grandiose faisait la gloire d'une abbaye (86). On l'avait placée au fond du chœur, auquel on accédait par quarante degrés de marbre blanc. A la Révolution, le chef-d'œuvre fut transporté dans le « salon académique », devenu musée, d'une ville voisine.

GENEVIÈVE. - Il arrive que des tableaux échappent à l'attention. Pourriez-vous me dire, par exemple, où se trouve le portrait de la cantinière Joséphine Savarre, dite Fifine, qui pose au milieu des troupes qu'elle a mission de désaltérer devant un monument (87) bien connu?

FLORENCE. - La France regorge de musées de tous genres. L'un d'eux expose 96 sanguines du même peintre (88).

BERNARD. - Dans un lieudit (89), près d'un château très visité, on a rassemblé tout ce qui a trait aux diligences, aux maîtres de poste, aux postillons.

PROFESSEUR E. - Savez-vous que, sous le signe de la vivacité, la mairie d'un chef-lieu de canton (90) abrite un des plus beaux ensembles de peinture moderne qui se puisse voir?

BERNARD. - Puisque nous parlons peinture, j'ai remarqué que dans une ville était né un artiste, « peintre délicat des grâces féminines », et dont le père était d'origine étrangère. Une grande vedette (91) de cinéma lui serait apparentée.

GENEVIÈVE. - Le nom du peintre peut d'ailleurs s'orthographier comme celui de la vedette ou différemment.

PROFESSEUR E. - Autre mystère : une héroïne (92) légendaire défendit, encore qu'elle fût musulmane, une ville du territoire métropolitain !

FLORENCE. - « Rien » n'aurait pu sauver de l'oubli, sans la sollicitude contemporaine, l'œuvre d'un écrivain (93) qui, retiré dans sa ville natale, s'y fit une solide réputation d'excentricité.

GENEVIÈVE. - Vous parlez par énigmes. Je connais, moi, sur un des hauts lieux de France, un château (94) qui a la mauvaise habitude de changer de place, par magie, pour dérouter sans doute les amateurs de ruines.

BERNARD. - Le seigneur d'une localité (95), curieuse par sa topographie, mourut au siège de Saint-Jean-d'Acre (il était beau-frère d'un roi de France). Au moment même où il expi-

RECTIFICATION : *Au début du 1er épisode (N° de Janvier), dans le texte définissant la question 3, une erreur d'impression nous a fait écrire « Artémise » au lieu de « Artémire ». Dans la définition de la question n° 41 (N° de Février), lire « Serpent » au lieu de « Sirène ».*

PLAISIR DE FRANCE
- Concours 1959 - MARS

BULLETIN RÉPONSE N° 3

NOM :

ADRESSE :

CASE RÉSERVÉE AU JURY

	Réponses	NOMBRE DE POINTS		Réponses	NOMBRE DE POINTS
81		5	101		5
82		10	102		10
83		10	103		5
84		15	104		20
85		20	105		10
86		10	106		10
87		20	107		5
88		5	108		5
89		10	109		10
90		15	110		5
91		20	111		5
92		10	112		10
93		15	113		5
94		10	114		10
95		5	115		15
96		5	116		10
97		5	117		20
98		10	118		15
99		10	119		20
100		5	120		10

TOTAL

Voir liste des 200 prix au verso.

LISTE DES 200 PRIX

PREMIER PRIX

UN MOBILIER

(valeur 500.000 francs)
à choisir chez un grand Décorateur-Ensemblier

DEUXIÈME PRIX

UN BIJOU

(valeur 200.000 francs)
à choisir chez un Joaillier de la place Vendôme

TROISIÈME PRIX

UN RADIO-ÉLECTROPHONE Haute Fidélité

(valeur 125.000 francs)

QUATRIÈME ET CINQUIÈME PRIX

UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

(valeur 60.000 francs)

6e au 10e prix

UNE MONTRE DE MARQUE
(valeur 35.000 francs)

11e au 20e prix

CRISTALLERIE DE LUXE
(valeur 25.000 francs)

21e au 50e prix

MAROQUINERIE DE LUXE
(valeur 10.000 francs)

51e au 100e prix

UN OUVRAGE D'ART
(valeur 5.500 francs)
à choisir dans nos collections
sur le Théâtre et la Décoration

101e au 150e prix

UN FLACON DE COGNAC
d'une grande marque

151e au 200e prix

UNE CÉRAMIQUE D'ART

PERSONNAGES :

Professeur Exupert, de l'Académie de Médecine ; son violon d'Ingres est l'archéologie.
Florence, sa femme : éprise de littérature.
Geneviève, leur fille : l'âge de Juliette et la chevelure d'Ophélie ; croit aux fées.
Bernard, leur fils : prépare l'École Centrale ; envisage l'avenir avec réalisme.

TOURISTIQUE 1959

« Trésors et mystères »

rait, on vit évoluer, au-dessus des murailles de son château, une fantastique charge de cavalerie.

Geneviève. — Plus touchante encore est la légende des étoiles que virent tomber un soir, dans une fontaine, Geoffroi Martel et sa femme Agnès. Une abbaye (96) fut fondée en ce lieu prédestiné.

Professeur E. - Ailleurs, c'est une impératrice (97) d'Occident qui décida de bâtir un monastère au point où elle avait vu une ourse gratter la terre. Tout dans la localité rappelle cet animal.

Bernard. - Ce n'est pas une ourse, mais une Grenouille qu'on visite dans une autre ville (98).

Professeur E. - Mais cette Grenouille n'a reçu sa forme définitive que sous le règne du Bien-Aimé. Elle charma un philosophe.

Florence. - Le Diable sait aussi se manifester, comme en ce château (99) qu'il se chargea d'entourer, en une nuit, d'un mur de 14 de nos actuels kilomètres en commençant par les deux extrémités. Le châtelain, cosignataire du marché, devait recouvrer son âme s'il parvenait à s'échapper aux premières lueurs de l'aurore : il réussit bien à franchir la clôture, au galop de son cheval, au moment où les deux tronçons se rejoignaient, mais la queue de la monture demeura prise dans la maçonnerie. Il fallut la couper.

Bernard. — La présence du Malin ne semble pas avoir eu trop de répercussion sur la destinée des augustes personnages qui ont habité cette demeure.

Professeur E. - L'une (100) des églises d'une capitale provinciale possède un magnifique tableau qui, en dépit de son sujet, m'a toujours paru entaché d'hérésie. L'ange porte des ailes de hibou ; le rais de lumière émanant de Dieu le Père effleure, avant d'atteindre la Vierge, un singe sculpté sur un lutrin ; des vampires se distinguent dans le décor architectural ; des plantes maléfiques accompagnent les lys traditionnels et de louches personnages se dissimulent derrière les piliers de la nef.

Florence. - Les procès de sorcellerie étaient pourtant fréquents dans l'ancienne France. Sous le règne de Louis XIII, un prêtre, accusé d'avoir ensorcelé tout un couvent d'ursulines, fut brûlé vif dans une ville (101) qu'une récente affaire judiciaire a replacée sur la sellette.

Professeur E. - Vers la même époque, un kabbaliste, protégé de Richelieu, fut mis à la tête d'un prieuré (102), merveille d'architecture, situé à proximité d'un lieu où, là aussi, s'est déroulée une affaire criminelle qui a bouleversé l'opinion publique.

Bernard. - Puisque nous en sommes aux faits divers, vous souvenez-vous de la transposition à l'écran de l'histoire d'une tragique auberge (103) où un acteur célèbre, dans un rôle de moine, avait maille à partir avec les hôteliers?

Geneviève. — Quel est donc l'établissement, ancien monastère, où fut traitée, avant l'homme à l'oreille coupée, une empoisonneuse (104)?

Professeur E. - Le fantastique se rencontre, en France, au détour des chemins. Dans un chef-lieu de canton (105) un original avait demandé à être conservé, après sa mort, dans de l'alcool. Il suffisait de cogner à une vitre de la cuve-tombeau pour voir apparaître ce ludion d'un nouveau genre !

Bernard. - En 1837, sous la collégiale d'une petite ville (106), on a découvert une trentaine de corps momifiés. Il s'agit sans doute de victimes des guerres de religion.

Florence. - N'est-ce pas le caveau que dans un roman (107) un personnage pittoresque fait visiter et où se trouvent « des femmes avec des bonnets perchés en haut des squelettes, un bossu, un géant et même un bébé »?

Professeur E. - Non, l'auteur de ce roman situe ailleurs ses vingt-six momies, encore qu'elles pourraient être identifiées avec d'autres, celles, bien connues, d'une ville (108) qui doit beaucoup à un Louis.

Bernard. - On vous montrera un squelette de plus de deux mètres (mais je le soupçonne d'avoir été falsifié), dans les catacombes (109) découvertes par hasard, après un orage, à proximité des ruines d'un théâtre, de thermes, d'un temple gallo-romains et d'un prieuré bénédictin.

Professeur E. - France aux trésors, France de la grande et des petites histoires, du rêve et de l'imprévu! C'est un preux (110), dont l'épopée se raconte en 130.000 vers, qui part au Bout du Monde et y fonde un monastère.

Bernard. - C'est un colonel général de l'infanterie qui fait peindre à fresque, dans son château (111), les principaux personnages, fort dévêtus, de la cour de Charles IX.

Florence. - C'est un poète « qui fut tout et qui ne fut rien », et dont le nom de famille tire son origine d'un lieu situé dans une (112) de nos plus belles anciennes provinces.

Professeur E. - C'est un intendant (113) qui détourne, pour alimenter son château d'eau, une partie des eaux communautaires d'un acqueduc.

Bernard. - Que d'eau ! Que d'eau ! aurait pu s'écrier Mac-Mahon s'il avait vécu à cette époque.

Florence. - C'est un artisan (114) qui sculpte, en plein cœur de chêne, toute la parure de bois d'une église de la région de Chaminadour.

Professeur E. - C'est une Tour de Monaco qu'on s'étonne presque de découvrir dans un chef-lieu de canton (115) à quelque 400 kilomètres à vol d'oiseau de la Tête de Chien.

Florence. - C'est le frère prodigue, mort à vingt-neuf ans, enseveli dans son village (116) aux côtés de la sœur épistolière.

Professeur E. - C'est aussi une localité (117) dont les monuments gardent le souvenir d'un peuple ami, alors ennemi, et où l'on vous montre avec fierté le tombeau du soi-disant général Mac Haren.

Bernard. - C'est encore une statue grossière dénommée « Cougnotou », aussi fameuse pour les habitants d'un bourg (118) que le fastueux tympan de son église.

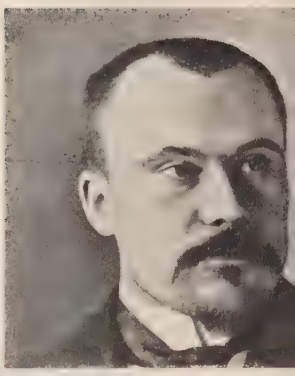
Florence. - C'est un grand pardon, pour lequel un dramaturge (119) a écrit un mystère de circonstance, et qui se célèbre dans une localité chaque fois que la fête patronale tombe un dimanche.

Geneviève. - C'est, puisqu'il faut bien en finir, un château (120) où le capitaine de la meute royale reçut la future « Madame Quatorze » et la Belle des Belles: celle-ci a donné son nom à la tour qu'elle habitait et au bassin dans lequel elle se baignait.

L'ALBUM DE MON PÈRE

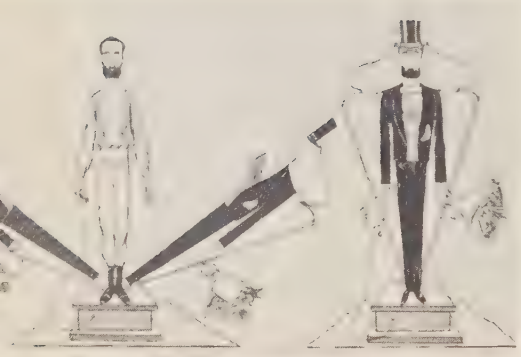
MARS 1906

Les généraux d'Amade et Lyautey. De retour à Oran, après avoir dispersé les bandes de Chaouïa marocains qui dévalisaient paysans et caravanes, le général d'Amade s'entretient avec le général Lyautey. « Grâce à une activité inlassable, cet officier apporta l'ordre et la paix à des populations qui n'avaient connu qu'anarchie et désordre. » (Le Monde Illustré.)



Raymond Poincaré, sénateur de la Meuse, vient d'entrer à l'Académie française. « Le seul titre, a-t-il dit, que j'aie peut-être mérité, c'est d'avoir conservé, comme un héritage sacré, le respect, la religion, la dévotion de la langue française. » (L'Illustration.)

Alexandre, héritier de la couronne serbe. Un fait étrange vient de se produire à Belgrade : le valet de chambre du prince héritier Georges s'est tué en faisant une chute dans l'escalier du Palais. Des personnes malintentionnées ayant laissé entendre que le prince n'était pas étranger à l'accident, celui-ci a déclaré alors renoncer à ses droits au trône en faveur de son frère Alexandre (qui régnera sous le nom d'Alexandre Ier de Yougoslavie et sera assassiné à Marseille, en 1934). (Le Monde Illustré.)



Le dessinateur Caran d'Ache est mort, qui, pendant tant d'années, réjouit les Français de sa verve. Voici un de ses dessins les plus célèbres : « le Voyage du président Sadi Carnot. » Dans la bande du haut, le dessinateur campe la figure du rédacteur au « Figaro » Charles Chincholle, qui, habitué à accompagner le Président, avait fini par prendre toutes ses aises. En bas sont évoquées la raideur et la correction légendaires de Sadi Carnot dont les chansonniers de Montmartre avaient rendu célèbre « l'habit de zinc ».

La mode de printemps. Voici les chapeaux fleuris ou emplumés ; charmants jardins seyant à nos élégantes. A gauche : chapeau en crin noir avec dessous coulissé rose, garni de velours noir et de roses. A droite : chapeau en paille d'Italie garni de roses et de velours vert (de chez Lewis).

JE CHOISIRAIS
La ville ayant
Le plus beau nom, le plus seyant
De mon royaume,
Et ce nom-là lui donnerais
Pour qu'il soit le DUC DE VENDOME
(Ainsi parle Henri IV de son fils CÉSAR DE VENDOME)

VENDÔME

PETITE CITÉ ... GRAND NOM

LES MONUMENTS ET LES SITES :

LE CHATEAU (X^e^ à XV^e^ siècle)
avec ses jardins fleuris et l'admirable panorama sur la ville et la vallée.

L'ÉGLISE — ABBAYE DE LA TRINITÉ
avec sa jolie façade gothique, son clocher du XII^e^ siècle, ses vitraux et ses stalles.

LA PORTE SAINT-GEORGES

LE LYCÉE RONSARD
ancien Collège des Oratoriens, fondé en 1623 par César de Vendôme, qui compte parmi les plus célèbres de ses anciens élèves le maréchal de Rochambeau et Honoré de Balzac.

LE CLOCHER SAINT-MARTIN, LA PORTE D'EAU
ET L'HOTEL DU SAILLANT qui fut la demeure des DU BELLAY.

LE MUSÉE
qui contient d'importantes collections préhistoriques et gallo-romaines, un bel ensemble de faïences, des salles consacrées aux fresques, au folklore vendômois et à l'histoire locale.

LES JARDINS SUR LE LOIR

LES MONUMENTS SONT ILLUMINÉS TOUS LES SOIRS, EN ÉTÉ

•

LES GRANDS HOMMES VENDOMOIS :

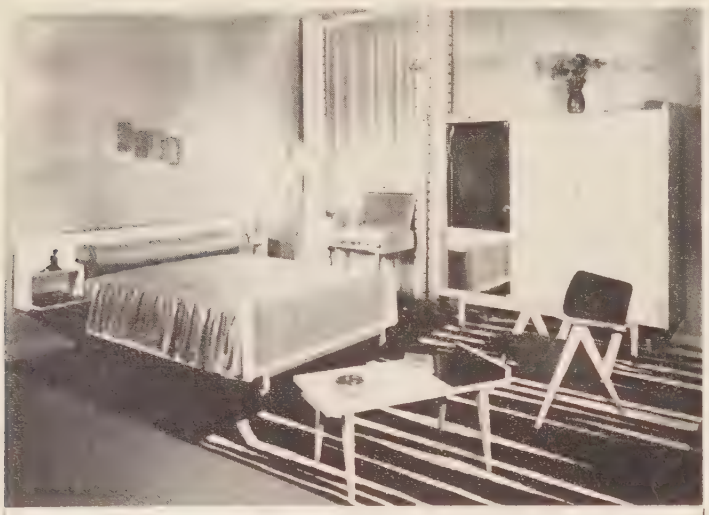
PIERRE DE RONSARD - HONORÉ DE BALZAC - LE MARÉCHAL DE ROCHAMBEAU

•

SES AUBERGES - SES HOTELS - SA GASTRONOMIE

— LA VALLÉE DU LOIR —

Renseignements au SYNDICAT D'INITIATIVE, à la Tour Saint-Martin, place Saint-Martin. Tél. : 507



meubles

Pelletier

VENDOME
52-54, RUE DU CHANGE
TÉLÉPHONE : 328

Phot. Damoye.

TOUS CADEAUX

•

Exclusivités
PAULE MARROT
et
VICTOR COATES

•

"La Boutique"

R. S. AUBAILLY
VENDOME
(Loir-et-Cher)

LES FOULARDS
HAUTE-COUTURE

Armand Guimond

36, Av. JUNOT, PARIS-18e

Rue MARIE-DE-LUXEMBOURG
VENDOME (L.-&-C.) - Tél. : 29

GRAND HOTEL VENDOME

Tél. : 2.88. Vendôme

RESTAURANT - BAR
SES SPÉCIALITÉS

English spoken — Garage

IMPRIMERIE

Etablissements
Georges GARILLON
25, PLACE DE LA RÉPUBLIQUE
1 - 2, RUE DE L'ABBAYE
VENDOME — Tél. : 55

PAPETERIE LIBRAIRIE

HOTEL SAINT-MICHEL ★A

Mail Maréchal-Leclerc (en bordure du Loir)
Tél. : 2.47 - VENDOME - (Loir-et-Cher)

RESTAURANT - BAR AMÉRICAIN
SPÉCIALITÉS GASTRONOMIQUES
CAVE RÉPUTÉE

PARKING ET GARAGE DANS L'HOTEL

We speak english
Man spricht deutsch

Monsieur André CARRON
- Propriétaire et Chef de cuisine -

Au centre de la Ville

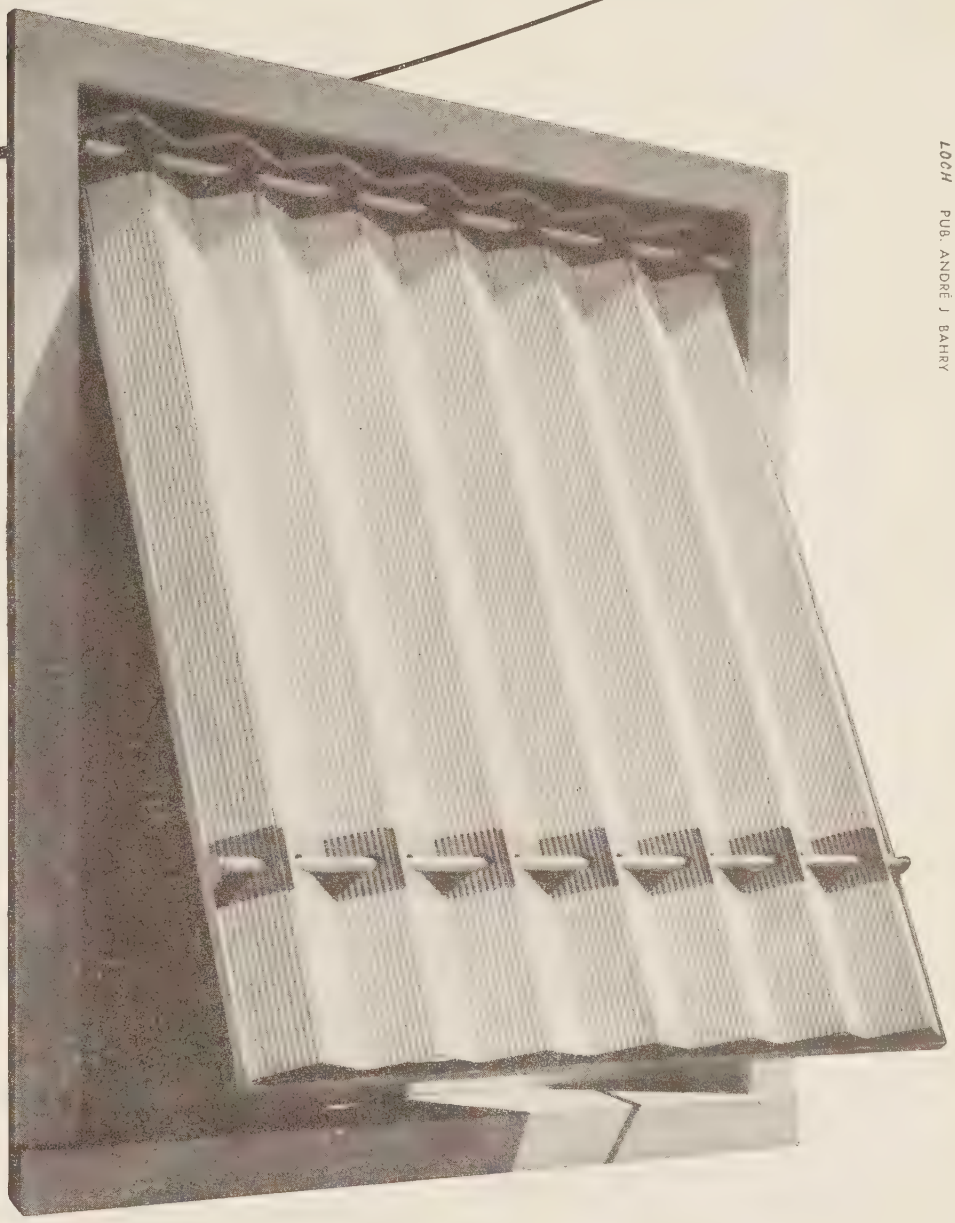
RESTAURANT DU LION D'OR
VENDOME

Bonne table
Bon accueil

•

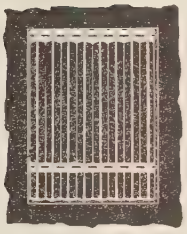
GARAGE
TÉL. : 69

CE PARE-FENÊTRE ...vos petits enfants s'en serviront



LOCH PUB. ANDRÉ J. BAHRY

- PRISM est une fermeture en précieux pin d'Orégon, complète et très robuste, d'un maniement facile.
- Allure jeune et gaie.
- Confortable.
- Pose aisée sans gros travaux.
- S'adapte à tous les styles.
- Projection à l'italienne sur demande.



PRISM

PRISM est une fermeture de marque. Demandez la documentation technique complète de PRISM et de nos 14 fermetures de marque.

FERMETURES FMB VENDOME

Persiennes ACIA et IRANIENNE — Pare-fenêtre PRISM — Persienne acier et bois SYLVACIA — Store vénitien LUMINO — Portes de garage SÉSAME, TRANSLA, TOURAINE — Grilles roulantes décoratives COBRA, MILO, VOILETTA, CLIPS — Rideau roulant BLINDO.

22, RUE DU 20e CHASSEURS, VENDOME (LOIR-&-CHER). TÉL. 527, 528
PARIS ET RÉGION PARISIENNE, 114, AVENUE PARMENTIER (PARIS-XIe). TÉL. OBE. 44-61

Visitez

CHATEAUDUN

la cité de DUNOIS, le Bâtard d'Orléans

- son CHATEAU des XV^e^ et XVI^e^ siècles
- sa SAINTE-CHAPELLE et ses sculptures
- son DONJON du XII^e^ siècle
- son MUSÉE contenant une collection unique d'ornithologie, d'égyptologie et des souvenirs de la défense héroïque du 18 octobre 1870.

VILLE HISTORIQUE
entièrement reconstruite au XVIII^e^ siècle

•

CONCOURS HIPPIQUE, LE 15 AOUT

•

Phot. Pierre Jahan.

Pour tous renseignements, s'adresser au SYNDICAT D'INITIATIVE, rue Toufaire - Téléphone : 4.46

A CHATEAUDUN
vous trouverez la vieille courtoisie française chez :

VÊTEMENTS
CAUMON
Habilleurs de classe
Spécialistes des vêtements de chasse et tenues de gardes

•

Téléphone : 118

JEAN GAUVIN
Rue de la Madeleine
DISTRIBUTEUR OFFICIEL PHILIPS

ASSURANCES
CHATELAIN
Rue de la République

Auberge des Trois Pastoureaux

Le confort d'aujourd'hui...
... l'accueil d'autrefois

Phot. Dunois.

ROTISSERIE

•

18 CHAMBRES
SALLES
DE BAINS

•

GARAGE

•

31, r. André-Gillet
CHATEAUDUN
Tél. : 01-62

TROIS SPÉCIALITÉS BEAUCERONNES

Faisan ou perdreau de l'Auberge.

Rôtir à la broche en arrosant avec le jus de la lèchefritte (dans laquelle on a mis du beurre que l'on peut décoller avec un peu d'eau).

D'autre part, manier vivement une cuillerée de farine et un morceau de beurre de 30 à 50 gr. Ajouter le jus de rôti en tournant, puis un décilitre de crème qu'on incorpore lentement. Bien mélanger le tout et laisser cuire à petit feu quelques minutes. Découper les pièces de chasse, les dresser sur canapé avec farce bien écrasée et pilée. Napper le tout de la sauce à la crème. Décorer de rondelles de citron et servir très chaud.

Terrine de lièvre.

Après avoir dépouillé et vidé un lièvre, le couper en morceaux comme s'il s'agissait d'en faire un civet. D'autre part, détailler deux livres de lard de poitrine fumé en gros dés que l'on fait revenir dans une casserole sur feu vif. Lorsque le lard a rendu sa graisse, retirer les morceaux que l'on dépose sur une assiette et les remplacer dans la casserole par la viande du lièvre que l'on fait revenir également.

Puis égoutter la graisse superflue, ajouter au lièvre les morceaux de lard frit, un quart de litre de madère, un quart de litre de bouillon, un bouquet garni (une branche de thym, de basilic et de marjolaine, deux feuilles de laurier). Ajouter encore six clous de girofle, une gousse d'ail, quatre oignons, un peu de macis, une trentaine de grains de poivre, une douzaine de champignons, une pincée de cayenne. Mettre le sel avec modération, le lard étant déjà salé. Faire partir sur feu vif, laisser mijoter sur le coin du fourneau pendant une heure et demie (plus, si c'est un vieux lièvre).

Lorsque les chairs sont devenues tendres au toucher, égoutter les morceaux de lièvre sur un tamis et dégager la viande des os. Cette viande est alors mise dans une coquelle avec le lard et la graisse qu'il a rendue lorsqu'on l'a fait frire. Bien mélanger, puis remplir les terrines à pâté, ajouter un peu de cuisson réduite et égaliser avec le dos d'une cuiller. Cuire au four en bain-marie pendant une heure. Laisser refroidir et recouvrir d'une couche de saindoux d'un centimètre d'épaisseur. Placer les couvercles sur les terrines. Mettre au froid.

Tarte beauceronne.

Préparation de la pâte : 500 gr. de farine tamisée, 250 gr. de sucre en poudre, 250 gr. de beurre, 4 œufs.

Mettre le beurre dans une terrine, après l'avoir trituré dans un linge pour en extraire l'eau. Ajouter le sucre et peu à peu les œufs entiers.

Faire un mélange homogène. Mettre d'une seule fois la farine. Mélanger à la spatule autant qu'il est nécessaire pour bien assembler la pâte. L'étendre au rouleau, puis replier cette pâte trois ou quatre fois sur elle-même sur une table farinée. Mettre au frais dans un linge. Garnir un cercle à flan, piquer l'abaisse avec une fourchette. Garnir d'une légère couche de crème double, saupoudrer de sucre semoule. Garnir de pommes émincées à l'épaisseur d'une pièce de 5 francs, en les chevauchant en couronne, serrées ; sucrer légèrement le dessus. Mettre au four. Après cuisson, napper légèrement de gelée d'abricots.

(Recettes de M. Gabriel Supersac,
Médaille d'argent et Médailles d'or culinaires.)

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

Pour les *Caprices de Marianne*, la comédie de Musset que Jean Vilar a montée cet été en Avignon, puis donnée récemment à Chaillot, Maurice Jarre a écrit une tendre musique de scène, romantique à souhait, provençale même parfois lorsqu'elle utilise guitares et tambourins pour des rondes qu'on aimerait danser ; deux mélodies écrites sur les vers du poète, « la chanson de Cœlio » et « l'Etoile », sont fort bien interprétées par Roger Mollien et par Marc et André. Un excellent disque, fait de charme sans préciosité (Véga). Avant de quitter la poésie, signalons deux nouveaux auteurs dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » dirigée par Pierre Seghers (chez Véga également) : quinze poèmes de *Jean Cocteau*, très divers et se mettant mutuellement en valeur ; seule réserve, le fait d'avoir choisi Jean Mercure, dont le talent n'est pas en cause, pour dire ces textes. En revanche, *Aragon*, dit par Jean-Louis Barrault, est exactement ce qu'on attend, dans « le paysan de Paris chante » comme dans « l'amour d'Elsa ». Même remarque au sujet de deux disques pour enfants. Pourquoi avoir confié à Edwige Feuillère la tâche de dire pompeusement des *Fables de La Fontaine* qui restent ainsi inaccessibles aux jeunes, et pesamment moralisatrices, alors que Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault ont su faire, avec six titres connus, six anecdotes nouvelles, sur un ton qui rend la morale évidente et non ennuyeuse (Decca) ? La conclusion de *Barbe-Bleue*, Isabelle la trouve toute seule lorsqu'elle raconte l'histoire à son grand-père Raymond Souplex. Bien sûr, la petite fille a grandi depuis l'époque où elle imitait drôlement le Petit Chaperon Rouge. Si elle s'exprime mieux aujourd'hui, ce n'est nullement au détriment de sa spontanéité (R.C.A.).

Du bon jazz toujours, avec *Earl Hines* et *James Rushing* (chez Philips), *Dizzy Atmosphere* (London) et le très intéressant *Jazz Concerto Grosso* de Phil Sunkel interprété par Gerry Mulligan et Bob Brookmeyer (Véga). Une autre tentative à signaler : l'interprétation vocale des meilleurs arrangements que Count Basie écrivit pour orchestre : c'est *Sing a song of Basie* (Véga). De son passage à Chaillot cet automne, Harry Belafonte a laissé *Belafonte sings the blues*. C'est dans ce style que lui-même se préfère. Nous aussi. (R.C.A.). En musique d'ambiance, notons The George Shearing Quintet, sous le titre *In the night* (Capitol). D'avoir mis à son répertoire « Ol'man river », *Zvi Borodo*, en dépit de son accent slave, fait penser à Paul Robeson ; mais les arrangements qu'a faits pour lui le jeune chef Christian Chevallier sortent d'eux-mêmes les vieux thèmes (Voix de son Maître). Aux amateurs de trompette, Georges Jouvin offre *Fever, 39° de fièvre* (Voix de son Maître).

Paris retrouve une fois de plus les fados et *Amalia Rodriguez*, toujours grave et émouvante. Son récital intégral de l'Olympia est en vente sous pochette pour ceux qui n'ont pu l'entendre, et pour les autres aussi (Ducretet-Thomson).

La chanson, ce mois, c'est *Germaine Montero* et *Philippe Clay* qui la défendent. La première a eu l'idée de faire rencontrer Mac Orlan et Van Parys : il en est résulté quatre belles chansons qu'elle a le privilège de créer (Pathé-Marconi). Le second, fort applaudi à l'Olympia, vient d'enregistrer son récital complet, dont « la Grasse Matinée » et « Joseph » (Philips). Pour entendre l'excellent « Danseur de charleston », il faut acquérir un 45 tours supplémentaire. Une réserve encore dans la production récente de l'artiste : les « Stances » de Ronsard, qu'il dénature de façon consternante. Lulli a écrit une fois pour toutes une merveilleuse musique sur ce poème ; il était inutile d'y revenir, pour y mettre de la gouaille surtout. *Edith Piaf* se trompe, elle aussi, quand elle chante Jo Moustaki. On dit couramment que son talent est si grand qu'elle peut tout chanter ; eh bien, pas Jo Moustaki ! (Columbia). *Lucette Raillat* donne en un grand 33 tours (Polydor) ses meilleures chansons créées l'an dernier à la Fontaine des Quatre Saisons. On s'explique mal pourquoi son succès s'affirme si lentement.

La place manque pour analyser comme il conviendrait les différents mécanismes par lesquels les artistes dont les noms suivent provoquent le rire. Disons simplement que l'humour a rarement été d'une aussi grande qualité, et aussi que les auteurs-interprètes actuels ont su abandonner la méchanceté bien connue qui soutenait, hélas! le succès de bon nombre de chansonniers il y a encore quinze ans. Sans cruauté ni vulgarité donc, un *Claude Véga* nous donne huit imitations désopilantes d'artistes connus (R.C.A.), *Fernand Raynaud* nous raconte ses derniers déboires (Philips), *Poiret et Serrault* interprètent leur célèbre « Clément de Laprade, explorateur » (R.C.A.), *Jacques Dufilho*, l'inimitable, déchaîne des tempêtes de rires à la Galerie 55 où sont enregistrés quatre de ses meilleurs textes (Philips), *André Robert* nous présente « le Dîner d'ambassade » et « la Boxe » (Columbia), et *Lafleur* chante, mais pas pour toutes les oreilles ! (Philips). *Fernandel* enfin, si grossièrement utilisé au cinéma, trouve dans les textes dits pour le disque l'occasion de nous montrer combien il est capable de finesse et d'émotion. Les chefs-d'œuvre d'interprétation que sont par lui « les Lettres de mon Moulin » se trouvent égalés aujourd'hui avec les contes provençaux de Roumanille, « le Médecin de campagne » et « le Joueur » (Decca). Il faut les entendre, et les ré-entendre.

Anne Fourny.

NOS INFORMATIONS

Un anniversaire.

Phot. Ottoni.

L'Agence Synergie, avec laquelle nous entretenons d'anciennes et excellentes relations, vient de fêter son 25e anniversaire.

Nous sommes heureux de lui adresser nos plus sincères félicitations pour sa rapide croissance et son remarquable développement au cours de ce quart de siècle. En cette circonstance, son président directeur général, M. Henri Hénault, a eu la délicate pensée d'offrir à ses amis le charmant bougeoir que représente la photographie ci-contre.

Soins de beauté.

Après plusieurs années d'études, les laboratoires Lancaster viennent de mettre au point une crème qui marque un progrès décisif dans le traitement de beauté des peaux ultra-sensibles. En effet, leur dernière création, « Juvénile Skin », grâce à sa composition où figurent des produits de synthèse anti-allergiques, grâce à son exceptionnel pouvoir de pénétration et à son action stimulante sur les cellules épithéliales, est le traitement de jour complet idéal pour les épidermes hyper-sensibles et allergiques à certaines substances. Cette crème s'utilise le matin à la place de la base de maquillage.

Lancaster offre également aux femmes soucieuses de leur beauté un nouveau parfum de toilette « Mademoiselle de Paris ». Présentée dans un flacon original dont la forme rappelle celle de la tour Eiffel, symbole de Paris, cette précieuse eau de toilette 90° évoque le charme de celle dont elle porte le nom.

La montre électrique LIP.

La première montre électrique fabriquée en Europe vient d'être mise en vente dans le public, sous le nom de « Lip electronic ».

Elle représente un bouleversement d'une portée considérable pour l'horlogerie classique, puisque l'énergie est fournie au mouvement non plus par le ressort plusieurs fois séculaire, mais par un moteur qu'alimentent deux piles minuscules.

Extérieurement, cette montre ne présente pas de différence avec la montre que nous connaissons, sauf l'absence du remontoir devenu inutile. Elle est d'une très grande précision.

C'est grâce à une collaboration de dix ans entre Elgin, la grande marque américaine, et Lip, une des firmes européennes les plus connues, que la montre électrique a pu être réalisée.

« Connaissance du style », chez Simca.

A l'Exposition « Connaissance du style », présentée par Simca dans son magasin des Champs-Elysées, les *Présidence* et *Chambord* voisinent avec les fauteuils Louis XIV et les meubles de Boulle. Les somptueuses créations des maîtres du passé et des stylistes d'aujourd'hui se retrouvent dans une même harmonie. (Décor réalisé par Aveline.)

Le Grand Prix Martini.

Un jury, présidé par M. Paul Nicolas, rédacteur en chef de la revue *Vendre*, et composé de personnalités des arts et de la publicité, vient de désigner le Grand Prix Martini pour la plus belle affiche éditée en 1958. C'est Guy Georget pour l'affiche « Les Gitanes » qui s'est vu attribuer la médaille d'or. Eric pour « Emprunt Acier » et J. Jacquelin pour « Casino d'Enghien » ont reçu les médailles d'argent.

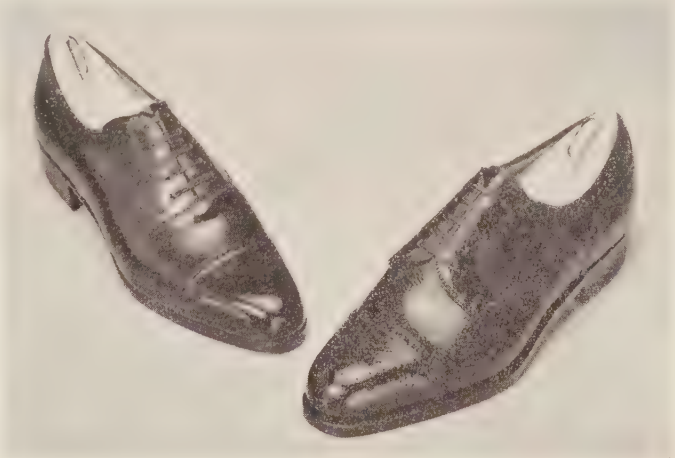
Rappelons que ce Grand Prix Martini, institué en vue d'encourager l'art de l'affiche publicitaire, en est à sa troisième année.

La rose transparente.

Bien qu'elle ne figure plus sur notre couverture, la rose reste toujours l'emblème de notre revue ; aussi publions-nous avec plaisir une photographie prise par l'une de nos lectrices, Mme Eve Heymann, qui a su donner aux pétales de la rose une étonnante transparence.

Chez Aubercy.

Voici deux nouvelles chaussures de grande classe créées par Aubercy, l'une « granitée » pour la ville, l'autre « habillée ».



Phot. Cartier.

EN SOUSCRIPTION :

Le Tome II de
L'ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN

Phot. Lipnitzki.

VICTOR BOUCHER
ET MARGUERITE DEVAL

Phot. Bernand.

ROLAND PETIT
ET COLETTE MARCHAND

Toute une époque de Paris
à travers le Théâtre
...des "années folles" à nos jours
1917-1950

•

LES GRANDS METTEURS EN SCÈNE :
J.-L. Barrault, Baty, Copeau, Dullin, Gémier, Jouvet, Pitoëff, etc.

LES AUTEURS CÉLÈBRES :
Achard, Anouilh, Bourdet, Camus, Claudel, Cocteau, Giraudoux, Montherlant, Pagnol, Pirandello, Roussin, Salacrou, Sartre, etc.

LES ACTEURS AIMÉS DU PUBLIC :
Victor Boucher, Jules Berry, Brasseur, Fresnay, Sacha Guitry, Raimu, Michel Simon, etc. Arletty, Yvonne de Bray, Alice Cocéa, Marguerite Jamois, Madeleine Ozeray, Elvire Popesco, Yvonne Printemps, Madeleine Renaud, Valentine Tessier, etc.

LES BALLETS ET LES DANSEURS
LA COMÉDIE-FRANÇAISE
LES THÉATRES LYRIQUES
LE THÉATRE EUROPÉEN
LES OPÉRETTES CÉLÈBRES
LES ÉTOILES DU MUSIC-HALL :
Mistinguett, Maurice Chevalier, Joséphine Baker, etc.

LES GRANDS PEINTRES DU THÉATRE : Picasso, Braque, Derain, Christian Bérard, etc.

UN DOCUMENT UNIQUE
UN OUVRAGE VIVANT ET PASSIONNANT

Phot. Meerson.

LOUIS JOUVET

Phot. Lipnitzki.

SACHA GUITRY ET LANA MARCONI

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
au Tome II de l'ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN
à retourner, rempli, daté et signé, le plus tôt possible à
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, Paris (IXe), ou à votre libraire.

Je souscris. . . . . exemplaires du Tome II de l'ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN, au prix de 6.900 francs.

Je verse aujourd'hui la somme de . . . . . (1), en acompte, par chèque bancaire, chèque postal (PARIS 5070-63) ou mandat postal et verserai le solde à réception.

Date . . . . . Signature :

NOM . . . . . .

ADRESSE . . . . . .

Envoi franco pour la France et l'Union Française — Étranger, frais de port en sus : 300 francs
(1) 4.000 francs par exemplaire.

Prix de souscription
6.900 frs

•

Prix de vente :
7.500 frs

★

A PARAITRE AU
PRINTEMPS 1959

TELEAVIA "PANORAMIC 111"

Le 1er téléviseur français à tube orientable

En vente à

the music shop

LE FOURNISSEUR DE L'ELITE

67, Rue Pierre-Charron, Champs-Elysées · Ely. 05-30

DISQUES, APPAREILS 4 VITESSES - RADIO - TÉLÉVISION

Phot. Claude Michaelides

Flacons de cristal, bouchon métal argenté :
8.000 Fr. pièce

TALMA

TISSUS D'AMEUBLEMENT
CADEAUX

10, Rue des Saints-Pères, Paris 7e · Lit. 10-89

CHEZ **OPALINE** DE NEUILLY

93 bis, Avenue du Roule à Neuilly

Meubles Charles X - Opalines anciennes

Spécialité de lampes

en flânant dans Paris

Un coin de charme de la

GALERIE MAISON ET JARDIN

38, Rue de Courcelles, Paris 8e · Wag. 66-70 et 01-21

(près Saint-Philippe-du-Roule)

PARKING EN SOUS-SOL · RESTE OUVERT A MIDI

CATALOGUE, INTÉRIEUR OU JARDIN, SUR DEMANDE

Ce meuble en chêne ciré, composé de 3 éléments
peut s'équiper à partir du premier achat :
cellule secrétaire au centre, à gauche et à droite,
juxtaposition tour à tour d'une penderie et d'une lingerie
avec tiroirs anglais et tablettes.
Eléments de rangement en superposition,
équipés de portes ou coulisses en bois.

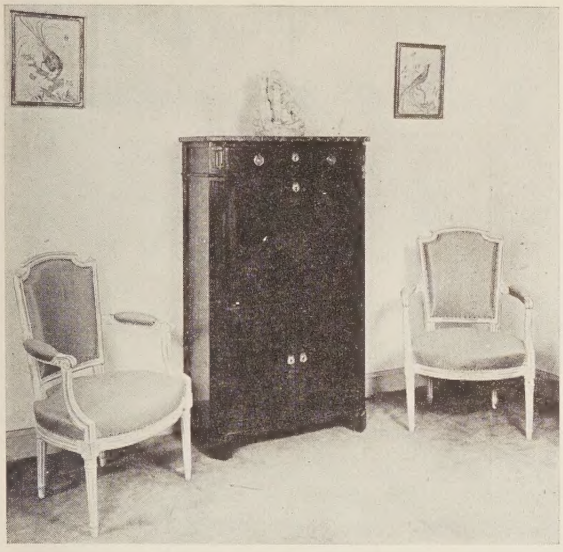
LE BERCEAU DE FRANCE

St-Germain-des-Prés · 1, Rue Gozlin, Paris 7e · Ode. 00-12

(angle 145, Boulevard Saint-Germain)

Documentation n° 2 contre 45 frs en timbres

SALON DES ARTS MÉNAGERS : AMEUBLEMENT · GALERIE SUD-EST · STAND 27



5 étages d'

ANTIQUITÉS

du Louis XIII au XIX^e
bois naturels, acajou, meubles peints

CAILLAT

24 FAUBOURG St-ANTOINE DIDEROT 92-94

EMER

VENTES AUX ENCHÈRES PUBLIQUES A PARIS

M^e ÉTIENNE ADER
Commissaire-Priseur - 12, rue Favart

TABLEAUX MODERNES
par Boudin, Corot, Cross, Géricault, La Fresnay, Lépine, Marquet, Monticelli, Renoir, Utrillo, Vlaminck, etc.

PEINTURES par GEORGES ROUAULT

TABLEAUX ANCIENS
Hubert Robert - Savery - Tiepolo

ŒUVRE IMPORTANTE de F. BOUCHER

OBJETS D'ART et de BEL AMEUBLEMENT
principalement du XVIII^e siècle.
Meubles et sièges la plupart estampillés des Maîtres ébénistes.
Bureau plat d'époque Louis XV de Denizot.
Tapis de la Savonnerie Époque Louis XIV.
Deux portières en Tapisserie des Gobelins « La Renommée » aux armes de Colbert.

VENTE GALERIE CHARPENTIER
Le vendredi 20 Mars 1959

Experts : MM. CATROUX, PACITTI, DAMIDOT, DILLÉE, LACOSTE, J. DUBOURG.

EXPOSITION :
le jeudi 19 mars 1959

Reliez vous-même

vos collections de

PLAISIR de FRANCE

avec les

RELIURES MOBILES "ACLÉ"

Pour permettre à nos lecteurs de relier eux-mêmes facilement et rapidement leurs collections de *Plaisir de France*, nous mettons à leur disposition des reliures "Aclé", en vente à nos bureaux ou envoyées sur demande.

Ces reliures sont pratiques et bien présentées : plats en parchemin, dos et coins en simili-cuir bordeaux : titre frappé or au dos.

Chaque volume comprend un semestre.

PRIX DE LA RELIURE

pour un semestre : Fr. **1.200.**

clés de montage : Fr. **150.**

Envoi franco de port à partir de 2 reliures

Clés fournies gratuitement pour une commande de 4 reliures.

PLAISIR DU SPECTACLE

LE CASINO DE PARIS
C'EST PARIS
Sa grande revue,
ses tableaux merveilleux,
ses sketches hilarants,
SON FRENCH-CANCAN
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE

DEUX-ANES
•
La nouvelle revue de
PIERRE-JEAN VAILLARD
et
RENÉ PAUL
EST UN TRIOMPHE

BAL DU MOULIN ROUGE
RÉOUVERTURE
Place Blanche — Mon. 00-19
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
le plus somptueux **SPECTACLE DE CABARET MUSIC-HALL**
dans le cadre immortalisé par TOULOUSE-LAUTREC

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE :

42, R. DE SÈVRES

Boulogne-sur-Seine

CONSTRUCTION EN COURS

LIVRABLE FIN 1959

Studios

Appartements 2, 3, 4 pièces

Chambres de domestiques. Garages

GRAND CONFORT - PRÊT - PRIME

●

S. S. I. 30, rue de Miromesnil - Paris-8e

ANJ. 49-35

Saint-Cloud
Val d'Or

A SOUSCRIRE (en 2 tranches)

APPARTEMENTS 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - GARAGES
PARC COMMUN

Primes 600 fr. - Possibilités de crédit

Autres projets en cours :

LE CHESNAY (par autoroute)
LA CELLE-SAINT-CLOUD (par autoroute)
LE PECQ (Coteau Saint-Germain)
RAMBOUILLET

LA FRANCE IMMOBILIÈRE Continentale et d'Outre-Mer

9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8e — ANJ. 17-55 — Métro : Concorde

---

Galerie CHARDIN

36, rue de Seine - Paris VIe

STAN

DU 27 FÉVRIER AU 20 MARS

Phot. Poplin.

GALERIE
MARCEL
BERNHEIM

35, rue La Boétie
Paris 8e

●

GEORGETTE NATHAN

PEINTURES RÉCENTES ▪ 27 FÉVRIER - 12 MARS

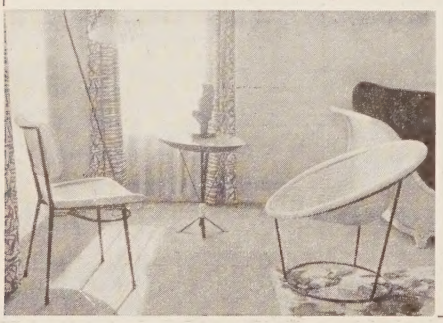
PAUL LABATUT & Co

ANTIQUAIRE — DÉCORATEUR

MAGASINS : 226, Bd SAINT-GERMAIN - PARIS - TÉL. : LITTRÉ 97-71

SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DU ROTIN

Anciens Établissements ROUGIER fondés en 1848
33, rue des Francs-Bourgeois, Paris-IVe - Tur. 09-94



●

SALLE D'EXPOSITION
OUVERTE
DU LUNDI AU SAMEDI

●

Fauteuil CATHERINE. Chaise FRANCE. Moelle ou plastimoelle, pieds métalliques laqués.

Phot. Routhier.

Plat de Chine de la famille verte, époque KANG-HI, représentant les huit emblèmes bouddhiques.

LE MODERNE
à travers
LES AGES

NICOLAS E. LANDAU

EXPERT PRÈS LES DOUANES FRANÇAISES

OBJETS D'ART

3, RUE DE DURAS
PARIS (8e)
ANJ. 33.45

●

Le sourire du mois, par Moisan

Arts ménagers

Contre-manifestation

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B 7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **200 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO, Pays de la Communauté.	Fr. 8.500	4.500	10.500	5.500	790
MAROC	Fr. M. 7.800 ou Fr.F. 9.000	Fr. M. 4.200 ou Fr.F. 4.800	Fr. M. 9.500 ou F.F.11.000	Fr. M. 5.100 ou Fr.F. 5.800	
TUNISIE	Dinars 7.800 ou Fr.F. 9.000	Dinars 4.200 ou Fr.F. 4.800	Dinars 9.500 ou F.F. 11.000	Dinars 5.100 ou Fr.F. 5.800	
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	900 envoi franco
(Envoi poste recommandée : ajouter 800 F. pour un an France et Étranger) 400 F. pour 6 mois					
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	£ 8/10	4/10	10/0	5/5	
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s-Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires, et Librairie Hachette, 739-745 Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 200, Campbell Street, Sydney N. S. W.	£ 6-18	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.88 C. C. P. 704-08	Fr. B. 975	500	1.190	600	100
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4o andar Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 2.975	—	3.500	—	Cr. 235
CANADA. — H. Henri Charlotin, 1030, rue Scott, Québec P. Q.	$ 19	10	—	—	Fr. 900
CHILI. — Librairie Française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	—
DANEMARK. — A. S. Importborger nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75 00	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Espanola de Libreria. 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 1.140	600	1.340	700	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 31 West, 46th Street, New York 36. — The French Book house, 796 Lexington Avenue, New York 21. — The French Book Guild, 145 West, 57th Street, New-York	$ 19	10	Fr. 900 envoi franco
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et iles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 8/10	4/10	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24 Athènes	Fr. 10.000	5.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V. Leidsegracht 41, Amsterdam	H. Fl. 66	35	—
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 1.000	600	—
ITALIE. — S. A. I. S. E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 13 000	7.000	1.500
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 85	44	Fr. 790
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	235	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 550	280	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C. C. P. 11-167-67	Fr. s. 75	40	9.50
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul	L. T. 69	36	Fr. 790
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 100	53	—

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVEGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUEDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

REVUE FRANÇAISE IMPRIMÉE EN FRANCE

Le Directeur-Gérant : Olivier Quéant.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 59-23
Clichés de la photogravure de l'Illustration
Printed in France. — Dépôt légal 1er trimestre 1959.

Imprimeur no 800.
Éditeur no 6.

"SÉRÉNITÉ"

Panneau imprimé 105 x 149

création P. C. Dup

Demandez-le à votre décorateur

les Tissus imprimés de Victor Coate

20, rue des Petits-Champs - Paris RIC 73-94